

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

AMITIÉS ET FILIATIONS AU FÉMININ :  
LES RELATIONS ENTRE FEMMES DANS LES ROMANS DE KIM THÚY

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
ARIANE LORILLARD

MARS 2026

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier ma mère, Nathalie Beauchamp. Déjà, merci de m'avoir transmis ton amour des livres. C'est réellement là qu'a débuté le long voyage qui m'a menée à écrire ces lignes. Merci maman, d'avoir cru en moi du début à la fin, de m'avoir poussée quand j'en avais besoin et de m'avoir donné des idées lorsque j'étais bloquée. Merci d'avoir été près de moi pour les rires et les pleurs pendant ma rédaction et d'avoir lu tous mes chapitres à de nombreuses reprises pour me conseiller. Merci de m'avoir laissé poursuivre des études en littérature sans contester mon choix, de m'avoir fait découvrir les romans de Kim Thúy et de m'avoir élevée pour faire de moi la femme forte que je suis, tout en étant un modèle féminin incroyable. Sans toi, ce mémoire n'existerait pas. Je tiens aussi à remercier mon partenaire, Chad Vallée, qui m'a accompagnée pendant toute la rédaction de ce mémoire. Merci d'avoir été patient avec moi, de m'avoir fait à manger et de t'être assuré que je ne manque de rien lors de mes séances d'écriture. Merci d'avoir lu mes chapitres, même si tu n'aimes pas lire, et d'avoir pris le temps de m'aider à m'assurer que ce mémoire est facile à comprendre pour le lectorat qui n'est pas familier avec tous les termes des domaines littéraire et féministe. Merci d'avoir séché mes larmes quand je pleurais, merci pour tes attentions et pour ton soutien constant. Je me dois de remercier également ma merveilleuse directrice, Karine Rosso. Merci d'avoir vu mon potentiel et d'avoir accepté de diriger ce mémoire. Merci pour les relectures attentives et pour les précieux conseils. Chaque rencontre avec vous était un vrai plaisir, si c'était à refaire, je vous choiserais encore pour m'accompagner dans ce projet. Merci aussi à ma grand-mère, Jocelyne Monette, qui est décédée juste avant que je commence ma rédaction. Merci mamie pour la fierté que tu avais pour moi. Dans les moments de doute, je me rappelais que tu veillais sur moi et ta fierté me motivait à continuer. Merci de m'avoir permis d'écrire sans avoir à trop travailler en payant mes études du cycle supérieur, j'ai pu écrire en paix sans penser à mes besoins financiers. J'aimerais que tu puisses lire ce mémoire, je sais que tu en serais fière. Finalement, je dédie ce mémoire aux femmes de ma famille, plus particulièrement ma mère et ma grand-mère, les deux femmes les plus importantes de ma vie.

## TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	ii
LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES.....	v
RÉSUMÉ.....	vi
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I SORORITÉ ET FILIATIONS AU FÉMININ.....	11
1.1 Définir la sororité.....	12
1.1.1 Les critiques de la sororité.....	15
1.2 La deuxième vague féministe et le « Nous » femmes.....	18
1.3 Filiation au féminin.....	19
1.3.1 Filiation familiale.....	20
1.3.2 Filiation symbolique et intellectuelle.....	23
1.4 La sororité dans la littérature.....	26
1.5 Les relations mère-fille dans la littérature.....	29
1.6 Vers une nouvelle représentation des relations entre femmes avec Kim Thúy.....	34
CHAPITRE II L'AMITIÉ À TRAVERS LES ANNÉES : LES BIENFAITS DES AMITIÉS ENTRE FEMMES.....	35
2.1 <i>Ru</i> : L'innocence de l'amitié entre enfants.....	35
2.2 <i>Vi</i> : Le soutien d'une amie vers le passage à l'âge adulte.....	39
2.3 <i>Mãn</i> : Quand les amies deviennent une famille.....	45
2.4 De la sororité dans l'amitié.....	50
CHAPITRE III RÉVISION DES RELATIONS MÈRE-FILLE : LES REPRÉSENTATIONS UNIQUES DES RAPPORTS DE FILIATION CHEZ KIM THÚY.....	53
3.1 La mère vietnamienne.....	53
3.2 La mère exceptionnelle et dévouée.....	56
3.2.1 La mère forte de <i>Ru</i> .....	56
3.2.2 La mère héroïque de <i>Mãn</i> .....	59
3.2.3 La mère prévenante de <i>Vi</i> .....	63

3.3 Dissensions entre mère et fille.....	66
3.3.1 La mère qui pousse son enfant à la limite.....	66
3.3.2 Le choc des cultures.....	68
3.4 Recul et émancipation.....	72
3.4.1 Les résultats des enseignements de la mère.....	73
3.4.2 Mères à leur tour.....	76
3.5 Des mères suffisamment bonnes.....	79
CONCLUSION.....	82
BIBLIOGRAPHIE.....	91

## LISTE DES ABBRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES

*M* : Kim Thúy, *Mãn*, Montréal, Libre Expression, 2013, 144 p.

*R* : Kim Thúy, *Ru*, Montréal, Libre Expression, 2009, 144 p.

*V* : Kim Thúy, *Vi*, Montréal, Libre Expression, 2016, 139 p.

## RÉSUMÉ

Ce mémoire s'intéresse aux relations d'amitié et aux rapports mère-fille dans les trois premiers romans de Kim Thúy, soit *Ru* (2009), *Mãn* (2013) et *Vi* (2016). Il cherche à montrer que ces représentations se distinguent de celles que l'on peut généralement trouver en littérature québécoise. En effet, ce mémoire avance que les relations entre femmes dans l'œuvre de Thúy sont basées sur la bienveillance, la sororité et le respect mutuel. L'analyse cherche à mettre au jour comment Kim Thúy donne une place essentielle à ces types de relations dans chacun des trois romans, les mettant au cœur de ses récits et du développement des personnages principaux, qui sont tous des femmes. Le mémoire se penche également sur le rôle des personnages secondaires de femmes qui participent à complexifier la représentation des relations d'amitié et de filiation dans l'œuvre de Kim Thuy. Pour étudier la façon dont l'amitié, la sororité et la transmission mère-fille sont dépeintes dans chacun des romans, l'analyse se base sur les travaux de Lori Saint-Martin, Marie-Noëlle Huet, Chloé Delaume, Françoise Collin et Miléna Santoro. Le premier chapitre survole l'état des relations entre femmes en littérature et présente les concepts de sororité et de filiation, qui forment la base de l'analyse. Le deuxième chapitre se concentre sur les relations d'amitié entre femmes chez Kim Thúy, analysant leur impact positif sur les personnages et leur importance dans le récit. Le troisième chapitre se penche sur les relations entre mère et fille chez Thúy, montrant que les mères sont des personnages à part entière en dehors de leur rôle maternel, puisque l'auteur prend le soin de raconter leur vie avant d'être mère et la façon dont la maternité a affecté leur façon d'être. Il y est aussi question de l'impact qu'ont les mères sur la vie et la personnalité des filles et la manière dont l'éducation aide l'enfant à s'épanouir.

Mots clés : Kim Thúy, sororité, amitié, filiation au féminin, littérature québécoise, féminisme.

## INTRODUCTION

*Chaque mot est comme une pilule enrobée de sucre. Vous ne percevez pas le goût amer, mais l'effet se propage à l'intérieur du corps ; vous ne sentez pas du tout les réactions chimiques et pourtant le corps n'a plus de douleur, il se redresse. J'aime croire qu'avec mes mots, je suis cette pilule qui fait du bien aux lecteurs<sup>1</sup>.*

Kim Thúy

Dans la littérature québécoise au féminin, les relations entre femmes sont généralement « chargées de conflits exacerbés par les contraintes sociales<sup>2</sup> ». Ce constat concerne autant les relations entre mère et fille que celles entre amies. Au fil des ans, plusieurs livres et articles ont tenté d'analyser et de documenter ce phénomène. Lori Saint-Martin est sans contredit une des chercheuses qui a le plus travaillé cette question, notamment avec son ouvrage *Le nom de la mère* (1999) et son article « “L'amitié, c'est mieux que la famille” Rapports amicaux entre femmes dans le roman québécois » (2011). Saint-Martin a aussi publié, en collaboration avec Ariane Gibeau, le livre *Filiations au féminin* (2014), dans lequel elles soutiennent qu'il faut pallier le manque de représentation féminine en littérature, mais surtout, faire sortir de l'ombre l'héritage et la filiation au féminin. Les travaux de Marie-Noëlle Huet ont pour leur part traité de la question dans l'ensemble de la littérature francophone en mettant de l'avant la voix de la mère et le lien entre maternité et écriture, démontrant que la procréation n'empêche pas la création. Avec sa thèse *Maternité, identité, écriture : Discours de mères dans la littérature des femmes de l'extrême contemporain en France*, Huet signale en effet que la filiation féminine se caractérise souvent par une « évacuation de la mère<sup>3</sup> » de la part de la narratrice<sup>4</sup>. La relation entre les narratrices et leur mère est si difficile, affirme Huet, qu'elles vont parfois jusqu'à refuser d'être mères à leur tour. La question des relations

---

<sup>1</sup> Kim Thúy, *Entretien avec Kim Thúy*, 2018, en ligne, <<https://www.chudequebec.ca/a-propos-de-nous/publications/revues-en-ligne/spiritualite-sante/entrevues/entretien-avec-kim-thuy.aspx>>, consulté le 13 août 2025.

<sup>2</sup> Lori Saint-Martin, *Le nom de la mère: mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Essais critiques », 1999, p. 301.

<sup>3</sup> Marie-Noëlle Huet, « Maternité, identité, écriture : Discours de mères dans la littérature des femmes de l'extrême contemporain en France », Université du Québec à Montréal, 2018, f. 354.

<sup>4</sup> Huet analyse six livres dans sa thèse : *Journal de la création* de Nancy Huston, *Léonore, toujours* de Christine Angot, *Philippe* de Camille Laurens, *À ce soir* de de Laure Adler, *Le bébé* de Marie Darrieussecq et *L'inattendue* de Karine Reyssset.

difficiles entre mères et filles en littérature se pose aussi du côté des anglophones : Marianne Hirsch, écrivaine, chercheuse et professeure états-unienne, déplore l'effacement de la figure maternelle dans les récits, dans son livre *The Mother/daughter plot : narrative, psychoanalysis, feminism* (1989), alors que celle-ci est selon elle centrale dans la formation de l'identité féminine de la fille. Avec son livre *Women's friendship in literature* (1983), la chercheuse et écrivaine britannique Janet M. Todd décide pour sa part d'aller à l'encontre de la lecture classique et de se concentrer sur les relations d'amitié entre femmes dans la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle, cherchant ainsi à mettre au jour un récit d'amitié caché derrière celui de la romance hétérosexuelle. Bref, anglophones ou francophones, les chercheuses arrivent souvent à la même conclusion : les relations entre femmes dans la littérature sont soit effacées, soit malsaines.

Certaines exceptions existent néanmoins, comme c'est le cas notamment dans l'œuvre de l'autrice québécoise Kim Thúy. Née en 1968 à Saigon au Vietnam, Thúy arrive au Québec avec les *boat people* à l'âge de dix ans. Avant de devenir écrivaine, elle pratique plusieurs autres métiers, étant d'abord avocate, puis traductrice et finalement propriétaire du restaurant *Ru de Nam* de 2002 à 2007. En 2009, elle sort son premier roman, *Ru*, grandement inspiré de son expérience de réfugiée. Suivra le livre de correspondance *À toi*, co-écrit avec Pascal Janovjak en 2011, puis *Mãn* en 2013, *Vi* en 2016, le livre de cuisine *Le secret des Vietnamiennes* en 2017, l'album pour enfant *Le Poisson et l'oiseau* en 2019 et finalement *Em* en 2020. Sa carrière d'écrivaine explose dès son premier roman : elle reçoit le prix du Gouverneur général en 2010 et le grand prix RTL-Lire dans la même année, ainsi que le Prix du grand public au Salon du livre de Montréal. Traduit dans 28 langues, *Ru* devient rapidement un best-seller au Québec et en France. Au fil de sa carrière, Kim Thúy a reçu plus de 15 prix et distinctions, et ce, en seulement 15 ans. Parmi ces marques de reconnaissance, on note sa nomination en tant que chevalière de l'Ordre national du Québec en 2015, le prix Femmes de mérite de la Fondation Y des femmes de Montréal en 2018 et son titre de chevalière de l'Ordre de la Pléiade en 2024.

Lors de notre lecture des livres de Kim Thúy, nous avons remarqué que les relations entre femmes étaient au centre du récit. Nous avons donc fait le choix de nous concentrer sur la manière dont ces relations étaient dépeintes, de façon à démontrer qu'elles étaient profondément solides et fiables, que ce soit entre amies ou entre mère et fille. Notre hypothèse était que, contrairement aux romans

qui mettent en scène des relations nocives entre femmes, les romans de Kim Thúy étaient singuliers puisqu'ils plaçaient les relations saines et positives entre femmes au centre du récit.

Nous avons donc décidé d'écrire ce mémoire pour montrer comment les relations entre femmes dans les romans de Thúy se distinguent de celles présentes dans la littérature des femmes en général, et particulièrement dans la littérature québécoise. Or, cet aspect de son œuvre n'a pas directement été étudié auparavant. C'est pourquoi, dans le cadre de ce mémoire, nous œuvrons à montrer comment Kim Thúy donne non seulement une place essentielle aux relations d'amitié et aux relations filiales dans chacun des trois romans, mais elle met également ces relations au cœur du développement de chacun des personnages principaux, qui sont tous des femmes. Nous verrons également comment les personnages secondaires féminins participent et complexifient la représentation des relations d'amitié et de filiation faite par Kim Thúy dans ses romans.

Pour ce faire, nous avons sélectionné trois de ses romans, soit *Ru*, *Mãn* et *Vi*. Nous avons choisi d'écarter son dernier roman, *Em*, puisqu'il ne suit pas les mêmes conventions que les autres et ne contient pas les éléments relationnels que nous cherchions à étudier. En effet, ce roman ne possède pas une narratrice définie ni de relations entre femmes aussi centrales que celles des trois fictions ici étudiées. Le livre est plutôt basé sur une recherche documentaire qui permet à l'auteurice de « mettre une loupe sur quelques histoires<sup>5</sup> », lesquelles ont en commun d'être le récit de victimes de la guerre du Vietnam. Nous écartons aussi son livre de cuisine, *Le Secret des Vietnamiennes*, dans lequel Thúy écrit des recettes transmises par sa mère et ses tantes, et met au jour un pan important de la filiation entre femmes de la culture vietnamienne. Même si ce livre parle de filiation au féminin, nous avons décidé de nous concentrer exclusivement sur les œuvres de fiction de l'auteurice, ce à quoi il ne correspond pas. Finalement, pour ce qui est du livre épistolaire *À toi*, nous le mettons de côté puisqu'il ne s'agit pas de fiction, mais plutôt d'une correspondance entre Kim Thúy et Pascal Janovjak, dans laquelle ils parlent de leur quotidien, elle au Québec, lui au Moyen-Orient. Or, le livre ne fait pas mention d'amitié entre femmes ou de relations familiales, donc il ne s'est pas avéré pertinent pour notre recherche.

---

<sup>5</sup> Josée Lapointe, « Kim Thúy : la fin de l'innocence », *La Presse*, section Littérature, 30 octobre 2020, en ligne, <<https://www.lapresse.ca/arts/litterature/2020-10-30/kim-thuy-la-fin-de-l-innocence.php>>, consulté le 6 août 2025.

Il est toutefois important de noter que notre questionnement se distingue des études déjà rédigées sur l'œuvre de Kim Thúy. En effet, les thèmes étudiés tournent généralement autour de la culture vietnamienne, de l'expérience de l'exil et de l'immigration ou sur l'écriture d'événements traumatiques. Par exemple, la thèse de Marie-Hélène Urro se concentre sur l'aspect transculturel de ses romans et sur l'apport considérable de Kim Thúy à la littérature migrante québécoise<sup>6</sup>. Jenny M. James s'intéresse elle aussi au thème de l'immigration, en se penchant toutefois sur le point de vue des réfugié·es. Elle écrit en 2016 un article sur la façon dont Kim Thúy et Dionne Brand proposent une façon innovatrice de relater le parcours des réfugié·es vietnamiennes et leur adaptation à leur pays d'accueil, la comparant à du bricolage<sup>7</sup>. Dans un article de 2014 de la revue *Voix et Images*, Ching Selaio compare l'écriture de l'exil de Thúy à celle de l'écrivaine française d'origine vietnamienne Linda Lê, qui raconte elle aussi son exil et son expérience de *boat people*. Selaio avance que Thúy voit son exil comme une renaissance alors que Lê le voit plutôt comme une perte et elle oppose le « parti pris pour le bonheur<sup>8</sup> » de Thúy à la négativité de Lê<sup>9</sup>. Dans un article de 2013, Vinh Nguyen étudie dans *Ru* ce que serait une immigration réussie, choisissant ce roman puisque Thúy s'est vu accorder le titre de « parfaite immigrante » par la critique après la parution de son livre<sup>10</sup>. La même année, Pamela V. Sing publie un article dans lequel elle examine comment l'utilisation de la prose et de l'expression poétique dans les textes de Kim Thúy et de Ying Chen illustre la tension entre mouvance et ancrage chez les écrivains·es immigrant·es<sup>11</sup>. Dans un article de 2018, Alexandra Kurmann analyse pour sa part les œuvres de Thúy et de Thanh-Van Tran-Nhut, deux écrivaines d'origine vietnamienne qui pratiqueraient une écriture « transdiasporique », soit à la fois pour le public de leur pays d'accueil et pour le public vietnamien immigrant<sup>12</sup>. Finalement,

---

<sup>6</sup> Marie-Hélène Urro, « Kim Thúy : de l'écriture migrante à l'écriture transculturelle », Université d'Ottawa, 2014, 103 f.

<sup>7</sup> Jenny M. James, « Frayed Ends: Refugee Memory and Bricolage Practices of Repair in Dionne Brand's *What We All Long For* and Kim Thúy's *Ru* », *MELUS: Multi-Ethnic Literature of the United States*, vol. 41, n° 3, 2016, p. 42-67, en ligne, <doi: 10.1093/melus/mlw027>.

<sup>8</sup> Ching Selaio, « Oiseaux migrateurs : l'expérience exilique chez Kim Thúy et Linda Lê », *Voix et Images*, vol. 40, n° 1, Université du Québec à Montréal, 2014, en ligne, <doi: 10.7202/1028028ar>, p. 150.

<sup>9</sup> Ching Selaio, « Oiseaux migrateurs », *loc. cit.*

<sup>10</sup> Vinh Nguyen, « Refugee Gratitude: Narrating Success and Intersubjectivity in Kim Thúy's *Ru* », *Canadian Literature*, vol. 219, University of British Columbia Press, décembre 2013, p. 17-36.

<sup>11</sup> Pamela V. Sing, « Migration, sensorium et translocalité chez Ying Chen et Kim Thúy », *International Journal of Francophone Studies*, vol. 16, n° 3, Intellect Books, décembre 2013, p. 281-301, en ligne, <doi: 10.1386/ijfs.16.3.281\_1>.

<sup>12</sup> Kurmann Alexandra, « Aller-retour-détour: Transdiasporic Nomadism and the Navigation of Literary Prescription in the Work of Kim Thúy and Thanh-Van Tran-Nhut », *Australian Journal of French Studies*, vol. 55, n° 1, Liverpool University Press, avril 2018, p. 65-78, en ligne, <doi: 10.3828/AJFS.2018.07>.

en 2021, Han Fei publie un article sur l'écriture de la mémoire dans ce qu'elle nomme les « écritures migrantes », en se basant sur *Ru* de Thúy et *Le champ dans la mer* de Ying Chen<sup>13</sup>. S'éloignant un peu des autres études, Déborah Lévy-Bertherat écrit quant à elle un article sur la figure de la petite fille épique dans trois romans d'autrices immigrantes, soit *Ru* de Kim Thúy, *Manèges* de Laura Alcoba et *Contours du jour qui vient* de Léonora Miano. Elle y étudie comment de jeunes héroïnes traversent les expériences épiques que sont, selon elle, l'exil, l'immigration et la guerre<sup>14</sup>.

Ashwiny O. Kistnareddy, professeure à Oxford, publie de son côté plusieurs articles dans lesquels elle étudie des questions en lien avec l'exil et l'immigration à travers les romans de Kim Thúy et d'autres auteur·ices immigrant·es. Son premier article sur Thúy, publié en 2018, s'intitule « Dire l'indicible : Children, Trauma and Silences in Kim Thúy's *Ru* and Grace Ly's *Jeune fille modèle* ». Elle y analyse, dans les textes des deux autrices, l'omniprésence du silence chez les familles ayant vécu la guerre d'Indochine, ainsi que le rôle de la génération suivante dans la réhabilitation de l'histoire familiale<sup>15</sup>. En 2021, Kistnareddy publie également deux articles sur les romans de Kim Thúy : le premier article porte sur l'expérience immigrante au Canada, plus particulièrement au Québec, et des problèmes auxquels les communautés immigrantes font face dans le processus d'adaptation à un nouveau pays et une nouvelle culture. Elle y étudie *Vi* de Thúy et *Les lettres chinoises* de Ying Chen<sup>16</sup>. Son deuxième article publié la même année porte cette fois uniquement sur les textes de Thúy. Elle s'y demande ce qu'est vraiment un « chez soi » pour les immigrant·es forcé·es de quitter leur pays, ce qui est le cas des personnages dans *Ru* et *Vi*, et comment le manque d'hospitalité peut amener au sentiment de « *homelessness* »<sup>17</sup>. Plus récemment, en 2023,

---

<sup>13</sup> Han Fei, « La (Re)Construction de la mémoire dans les écritures migrantes: Étude comparative de *Ru* et *Le Champ dans la mer* », *Canadian Review of Comparative Literature/Revue Canadienne de Littérature Comparée*, vol. 48, n° 2, Canadian Comparative Literature Association/Association Canadienne de Littérature Comparée, juin 2021, p. 261-275.

<sup>14</sup> Déborah Lévy-Bertherat, « La Petite Fille épique chez Léonora Miano, Kim Thúy et Laura Alcoba », *Revue Critique de Fxixion Française Contemporaine/Critical Review of Contemporary French Fxixion*, vol. 14, Universiteit Gent, janvier 2017, p. 13-23.

<sup>15</sup> Ashwiny O. Kistnareddy, « Dire l'indicible: Children, Trauma and Silences in Kim Thúy's *Ru* and Grace Ly's *Jeune fille modèle* », *International Journal of Francophone Studies*, vol. 23, n° 1-2, Intellect Books, juillet 2020, p. 99-117, en ligne, <doi: 10.1386/ijfs\_00012\_1>.

<sup>16</sup> Ashwiny O. Kistnareddy, « Elsewhere Home: Hospitality, Affect, and Language in Ying Chen's *Lettres chinoises* and Kim Thúy's *Vi* », *Québec Studies*, vol. 71, Liverpool University Press, mars 2021, p. 91-110, en ligne, <doi: 10.3828/qs.2021.8>.

<sup>17</sup> Ashwiny O. Kistnareddy, « “Chez moi pas chez moi” : Home(lessness) in Kim Thúy's Narratives », *Forum for Modern Language Studies*, vol. 57, n° 4, Oxford University Press, octobre 2021, p. 459-475, en ligne, <doi: 10.1093/fmls/cqab045>.

Kistnareddy publie un article dans lequel elle étudie, à travers les personnages de *Vi* de Kim Thúy et de *Mes hommes* de Malika Mokeddem, comment la volonté des femmes migrantes les amène à retrouver leur individualité<sup>18</sup>.

Certain·es chercheur·euses se penchent également sur la présence importante de la nourriture et de la tradition culinaire vietnamienne dans les livres de Kim Thúy. Puisque la cuisine est historiquement un domaine féminin, les femmes sont souvent au premier plan lorsqu'on aborde ce sujet. Cette importance donnée aux femmes fait en sorte que ces recherches se rapprochent de l'objet de notre mémoire. Dans son article « Des affects plein l'assiette. Migration, nourriture et agentivité chez Kim Thúy » (2017), Marie-Christine Lambert-Perreault analyse les différentes significations de la nourriture pour les narratrices de *Ru* et de *Mãn*, en se penchant notamment sur la place de l'expérience migratoire dans la façon de percevoir la nourriture du pays d'origine<sup>19</sup>. Toujours à propos de *Ru* et de *Mãn*, Eileen Lohka écrit elle aussi un article axé sur les références culinaires dans ces romans. Lohka se concentre surtout sur la mémoire culinaire, qui est intimement liée à la mémoire du pays d'origine, ainsi que sur les références culinaires qui guident la trame de l'écriture de Thúy<sup>20</sup>.

De plus, de nombreuses recherches se sont penchées sur la façon dont les corps sont mis en scène dans les romans de Kim Thúy. Par exemple, Asma M'Barek étudie la corporéité et ses liens avec le *care* dans *Ru*, en analysant particulièrement les passages où la narratrice relate l'état des corps des réfugié·es dans des situations insalubres. M'Barek fait aussi des liens entre l'écriture de Thúy et le concept féministe du *care*, en soulignant notamment que l'autrice n'écrit pas son récit de manière chronologique, mais se laisse plutôt guider par les liens émotionnels entre les événements<sup>21</sup>. Se concentrant elle aussi sur le premier roman de Thúy, Eang-Nay Theam écrit son mémoire sur l'écriture fragmentaire de ce roman. Theam avance que l'écriture fragmentaire est une

---

<sup>18</sup> Ashwiny O. Kistnareddy, « “Against the Flow”: Exile and “Willful Subjects” in Malika Mokeddem’s *Mes hommes* and Kim Thúy’s *Vi* », *Contemporary Women’s Writing*, vol. 17, n° 2, Oxford University Press, juillet 2023, p. 214-231, en ligne, <doi: 10.1093/cww/vpad024>.

<sup>19</sup> Marie-Christine Lambert-Perreault, « Des affects plein l'assiette. Migration, nourriture et agentivité chez Kim Thúy », *Atlantis*, vol. 38, n° 2, 2017, p. 79-91.

<sup>20</sup> Eileen Lohka, « Senteurs de l'ailleurs: Mémoire culinaire chez Kim Thúy », *Nouvelles Études Francophones*, vol. 32, n° 2, University of Nebraska Press, 2017, p. 184-194.

<sup>21</sup> Asma M'Barek, « Corporéité et postures du care dans *Ru* de Kim Thúy », *Studies in Canadian Literature / Études en littérature canadienne*, vol. 44, n° 1, University of New Brunswick, Dept. of English, 2019, p. 162-180, en ligne, <doi: 10.7202/1066504ar>.

représentation de l'identité éclatée de la narratrice, qui est prise dans un entre-deux après son immigration au Canada. Elle avance aussi que le fragment permet à la narratrice de raconter un récit multiple, abordant parfois les histoires des gens qu'elle croise<sup>22</sup>. Dans un article de 2012, Valérie Dusailant-Fernandes propose toutefois une autre vision de l'usage du fragment dans le premier roman de Thúy. Elle le voit plutôt comme une oscillation entre un « ici » et un « là-bas », mais aussi comme une forme d'oscillation entre « des images de femmes vietnamiennes et des portraits brossés de bienfaitrices québécoises<sup>23</sup> ». Elle évoque aussi la mémoire fragmentée de la narratrice à la suite des événements traumatiques vécus au Vietnam et à son départ de celui-ci<sup>24</sup>. En 2018, Helen M. Buss publie elle aussi un article sur l'écriture fragmentaire de Thúy dans *Ru*, présentant les fragments comme des vignettes ou des anecdotes, et les liant elle aussi à la mémoire du trauma<sup>25</sup>.

Enfin, en 2023, un collectif sur les livres de Kim Thúy est publié, dirigé par Miléna Santoro et Jack A. Yeager : *Touching Beauty: The Poetics of Kim Thúy*<sup>26</sup>. Composé de six chapitres et d'une entrevue avec Kim Thúy, ce collectif aborde plusieurs aspects de l'écriture de l'autrice. Les deux premiers chapitres traitent de la nourriture dans les romans de Thúy. Le premier, écrit par Jack A. Yeager se concentre sur le lien entre nourriture et identité dans *Mãn*, dans lequel la nourriture du pays d'origine est aussi un ancrage à celui-ci. Dans le deuxième chapitre, écrit par Amy B. Reid, l'attention est cette fois portée sur tous les romans de Kim Thúy. En s'appuyant aussi sur le livre de cuisine de Thúy, *Le Secret des Vietnamiennes*, Reid analyse les différentes façons dont chaque roman aborde la nourriture, avec en tête le thème du secret et du mystère qu'amène le livre de cuisine. Dans le troisième chapitre, écrit par Nguyễn Giáng Hương, c'est le silence dans l'écriture de Kim Thúy qui est abordé. Nguyễn Giáng Hương analyse l'absence de dialogue dans les trois premiers romans de Thúy, et fait des liens entre ce choix et la valeur accordée au silence dans la culture orientale. Le quatrième chapitre, écrit par Juliette M. Rogers, porte quant à lui sur le livre

---

<sup>22</sup> Eang-Nay Theam, « L'usage du fragment dans RU (2009) de Kim Thúy comme mécanique de maintien au seuil », Mémoire, Université du Québec à Montréal, 2019, 109 f.

<sup>23</sup> Valérie Dusailant-Fernandes, « Du Vietnam au Québec: Fragmentation textuelle et travail de mémoire chez Kim Thúy », *Women in French Studies*, vol. 20, Women in French Association, janvier 2012, en ligne, <doi: 10.1353/wfs.2012.0007>, p. 76.

<sup>24</sup> Valérie Dusailant-Fernandes, « Du Vietnam au Québec: Fragmentation textuelle et travail de mémoire chez Kim Thúy », *loc. cit.*

<sup>25</sup> Helen M. Buss, « Kim Thúy's Ru and the Art of the Anecdote », *A/B: Auto/Biography Studies*, vol. 33, n° 3, Taylor & Francis, décembre 2018, p. 605-612, en ligne, <doi: 10.1080/08989575.2018.1499492>.

<sup>26</sup> *Touching beauty: The Poetics of Kim Thúy*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 2023, 219 p.

*À toi* de Thúy et Janovjak. Rogers analyse l'écriture épistolaire entre l'autrice québécoise d'origine vietnamienne et l'auteur franco-suisse, et avance que ces échanges innovateurs permettent un nouveau point de vue sur l'identité transculturelle ainsi que sur la littérature transdiasporique. Le cinquième chapitre, écrit par Ashwiny O. Kistnareddy, porte sur la masculinité dans *Vi*, ainsi que sur le questionnement des rôles genrés auquel invite le texte. Le sixième chapitre est le plus pertinent à notre recherche. Écrit par Miléna Santoro, il aborde la figure de la mère dans les romans de Kim Thúy. Santoro note, de même que nous, la différence marquante entre la représentation de la mère chez Thúy et celle faite par les autres autrices québécoises. Elle avance que la culture vietnamienne de l'autrice, qui a une perception de la mère différente par rapport à la culture québécoise, pourrait en être la cause. Si nous utiliserons ce texte en tant que source dans notre dernier chapitre, nous poursuivrons la réflexion en analysant d'autres aspects que l'influence culturelle dans les relations entre mère et fille.

En regardant toutes ces études, on remarque que presque aucune d'entre elles n'étudie plus qu'un roman de Kim Thúy à la fois, préférant se concentrer sur un seul de ses romans ou les analyser à côté de ceux d'autres autrices issues de l'immigration. De plus, mis à part celle de Miléna Santoro, les études portant sur Kim Thúy sont très éloignées de notre sujet, la majorité portant plutôt sur la littérature migrante ou l'expérience de l'exil. Sur ces deux points, notre étude se détache des autres et amène un nouveau point de vue sur les textes de Thúy. De plus, elle participe aux études littéraires féministes en se concentrant sur les liens entre femmes dans la littérature, ajoutant ainsi le corpus de Kim Thúy à celles-ci.

Pour analyser comment les relations entre femmes dans les romans de Kim Thúy sont différentes de la littérature en général, en cela qu'ils présentent des relations positives mises au centre du récit, nous séparerons ce mémoire en deux parties : une théorique et une analytique. La méthodologie de ce mémoire procédera par un chapitre théorique suivi de chapitres d'analyse de romans. En cela, elle sera semblable à celle utilisée par Lori Saint-Martin, notamment dans *Le nom de la mère*. Nous exposerons d'abord les concepts théoriques, ainsi que les chercheurs·euses et les théoricien·nes sur lesquels nous nous appuyerons. Les concepts de sororité et de filiation seront les plus importants pour l'analyse faite dans ce mémoire, et ils seront étudiés en se basant sur les concepts et définitions développés entre autres par Lori Saint-Martin, Marie-Noëlle Huet, bell hooks, Chloé Delaume, Camille Toffoli, Karine Côté-Andreotti et Françoise Collin. Par exemple, la notion de sororité est

la base de relations saines et bienveillantes entre femmes, que ce soit en amitié ou en société. Peu étudiée dans la littérature, cette notion est pourtant très importante dans ce domaine, puisque la majorité des relations entre femmes dans les livres pourraient bénéficier des enseignements de celle-ci. Pour ce qui est de la filiation au féminin, le manque de représentation se fait aussi sentir en littérature. La mère est généralement exclue des romans ou présentée comme une « mauvaise mère<sup>27</sup> » par la fille qui la rejette et veut s'en détacher. Les chercheuses que nous citerons signalent ce problème et montrent l'importance de réconcilier la mère et la fille dans les textes.

Après avoir présenté les notions et concepts théoriques en lien avec notre étude, nous nous pencherons dans un deuxième temps sur les romans du corpus choisi, n'y allant pas un roman à la fois, mais plutôt un sujet à la fois (sororité dans les trois romans, puis filiation dans les trois romans) de façon à faire plus aisément des liens entre eux. Au fur et à mesure de l'analyse, nous continuerons à nous référer aux notions et aux autrices mentionnées dans notre premier chapitre, en appliquant la théorie aux textes de Kim Thúy. Puisque ceux et celles qui se sont intéressés à cette autrice ne se sont pas intéressés aux concepts de filiation et de sororité, et puisque, à l'inverse, ceux et celles qui s'intéressent à ces concepts ne se sont pas penchés sur les romans de Thúy, nous effectuerons le travail de relier la théorie aux romans, et les romans à la théorie, plutôt que de nous appuyer sur les études existantes portant sur les romans du corpus.

Ce mémoire sera donc divisé en trois chapitres. Dans le premier chapitre, nous exposerons les concepts théoriques nécessaires à l'analyse des relations entre femmes dans les romans de Thúy. Nous définirons donc les concepts de sororité et de filiation, en notant aussi les critiques faites au premier. Nous aborderons de plus le concept de filiation symbolique de Françoise Collin, où la femme possède une plus grande place que dans la filiation traditionnelle. Finalement, nous survolerons aussi l'état des relations entre femmes dans la littérature en général, plus particulièrement dans la littérature des femmes au Québec.

L'analyse des romans commencera dans le deuxième chapitre. Dans celui-ci, nous aborderons les relations d'amitié entre femmes dans les trois premiers romans de Kim Thúy. Nous analyserons les amitiés entre le personnage principal et sa meilleure amie dans les trois livres séparément, puis,

---

<sup>27</sup> Lori Saint-Martin, *Le nom de la mère*, op. cit., p. 43.

avec l'aide des sources du premier chapitre, nous démontrerons comment ces trois amitiés peuvent être qualifiées d'amitiés sororales.

Dans le troisième chapitre, nous nous pencherons cette fois sur les relations entre mère et fille dans les romans de Thúy. Nous ferons d'abord une brève présentation de la place de la mère dans la culture vietnamienne, puis nous analyserons chacune des relations. Nous démontrerons comment chacune de ces relations se démarque de la représentation traditionnelle de la littérature québécoise, avec l'aide notamment des recherches de Lori Saint-Martin.

Ainsi, nous espérons être en mesure de démontrer que Kim Thúy aborde de manière innovatrice les relations entre femmes dans ses romans, les mettant au centre de ses récits et donnant ainsi à ses textes des qualités féministes grâce à la mise en scène de la sororité et de la filiation au féminin.

## CHAPITRE I

### SORORITÉ ET FILIATIONS AU FÉMININ

*L'absence d'intimité féminine en littérature est, en partie, le résultat de la perspective masculine<sup>28</sup>.*

Louise Bernikow

Dans ce chapitre, nous nous pencherons sur les concepts principaux qui serviront à l'analyse des relations entre femmes dans les romans de Kim Thúy, soit la sororité et la filiation au féminin, en accordant une attention particulière aux relations mère-fille. Nous nous appliquerons d'abord à définir ces concepts en dehors du domaine littéraire, puis nous ferons une brève présentation sur la façon dont sont représentées les relations entre femmes dans la littérature. Il semble nécessaire de prendre ce premier chapitre pour définir, expliquer et montrer les limites de ces concepts, puisqu'ils demeurent relativement du peu connus à l'extérieur domaine féministe. Même à l'intérieur de celui-ci, les définitions divergent. Pour rendre compte de ces divergences, nous nous baserons principalement sur le collectif *Sororité*<sup>29</sup>, coordonné par Chloé Delaume, qui démontre à quel point un terme peut avoir une signification différente selon la personne et les expériences. Nous commencerons donc par présenter brièvement l'origine du terme « sororité » dans le mouvement féministe, puis nous le définirons avant de nous pencher sur les critiques qui y ont été adressées. Nous procéderons ensuite de façon similaire pour examiner ce qu'on entend par « filiation au féminin ». Enfin, nous nous pencherons sur les représentations de la sororité et des relations entre mère et fille dans la littérature contemporaine des femmes. Les définitions que nous établirons ici serviront de base à notre analyse tout au long de ce mémoire.

---

<sup>28</sup> Bernikow, citée dans Lori Saint-Martin, « “L'amitié, c'est mieux que la famille” Rapports amicaux entre femmes dans le roman québécois », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 30, n° 2, [Éditions Antipodes, Nouvelles Questions Féministes & Questions Feministes], 2011, p. 76.

<sup>29</sup> Chloé Delaume (dir.), *Sororité: inédit*, Paris, Points, 2021, 216 p.

## 1.1 Définir la sororité

La sororité est un élément central du féminisme, il est donc surprenant de voir à quel point le terme est peu connu et difficile à circonscrire. Si l'on se base sur les définitions qu'en donnent les dictionnaires, on constate que le Larousse définit le mot ainsi : « Attitude de solidarité féminine<sup>30</sup> », et le Robert de « [s]olidarité entre femmes<sup>31</sup> ». On peut observer que les définitions manquent de précision et ne prennent pas la peine de présenter le mot dans un contexte féministe. Les définitions du mot « fraternité » sont plus détaillées et parlent d'un sentiment et d'un lien, ce qui n'est pas le cas pour son pendant féminin. Le mot « sororité » semble récent pour beaucoup de femmes, mais il date en fait du Moyen-Âge. Le terme, qui vient du latin « soror », signifiant sœur, est d'abord utilisé pour désigner les communautés religieuses féminines. Rabelais reprend le terme et lui enlève au XVI<sup>e</sup> siècle sa connotation religieuse. Sororité signifie alors « communauté de femmes ayant une relation, des liens, qualité, état de sœurs<sup>32</sup> ». Chloé Delaume reprend cette définition dans l'introduction de son ouvrage en précisant qu'il s'agit d'une : « relation horizontale, sans hiérarchie ni droit d'aînesse. [...] Un rapport de femme à femme, indéfectible et solidaire. [...] ni fille, ni mère, égalitaire<sup>33</sup> ». Le concept de sororité refait brièvement surface dans les années 1960 avec ce qu'on a appelé la deuxième vague féministe, mais il retourne rapidement dans l'oubli. Rappelons d'abord que le terme « Deuxième vague » désigne la période

[...] où de nombreuses féministes entendent renverser l'oppression patriarcale. Elles revendiquent l'égalité sociale (égalité de salaire, droit à un compte bancaire, droit à une éducation égale) et luttent pour obtenir le droit des femmes à disposer de leurs corps (« droit de contrôler leur utérus » et médiatisation autour des violences patriarcales)<sup>34</sup>.

---

<sup>30</sup> Larousse, « sororité », en ligne, <<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/sororite%C3%A9/73534>>, consulté le 10 août 2024.

<sup>31</sup> Le Robert, « sororité », en ligne, <<https://dictionnaire.lerobert.com/definition/sororite>>, consulté le 10 août 2024.

<sup>32</sup> Chloé Delaume, « De la sororité en milieu hostile », dans Chloé Delaume (dir.), *Sororité: inédit*, Paris, Points, 2021, p. 9.

<sup>33</sup> *Ibid.*

<sup>34</sup> Charlotte Jarry, « Féminisme : mouvements féministes et combats dans l'Histoire », dans *Oxfam France*, 3 septembre 2021, en ligne, <<https://www.oxfamfrance.org/inegalites-femmes-hommes/le-feminisme-a-travers-ses-mouvements-et-combats-dans-lhistoire/>>, consulté le 3 juillet 2025.

Ce n'est que dans la dernière décennie qu'il commence à pointer le bout de son nez à nouveau, à la suite du mouvement #MeToo<sup>35</sup>, lequel a entre autres encouragé les femmes à dénoncer sur les réseaux sociaux les agressions sexuelles qu'elles avaient vécues.

Réémergence du mot veut aussi dire redéfinition. Les féministes contemporaines tentent de définir le mot pour qu'il corresponde davantage à leurs expériences et à leur vécu. Une mise à jour semble donc nécessaire afin de faire sortir le terme de l'ombre et de le rendre pertinent pour les femmes d'aujourd'hui. Le collectif dirigé par Chloé Delaume s'avère ici très utile, puisqu'il regroupe plusieurs textes de femmes dans lesquels elles s'appliquent à définir ce qu'est la sororité pour elles.

Car, contrairement à la fraternité, la sororité ne semble pas aller de soi. Selon Delaume, les femmes sont souvent « conditionnées<sup>36</sup> » à être rivales, à toujours se battre entre elles notamment pour attirer l'attention des hommes, dont le père. Dans les séries, les films et les livres, les femmes sont rarement représentées comme prenant soin les unes des autres. Delaume explique qu'il s'agit d'un aspect important du conditionnement, puisque les jeunes filles absorbent ces représentations et les recréent dans leur vie quotidienne. De plus, le peu d'opportunités offertes aux femmes dans leur milieu de travail est une autre raison de se faire compétition. Tel que le rappelle Patrice Maniglier dans le balado *Féminisme : la sororité est-elle vraiment possible ?*, « pendant très longtemps, en tout cas au XX<sup>e</sup> siècle, [...] il y avait UNE femme à la table du colloque, UNE femme dans la position au sénat, UNE femme, etc. Donc être LA seule, d'une certaine manière, était aussi déterminé par ces conditions sociales<sup>37</sup> ».

Or, en choisissant la sororité et en refusant de se battre entre elles, les femmes deviennent beaucoup plus fortes et attaquent directement l'une des racines du problème, soit la compétition entre femmes perpétuée par le patriarcat. Selon Ovidie, une des autrices du collectif *Sororité*, « [l]a domination masculine n'existerait que parce qu'elle serait entretenue par les femmes elles-mêmes<sup>38</sup> ». La sororité est un choix, et même un « apprentissage<sup>39</sup> », à partir duquel les femmes doivent oublier

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 10-11.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>37</sup> radiofrance, *Féminisme : la sororité est-elle vraiment possible?*, 1, coll. « Fraternités, sororités », 1:00:07, en ligne, <<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/avec-philosophie/feminisme-la-sororite-est-elle-vraiment-possible-5427146>>, consulté le 4 septembre 2024, 18:07-18:23.

<sup>38</sup> Ovidie, « À cause des garçons », dans Chloé Delaume (dir.), *Sororité: inédit*, Paris, Points, 2021, p. 97.

<sup>39</sup> *Ibid.*

ce que la société patriarcale<sup>40</sup> leur a inculqué afin de guérir les relations qu'elles entretiennent entre elles.

Selon Estelle-Sarah Bulle<sup>41</sup>, qui a également écrit dans le collectif dirigé par Chloé Delaume, un autre aspect important de la sororité impliquerait la bienveillance entre femmes. Étant donné que cette bienveillance se place exactement à l'opposé de la rivalité promulguée par la société patriarcale, elle devient ainsi une des bases du concept. Or, la bienveillance entre femmes peut prendre plusieurs formes. À petite échelle, elle implique d'être indulgentes avec celles qui nous entourent, c'est-à-dire les femmes que nous côtoyons dans nos familles, notre milieu de travail, etc. Au lieu de simplement nous retenir de porter des jugements inutiles, la bienveillance nous invite à comprendre ce qui motive les actions des femmes, même celles qui nous semblent discutables à première vue. Cette attitude envers les femmes de notre entourage implique également de vérifier de temps en temps qu'elles vont bien, de leur demander si elles ont besoin d'aide, de montrer que l'on est là pour elles. À plus grande échelle, la bienveillance s'étend à toute la population féminine. Avec les réseaux sociaux notamment, il est facile de porter des jugements sur les femmes que nous ne connaissons pas. Estelle-Sarah Bulle rappelle qu'il est important d'arrêter ce genre de jugement hâtif. En étant bienveillantes, on évite de reproduire le discours patriarcal, de laisser des commentaires blessants sur des publications de femmes ou de tout ramener à leur apparence. L'idée est de comprendre les motivations de chacune, même si nous ne les connaissons pas. On évite aussi de juger les femmes que l'on croise dans la rue selon leur habillement. Cette partie semble beaucoup plus difficile, car elle suppose non seulement d'être bienveillantes envers des inconnues, mais suppose aussi une certaine introspection. Puisque le mode de pensée misogyne est fortement ancré dans la société, les femmes le reproduisent souvent sans s'en rendre compte. Dans son texte, Ovidie rappelle à quel point il est facile de juger une femme sur son habillement, en associant certains vêtements à certains traits de caractère ou en pensant tout savoir de la sexualité d'une femme en regardant seulement les vêtements qu'elle porte<sup>42</sup>. Pour les femmes, être bienveillantes

---

<sup>40</sup> Nous utiliserons cette définition de la société patriarcale, tirée de « Le patriarcat, c'est quoi ? », dans *Tilt*, 22 novembre 2021, en ligne, <<https://www.tilt.fr/articles/le-patriarcat-cest-quoi>>, consulté le 13 septembre 2024 : « Le patriarcat est un type d'organisation sociale dans laquelle l'homme monopolise le pouvoir et dicte les règles. [...] . Il se réfère à la figure paternelle de la cellule familiale dans laquelle l'homme domine et détient des droits sur tout : femme, enfants, servants, animaux, richesses diverses... [...] Cette conception de l'homme dans la sphère privée s'est étendue à la sphère publique ».

<sup>41</sup> Estelle-Sarah Bulle, « Un café », dans Chloé Delaume (dir.), *Sororité: inédit*, Paris, Points, 2021, p. 42.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 49.

implique donc un travail de déconstruction du discours et de la culture patriarcale dans laquelle elles ont grandi, une étape difficile mais nécessaire pour pouvoir faire preuve de sororité.

Enfin, on ne peut parler de sororité sans mentionner la solidarité entre femmes. De la même manière que la bienveillance, la solidarité peut prendre plusieurs formes. Elle peut se manifester à travers un encouragement d'une femme à une autre, dans les conseils qu'elles se donnent, par le soutien moral et l'affirmation qu'elles seront toujours là l'une pour l'autre. Plusieurs gestes concrets peuvent aussi être effectués dans la vie quotidienne : « Lire, comprendre et partager les pensées de femmes. [...] Pousser vers le haut. Faire circuler les noms. [...] Consommer des produits vendus par nos adelphe. Encourager les créations. Rendre visible, rendre audible. Créer des groupes de soutien<sup>43</sup> », avance Lauren Bastide. Toutes sortes de petits gestes qui font sortir les femmes de l'ombre et qui les encouragent à réaliser leurs ambitions. Grâce à la solidarité, les femmes peuvent prendre plus de place dans la sphère publique et ainsi aider les prochaines, car plus les femmes prendront de place sur la place publique, plus elles auront de pouvoir pour faire changer la société et éventuellement la rendre plus équitable.

Bref, la sororité est beaucoup plus qu'un simple concept féministe. On peut aisément dire, à l'instar de Camille Froidevaux-Metterie, « qu'elle constitue le ciment de tout l'édifice féministe<sup>44</sup> ». C'est à travers la sororité que les femmes trouvent la force nécessaire à leur bataille contre le patriarcat. La sororité est plus qu'un sentiment. C'est un choix, un mode de vie, une démarche proactive. Il s'agit d'un geste politique pour aller à l'encontre de tout ce que le patriarcat a inculqué aux femmes au fil des siècles. Il s'agit aussi d'un concept intime, rassembleur, rassurant, un lien privilégié. C'est savoir que nous ne sommes jamais vraiment seules, que nous avons la possibilité d'avoir des alliées.

### **1.1.1 Les critiques de la sororité**

Même si la sororité se veut un concept rassembleur, il est important de noter qu'il ne fait pas l'unanimité au sein de la communauté féministe. De nombreuses critiques y ont été adressées,

---

<sup>43</sup> Lauren Bastide, « Sororité, adelphité, solidarité », dans Chloé Delaume (dir.), *Sororité: inédit*, Paris, Points, 2021, p. 130.

<sup>44</sup> Camille Froidevaux-Metterie, « La sororité, un *a priori* féministe », dans Chloé Delaume (dir.), *Sororité: inédit*, Paris, Points, 2021, p. 170.

notamment par les féministes racisées qui n'appartiennent pas à la catégorie de femmes blanches et bourgeoises. Nous employons les termes « femmes racisées », car, ainsi que l'affirment Chantal Maillé et Naïma Hamrouni, malgré le fait qu'il n'existe pas de races chez l'humain, il existe tout de même des groupes racisés par un ensemble de discriminations sociales :

L'expérience vécue des membres de ces groupes racisés ne renvoie donc pas à une expérience biologique, physiologiquement ancrée, mais à une expérience sociale, façonnée à la fois par l'héritage d'un passé déshumanisant et par les disparités de pouvoir et injustices raciales toujours persistantes<sup>45</sup>.

Bref, cette différence de traitement dans la société rend la réalité des femmes racisées différente de celle des femmes blanches, et parfois, elle induit des rapports de pouvoir entre femmes. On reproche notamment aux féministes blanches d'ignorer l'intersectionnalité, c'est-à-dire la prise en compte que les femmes ne subissent pas qu'une seule forme d'oppression (en l'occurrence sexiste), et qu'il faut prendre en compte la race, l'orientation sexuelle, la situation économique et les handicaps, qui peuvent créer divers types d'oppression. bell hooks<sup>46</sup>, entre autres, a été une des premières à rappeler que les femmes vivent différentes oppressions :

Telle que la concevaient les mouvements de libération des femmes, la sororité se fondait sur l'idée d'une oppression commune. Il va sans dire que ce furent surtout les femmes de la bourgeoisie blanche, de tendance libérale ou radicale, qui cultivèrent la notion d'oppression commune. L'« oppression commune » était un mot d'ordre mensonger et malhonnête qui masquait la véritable nature de la réalité sociale vécue par les femmes, sa complexité et sa variété. Les attitudes sexistes, le racisme, les privilèges de classe et toute une kyrielle d'autres préjugés divisent les femmes. Elles ne peuvent s'unir durablement qu'à la condition de reconnaître ces divisions et de prendre les mesures nécessaires à leur élimination. Certes, il est important de mettre en lumière les expériences vécues par l'ensemble des femmes, mais il existe aussi des clivages, et ce n'est pas avec des vœux pieux et de belles idées romantiques qu'on les fera disparaître<sup>47</sup>.

---

<sup>45</sup> Naïma Hamrouni et Chantal Maillé, « Le sujet du féminisme et sa couleur », dans Naïma Hamrouni et Chantal Maillé (dir.), *Le Sujet du Féminisme Est-Il Blanc ? : Femmes Racisées et Recherche Féministe*, Saint-Laurent, Éditions du Remue-Ménage, 2015, p. 9.

<sup>46</sup> Notons que bell hooks n'est pas contre la sororité, mais pense que celle-ci devrait être redéfinie.

<sup>47</sup> bell hooks, « Sororité : la solidarité politique entre les femmes », *Feminist review*, n° 23, trad. Anne Robatel, 1986, en ligne, <[https://infokiosques.net/lire.php?id\\_article=1161](https://infokiosques.net/lire.php?id_article=1161)>.

Dans ses écrits, bell hooks reproche aussi au mouvement féministe de fonder la sororité sur « une expérience collective de la victimisation<sup>48</sup> » par l'importance qu'il accorderait à la notion d'oppression. Ce faisant, le mouvement confirmerait la vision de la femme faible qu'a la société patriarcale. C'est pourquoi hooks propose plutôt que les femmes s'unissent « sur la base de forces et de ressources communes<sup>49</sup> ».

Un autre problème de la sororité serait, selon les critiques, l'amour inconditionnel qu'il prescrit. Toujours selon hooks, cette injonction à pratiquer cette forme d'amour élargi crée « une illusion d'unité<sup>50</sup> » au sein du mouvement féministe. Dans les quelques groupes qui le pratiquent avec zèle, on observe le pendant inverse de cet amour puisqu'« elles considèrent en revanche avec une hostilité souvent incroyable les femmes qui ne font pas partie de leur groupe<sup>51</sup> ». Bref, bell hooks n'est pas contre la sororité, mais elle pense que celle-ci devrait être redéfinie à la lumière des critiques émises par les femmes racisées.

Une solution pour inclure ces critiques serait, selon Sandrine Ricci, d'adopter une « sororité interculturelle<sup>52</sup> » qu'elle définit dans le collectif *Faut-il réfuter le Nous femmes pour être féministe au XXIe siècle ?* (2009) comme une : « éthique de solidarité, de mutualité et de reconnaissance d'expériences communes ou différentes comme base des relations entre les femmes du monde entier<sup>53</sup> ». L'important ici est de retenir que les expériences peuvent varier d'une femme à l'autre. Nous ne vivons pas toutes les mêmes oppressions, mais, plus souvent qu'autrement, certaines se croisent. Il faut seulement ne pas négliger certaines oppressions au profit des autres. Sans complètement mettre de côté le concept de sororité, certaines féministes pensent en somme qu'il est nécessaire de le redéfinir pour le rendre plus inclusif.

---

<sup>48</sup> *Ibid.*

<sup>49</sup> *Ibid.*

<sup>50</sup> *Ibid.*

<sup>51</sup> *Ibid.*

<sup>52</sup> Concept de Sandrine Ricci dans Francine Descarries et Lyne Kurtzman (dir.), *Faut-il réfuter le Nous femmes pour être féministe au XXIe siècle?*, Montréal, Québec, Institut de recherches et d'études féministes, Université du Québec à Montréal, coll. « Les Cahiers de l'IREF », 2009, 133 p.

<sup>53</sup> Francine Descarries et Lyne Kurtzman, « Introduction », dans *Faut-il réfuter le Nous femmes pour être féministe au XXIe siècle?*, Montréal, Québec, Institut de recherches et d'études féministes, Université du Québec à Montréal, coll. « Les Cahiers de l'IREF », 2009, p. 7. L'auteur souligne.

## 1.2 La deuxième vague féministe et le « Nous » femmes

À l'image du concept de « sororité », le « Nous femmes » voit aussi le jour lors de la « deuxième vague » féministe. Tel que nous l'avons vu, cette vague est caractérisée par les luttes « pour les droits dans le domaine de la sexualité, de la santé reproductive, et de la vie privée<sup>54</sup> », dont le droit à l'avortement et à la contraception. Toutefois, Evelyne Forte et Emma Leconte rappellent que le concept même de « vagues » pour parler de l'histoire du féminisme est controversé pour plusieurs raisons :

[...] par leur occidentalocentrisme, on reproche aux formules des vagues et générations de miroiter les structures au pouvoir en ne mettant l'emphase que sur une identité féminine et un féminisme monolithe rejetant les groupes marginalisés. On ferme ainsi les yeux non seulement sur les privilèges qu'octroie la blancheur, mais sur les luttes qu'ont menées de leur bord les femmes subalternes. [...] Les théories féministes internationales postcoloniales s'opposent ainsi à une temporalité linéaire, qui ne décrirait la libération qu'en termes de victoires unilatérales, tout en ignorant les reculs et en ne faisant du récit des luttes des opprimé.e.s que celui de défaites successives. [...] lorsqu'il met en lumière certains événements et victoires, ce modèle en invisibilise par le fait même d'autres<sup>55</sup>.

Le « nous » femmes, visant à rassembler les femmes sous une même bannière, est critiqué pour des raisons similaires. En promulguant « qu'il existe bel et bien une nature commune aux sexismes subis par chacune dans sa situation particulière<sup>56</sup> », le « nous femmes » est accusé d'invisibiliser les rapports de pouvoir entre femmes et de mettre de l'avant une vision artificiellement unifiée. Cette vision, à laquelle fut notamment associée la sororité, reçut beaucoup de critiques, notamment de la part des féministes noires, mais aussi des femmes lesbiennes, comme Adrienne Rich et Monique Wittig, qui ont participé à la critique de la maternité et ont travaillé à repenser d'autres types de relations entre femmes. Pour ce qui est de la maternité, plusieurs féministes se positionnent contre l'enfantement, puisqu'il absorbe toute l'identité féminine aux yeux de la société. Adrienne Rich, par exemple, critique cela ainsi le double standard associé à la maternité : « La condition de

---

<sup>54</sup> Evelyne Forte et Emma Leconte, *Les 4 vagues du féminisme*, janvier 2023, en ligne, <[chrome-extension://efaidnbmnnnibpcajpcglclefindmkaj/https://www.mcgill.ca/rnwps/files/rnwps/forte\\_leconte.pdf](chrome-extension://efaidnbmnnnibpcajpcglclefindmkaj/https://www.mcgill.ca/rnwps/files/rnwps/forte_leconte.pdf)>, consulté le 16 septembre 2024.

<sup>55</sup> *Ibid.*

<sup>56</sup> Margaux Ruellan, « Compte rendu de [Diane Lamoureux, *Les possibles du féminisme. Agir sans "nous"* », Les Éditions du Remue-ménage, Montréal, 2016] », *Philosophiques*, vol. 43, n° 2, Automne 2016, en ligne, <[doi: https://doi.org/10.7202/1038225ar](https://doi.org/10.7202/1038225ar)>, p. 545.

la femme en tant que porteuse d'enfant est devenue l'essentiel de sa vie. Des termes tels que « stérile » ou « sans enfant » ont servi à rejeter toute autre identité. Le terme « non père » ne figure dans aucune catégorie sociale<sup>57</sup> ».

Lors de la deuxième vague féministe, avoir un enfant signifiait souvent perdre toute indépendance et possibilité de carrière. La vie entière de la mère devait tourner autour de son enfant. Les féministes rejettent cette fatalité :

Pour les féministes égalitaristes, les femmes ont un potentiel et des aspirations de réalisation personnelle qui vont bien au-delà des tâches liées aux soins des enfants et à la tenue de la maison. Elles refusent de se laisser piéger dans un rôle et une image de soi qui les limitent à être mère ou les obligent à choisir entre la maternité et les autres activités sociales<sup>58</sup>.

L'essentiel pour ces femmes n'était pas de bannir le statut de mère ; c'était la liberté de faire un choix, de pouvoir être plus qu'une mère si elles en étaient une, et de pouvoir choisir de ne pas avoir d'enfant si elles le désiraient.

### **1.3 Filiation au féminin**

La filiation est un élément important de la construction de l'identité. Pourtant, « les femmes souffrent d'une filiation au pire absente, au mieux trouée<sup>59</sup> ». Selon Simone de Beauvoir, les femmes « n'ont pas de passé, d'histoire [...] qui leur soit propre<sup>60</sup> ». Beauvoir ajoute plus loin que « dans le passé toute l'histoire a été faite par les mâles<sup>61</sup> ». De nombreuses figures intellectuelles féminines furent effacées de l'histoire, et l'influence de nombreuses femmes attribuée à leur mari. C'est entre autres grâce à son histoire qu'un peuple crée son identité, mais les femmes n'ont accès qu'à des bribes de leur histoire collective. Sans une identité solide, il est difficile de s'affirmer dans la société. Si l'on veut que cette dernière devienne plus équilibrée entre les hommes et les femmes,

---

<sup>57</sup> Francine Descarries-Bélanger et Christine Corbeil, « La maternité : un défi pour les féministes », *International Review of Community Development*, n° 18, 1987, en ligne, <doi: 10.7202/1034274ar>, p. 141.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 144.

<sup>59</sup> Lori Saint-Martin et Ariane Gibeau (dir.), *Filiations du féminin*, Montréal, Québec, Institut de recherches et d'études féministes, Université du Québec à Montréal, coll. « Les Cahiers de l'IREF. Collection Agora », 2014, p. 1.

<sup>60</sup> Simone de Beauvoir, *La femme indépendante : extraits du Deuxième sexe*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2007, p. 30.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 32.

l'affirmation de celles-ci est primordiale. Voilà pourquoi la question de la filiation au féminin est si importante pour les féministes. Nous explorerons dans cette partie deux types de filiations au féminin : la filiation familiale et la filiation symbolique.

### 1.3.1 Filiation familiale

La filiation familiale est, tel que son nom l'indique, liée à la mère. Contrairement au père, la mère est souvent ramenée uniquement à sa fonction dans la bulle familiale. Elle perd d'abord son nom quand elle se marie, puis elle perd son identité une fois ses enfants nés. Selon Lori Saint-Martin, elle doit « apprendre à refouler ses besoins, ses désirs, sous peine d'être une mauvaise mère<sup>62</sup> ». Même lorsqu'elle fait de son mieux, elle reste « la grande responsable de tous les maux dont souffrent ses enfants<sup>63</sup> ». La mère est donc définie à travers ses enfants. Si la mère est aussi dépourvue d'une identité propre, vers qui se tournent les petites filles pour bâtir la leur ? Reconstruire la filiation au féminin, c'est d'abord reconstruire l'identité de la mère.

De la même façon que pour les amitiés entre femmes qui sont souvent poussées à la rivalité par le système patriarcal, celui-ci prône la rupture du lien entre mère et fille. Dans ses travaux, Luce Irigaray met au jour comment, dans un régime patriarcal, « [l]a généalogie féminine doit être supprimée, au bénéfice de la relation fils-Père, de l'idéalisation du père et du mari comme patriarches<sup>64</sup> ». Cette situation permet d'assurer « la pérennité du système patriarcal<sup>65</sup> », puisqu'une fois « [l]e premier lien entre les femmes rompu, tous les autres en seront affaiblis<sup>66</sup> ». De plus, les mères sont souvent celles qui forment les petites filles pour qu'elles correspondent aux attentes de la société patriarcale, puisqu'elles s'occupent généralement de l'éducation des enfants. Ainsi que le rappelle Lori Saint-Martin, « [l]es mères sont également les grandes responsables du conditionnement social ; beaucoup d'entre elles poussent leurs filles à se conformer en tous points au modèle féminin traditionnel<sup>67</sup> ». Elles sont les porteuses de la tradition qui, dans le patriarcat, est nécessairement en faveur de la domination masculine. Effectivement, les mères sont souvent

---

<sup>62</sup> Lori Saint-Martin, *Le nom de la mère*, *op. cit.*, p. 12.

<sup>63</sup> *Ibid.*

<sup>64</sup> Luce Irigaray, *Éthique de la différence sexuelle*, Paris, Minuit, 1984, p. 106. Cité par Lori Saint-Martin dans *Le nom de la mère*, p. 32.

<sup>65</sup> Lori Saint-Martin, *Le nom de la mère*, *op. cit.*, p. 33.

<sup>66</sup> *Ibid.*

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 25.

celles qui incitent les filles à éviter les passe-temps dits masculins, ce sont elles qui leur donnent plus de responsabilités qu'à leur frère, qui les interdisent de se salir lorsqu'elles veulent jouer dehors... Dans certaines cultures, ce sont aussi les mères qui organisent les mariages arrangés et qui performant (ou font performer) des opérations dévastatrices comme la clitoridectomie<sup>68</sup>. Par conséquent, il n'est pas surprenant de voir que de nombreuses filles en viennent à blâmer leur génitrice pour leurs souffrances. De plus, selon Lori Saint-Martin, les mères sont généralement plus exigeantes avec leurs filles qu'avec leurs fils : « la mère est plus dure envers celle qui lui ressemble et lui renvoie l'image de la jeune fille qu'elle a été en plus de lui rappeler ses relations avec sa propre mère [...]. Elle tolère moins les écarts de la fille, destinée à lui ressembler<sup>69</sup> ». Toujours selon Saint-Martin, l'amour de la mère se retrouve donc souvent à être étouffant pour la fille, qui le perçoit alors négativement.

Cette vision négative nous rapproche de ce que certaines féministes ont appelé la matrophobie. Adrienne Rich explique bien en quoi consiste cette phobie : « La "matrophobie", selon l'expression de la poétesse Lynn Sukenick, ce n'est pas la peur de notre mère ou celle de la maternité, mais bien notre peur de *devenir notre mère*<sup>70</sup> ». La fille passe sa jeunesse à observer sa mère. Elle a une place de choix, au premier rang, pour être témoin de ses souffrances. L'idée de devenir pareille à elle la terrorise :

[...] modèle ou antimodèle, le destin maternel concerne sa fille au plus haut point. [...] l'angoisse de la fille tourne autour de la crainte de répéter malgré elle le modèle maternel dont elle a vu de près les souffrances qu'il entraîne. Pour s'affirmer, il lui faut rejeter le modèle maternel de sacrifice souriant, et donc rejeter la mère<sup>71</sup>.

En fait, Adrienne Rich avance l'hypothèse qu'il s'agit peut-être d'un réflexe de survie : la fille ne veut pas voir son identité lui être enlevée comme celle de la mère l'a été, elle ne veut pas faire souffrir ses enfants comme sa mère l'a fait souffrir. De plus, la fille ne veut pas être enfermée à la maison ou avoir à jongler entre les responsabilités domestiques et celles associées au monde du

---

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>69</sup> *Ibid.*

<sup>70</sup> Adrienne Rich, *Of Woman Born : Motherhood as Experience and Institution*, New York, Norton, 1976, p. 235. Cité et traduit par Lori Saint-Martin dans *Le nom de la mère*, p. 25.

<sup>71</sup> Lori Saint-Martin, *Le nom de la mère*, *op. cit.*, p. 47.

travail. Lorsqu'elle devient finalement mère à son tour, la fille blâme aisément sa génitrice pour tous les problèmes qu'elle vit.

Selon plusieurs travaux féministes, notamment ceux d'Adrienne Rich et de Luce Irigaray, les mères sont en fait des victimes du système patriarcal, et non l'ennemie à abattre. Elles sont aussi victimes de ce qu'Adrienne Rich nomme l'institution de la maternité, laquelle est créée par le patriarcat. Dans le nom de la mère, Lori Saint-Martin précise ce qu'on entend par « l'institution de la maternité », laquelle est à différencier de l'expérience de la maternité :

L'expérience vécue de la maternité, réelle ou potentielle, est surdéterminée et faussée par l'institution de la maternité, à savoir l'ensemble des dispositions sociales, matérielles et idéologiques qui font en sorte que le pouvoir de procréation, ainsi que les femmes elles-mêmes et les enfants, restent soumis à la Loi des pères [...]. Relèvent de l'institution, notamment, [...] les lois limitant l'accès à la contraception et à l'avortement ; [...] le refus de tenir pour productif le travail domestique [...] ; l'idéologie de la « bonne mère » ; la culpabilité qu'on inspire aux mères, la pénurie des garderies et leur coût relativement élevé ; [...] la solitude des mères de famille à temps plein, qu'elles soient en couple ou monoparentales ; le peu de responsabilités qu'assument la plupart des pères ; le ton condescendant de beaucoup de pédagogues et d'intervenants sociaux. Autant de contraintes [...] qui conditionnent encore notre conception de la maternité et empêchent les mères de posséder leur pleine intégrité personnelle<sup>72</sup>.

En fait, l'idée que nous nous faisons du rôle de la mère est assez récente selon Saint-Martin :

[...] notre vision moderne de la mère idéale — l'ange altruiste et souriant qui se consacre exclusivement à ses enfants — ne remonte qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle : une invention de Rousseau, en somme, et qui n'a pas grand-chose à voir avec la réalité de la majorité des mères<sup>73</sup>.

Pas étonnant que cette invention de plus de 300 ans soit devenue désuète selon plusieurs. Lorsque l'on sait que « la maternité est une invention sociale, historique, idéologique<sup>74</sup> », on peut

---

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 23-24.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>74</sup> *Ibid.*

commencer à penser à une nouvelle définition *par* et *pour* les femmes, qui guérirait par la bienveillance et la solidarité nos filiations familiales trouées.

### 1.3.2 La filiation symbolique et intellectuelle

La filiation symbolique peut être perçue comme une alternative à la filiation familiale déficiente que vivent parfois les femmes, de la même manière que l'est la filiation intellectuelle que nous exposerons aussi dans cette partie. La filiation symbolique est un concept théorisé par Françoise Collin dans son livre *Un héritage sans testament* (2020). Pour elle, il s'agit d'une alternative à la filiation traditionnelle qui convient beaucoup mieux à la pensée féministe. Collin explique brièvement la nécessité de la filiation (ou génération) symbolique :

C'est que la transmission entre femmes a longtemps été assimilée à la maternité biologique d'une part, et réduite à la transmission de l'ancestral, du même, de l'immuable [...] d'autre part. Car les femmes formaient au sein de la société des hommes une sorte de société immobile, [...] à peine infléchis par l'évolution. [...] La question de la génération a été rabattue sur la question de la reproduction. En effet, aussi paradoxale que puisse paraître cette affirmation, les femmes ont été jusqu'à ce jour, même et surtout comme mères, exclues de la génération. Elles étaient appelées seulement à assurer les conditions matérielles et morales de la transmission mais ne l'agissaient pas. Or la maternité symbolique implique la possibilité [...] pour une femme de prendre la parole en son nom au lieu de se faire le canal d'un message qu'elle n'a pas élaboré<sup>75</sup>.

La filiation symbolique est un choix et non une fatalité comme l'est la filiation biologique. Il s'agit d'une opportunité pour les femmes de redéfinir les rapports qu'elles entretiennent entre elles, de créer une génération féminine, non pas par le sang et la procréation, mais par la pensée. C'est un pont entre différentes générations de pensées, un partage de savoir. Voici comment Collin définit la génération symbolique :

Créer une génération symbolique, c'est éluder le caractère oppressant, déterminant de la génération biologique — ou plutôt de ce que la structure patriarcale en a fait — en jouant avec les temps et les lieux, en complexifiant à l'infini les systèmes de parenté, en créant des familles d'esprit, en favorisant des rapprochements incongrus : une

---

<sup>75</sup> Françoise Collin, *Un héritage sans testament*, Remue-Ménage, 2020, p. 16-17.

« famille » qui se réinvente et se remodèle en fonction du désir, *une parenté de la langue au lieu de celle du sang ou de la loi*<sup>76</sup>.

Toute la beauté de cet héritage se trouve dans le « laisser-aller » qui l’accompagne. Le savoir ne se transmet pas pour être conservé à l’identique. Il s’agit plutôt d’un outil qui est donné à la génération suivante, et c’est elle qui décide comment elle l’ajoutera (ou non) à son mode de vie. L’important est que la nouvelle génération ait cet outil à sa disposition et qu’elle sache ce qui a été fait avant elle. Cependant, si l’ancienne génération tente de contrôler ce que la nouvelle fait du savoir qu’elle lui a partagé, elle revient par le fait même au principe de la filiation traditionnelle. Or, la filiation symbolique se veut plus fluide et changeante, moins stricte que la filiation biologique. Collin affirme que « nous devons apprendre à nous détacher de ce que nous produisons et offrons à l’appréhension de l’autre. [...] Les jeunes femmes d’aujourd’hui sont en mesure d’accueillir un héritage qui ne soit plus une fatalité, mais un donné à interpréter<sup>77</sup> ». Ainsi, la filiation symbolique est pour Collin ce que les nouvelles générations décident d’en faire...

La filiation intellectuelle se rapproche beaucoup de la filiation symbolique, mais alors que la filiation symbolique peut être plus intime, la filiation intellectuelle n’implique pas de contact direct entre les femmes. Cette filiation se crée à travers la consommation (plus précisément la lecture) d’œuvres féminines : « lire les femmes, c’est construire une filiation et faire en sorte que leurs œuvres ne soient plus “des enfants uniques, nés de père et de mère inconnus”<sup>78</sup> ». C’est ce que Collin appelle un corpus :

[Les] œuvres [de femmes] se sont multipliées et publiées jusqu’à constituer déjà un *corpus* [...] auquel d’autres femmes, les femmes, peuvent désormais se référer. [...] Aussi les jeunes femmes, quand elles pensent, écrivent, agissent, peuvent-elles se référer à ce *corpus*, s’y alimenter et l’enrichir<sup>79</sup>.

---

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 22-23.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 24-25.

<sup>78</sup> Ariane Gibeau, « L’amour, le deuil et le fracas. d’*Angéline de Montbrun* de Laure Conan à *Désespoir de vieille fille* de Thérèse Tardif », dans Lori Saint-Martin et Ariane Gibeau (dir.), *Filiations du féminin*, Montréal, Québec, Institut de recherches et d’études féministes, Université du Québec à Montréal, coll. « Les Cahiers de l’IREF. Collection Agora », 2014, p. 29.

<sup>79</sup> Françoise Collin, *Un héritage sans testament*, *op. cit.*, p. 23. L’autrice souligne.

Ainsi, lorsque la jeune fille ne peut se tourner vers sa mère pour y trouver un modèle, puisque celle-ci est souvent effacée derrière son rôle, elle peut chercher d'autres modèles maternels ailleurs. Elle peut nourrir sa pensée chez les théoriciennes ou découvrir des modèles féminins variés dans les œuvres de fiction écrites par des femmes. En lisant, les femmes des nouvelles générations font le pont entre deux générations et donnent une deuxième vie au savoir qui se trouve dans les livres écrits par des femmes. Historiquement, cela n'a pas toujours été facile, puisqu'il s'est souvent avéré compliqué, selon Lucie Joubert, de se procurer des textes de femmes :

Le problème de transmission n'est pas nouveau dans l'histoire des femmes. Trop souvent par le passé, leurs œuvres ont été occultées, effacées, oubliées. Certaines ont subi la censure familiale ou conjugale, d'autres le mépris institutionnel. [...] il reste tout de même une disparité très grande et préoccupante dans la préservation des traces de la parole féminine<sup>80</sup>.

Même si aujourd'hui les femmes sont beaucoup plus libres d'écrire ce qu'elles veulent, nous ne pourrions jamais retrouver ce qui fut perdu dans les derniers siècles. Les femmes ont moins de ressources que les hommes lorsqu'il s'agit de se créer une filiation intellectuelle, mais cela ne fait que rendre la tâche un peu plus ardue, et pas impossible. De plus, ainsi que Collin le dit, à force de constituer un corpus, les femmes ont déjà beaucoup plus de ressources qu'avant, et celui-ci ne fait que grandir.

Bref, les filiations au féminin sont très imparfaites, trouées et difficilement transmises. Pour régler ce problème, l'alternative de la filiation symbolique ou intellectuelle est intéressante, mais l'idéal serait de redéfinir l'institution de la maternité et de libérer l'identité des mères. Ces deux types de filiations pourraient alors s'ajouter à la filiation familiale, plutôt que de s'y substituer. Par exemple, dans les romans de Kim Thúy, nous verrons à la fois des filiations familiales plus traditionnelles et des filiations symboliques, des familles choisies. Ce concept, issu de la communauté LGBT, se définit ainsi :

[...] un groupe d'individus choisis par une personne avec qui elle a des relations lui offrant du soutien émotionnel et matériel lorsqu'elle n'a pas de relations avec sa famille

---

<sup>80</sup> Lucie Joubert, « Les groupes de filles comiques au Québec : filiation en folies », dans Lori Saint-Martin et Ariane Gibeau (dir.), *Filiations du féminin*, Montréal, Québec, Institut de recherches et d'études féministes, Université du Québec à Montréal, coll. « Les Cahiers de l'IREF. Collection Agora », 2014, p. 24.

d'origine, lorsqu'elle a des relations tendues avec sa famille d'origine [...], ou bien lorsqu'elle ne se sent pas pleinement acceptée dans l'ensemble de son identité. Il s'agit donc de relations volontaires, basées sur la confiance et l'amour, et développées sur une période assez longue pour permettre de développer le sentiment de partager une histoire commune<sup>81</sup>.

En somme, les filiations symboliques et intellectuelles, ainsi que les familles choisies, peuvent constituer un rempart pour une plus grande sororité. En littérature, les filiations féminines sont généralement aussi imparfaites que celles du monde réel, ce que nous verrons en détail dans les prochaines sections.

#### 1.4 La sororité dans la littérature

La littérature possède très peu de traces de sororité, ou du moins cet aspect manque cruellement d'études. Cependant, on retrouve dans la littérature un certain nombre de représentations d'amitié entre femmes qui se rapprochent du concept de sororité tel que nous l'avons défini jusqu'ici. Dans cette section, nous observerons quelques représentations d'amitiés entre femmes dans la littérature, avec l'aide notamment de l'article de Lori Saint-Martin « “L'amitié, c'est mieux que la famille” Rapports amicaux entre femmes dans le roman québécois ».

Il n'est pas nécessaire qu'il y ait amitié entre deux femmes pour qu'il y ait sororité. Tel que mentionné plus haut, la bienveillance et la solidarité, deux caractéristiques de la sororité, peuvent être appliquées à des femmes en dehors du cercle intime. De même, il n'y a pas nécessairement de sororité dans l'amitié, qui peut être parfois bien superficielle. L'amitié sororale, c'est-à-dire une amitié qui partage les caractéristiques de la sororité, est plus forte, les amies s'y supportent et ne s'abandonnent pas facilement.

Déjà, les livres écrits par des hommes se concentrent sur les amitiés masculines, tout comme la philosophie, qui « en fait également l'apanage des hommes<sup>82</sup> ». On remarque que même dans les romans écrits par des femmes et se concentrant sur une héroïne, ce sont souvent les relations

---

<sup>81</sup> Observatoire des réalités familiales du Québec, *Famille choisie*, en ligne <<https://www.orfq.inrs.ca/glossaire/famille-choisie/>>, consulté le 16 septembre 2024.

<sup>82</sup> Lori Saint-Martin, « “L'amitié, c'est mieux que la famille” Rapports amicaux entre femmes dans le roman québécois », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 30, n° 2, [Éditions Antipodes, Nouvelles Questions Féministes & Questions Feministes], 2011, p. 76.

hétérosexuelles qui dominent l'intrigue (*Orgueil et préjugés* de Jane Austen, *Kamouraska* d'Anne Hébert, *Nous avons tous découvert l'Amérique* de Francine Noël, *À ciel ouvert* de Nelly Arcan, etc.). S'il y a des amitiés entre femmes dans les romans, elles se trouvent difficilement lors d'une première lecture : « Chercher, sous l'intrigue hétérosexuelle ou lovée en elle, une *autre* histoire, celle de l'amitié féminine, s'interroger sur l'importance qu'elle a pour les femmes, c'est lire à contre-courant<sup>83</sup> ».

Ce qui remplace généralement les amitiés entre femmes dans les romans, ou même la possibilité d'une sororité, c'est l'intrigue amoureuse. La protagoniste se concentre sur un homme aux dépens des femmes qui l'entourent. Si elle a déjà des amitiés avant de rencontrer l'intérêt amoureux, dans le meilleur des cas elle les abandonne, et dans le pire des cas une rivalité se crée entre elles. Jalousie, partage de l'intérêt amoureux ou l'homme désiré qui semble préférer l'amie à la protagoniste, la littérature ne manque pas de façons de raconter la perte de l'amitié au profit de l'amour hétérosexuel. Lorsque l'héroïne ne possède pas d'amitiés avec d'autres femmes avant la rencontre, elle ne ressent pas le besoin d'en développer, puisque la relation avec l'homme lui suffit amplement. Beauvoir notait déjà au XX<sup>e</sup> siècle que la femme a plutôt tendance à s'associer aux hommes qu'à d'autres femmes :

Elles vivent dispersées parmi les hommes, rattachées [...] à certains hommes — père ou mari — plus étroitement qu'aux autres femmes. Bourgeoises elles sont solidaires des bourgeois et non des femmes prolétaires ; blanches des hommes blancs et non des femmes noires<sup>84</sup>.

À travers ces trames bien connues, on peut observer un problème récurrent chez les femmes, selon Beauvoir : « haine de soi et mépris des autres femmes, [...] survalorisation des hommes, [...] conviction de ne pas exister en dehors d'eux<sup>85</sup> ». Pour certaines femmes, si elles n'existent pas dans le regard de l'homme, elles n'existent pas du tout. Cette façon de penser, présente en littérature et dans la réalité, est souvent appelée le syndrome de la Schtroumpfette. Popularisé par le roman *Putain* de Nelly Arcan, « la Schtroumpfette est cette figure féminine dont la seule fonction est d'être

---

<sup>83</sup> *Ibid.*

<sup>84</sup> Simone de Beauvoir, *La femme indépendante*, *op. cit.*, p. 30.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 89.

au centre du désir des hommes<sup>86</sup> ». De la même manière que dans la bande dessinée, où il n'y a qu'une seule Schtroumpfette pour plusieurs Schtroumpf masculins, il ne peut y avoir qu'une seule femme qui se retrouve à être l'objet de désir de tous les hommes :

Le « syndrome de la Schtroumpfette » est l'idée que les femmes seraient toutes entières tournées vers leur apparence et leur capacité à séduire, *quitte à briser une amitié*, et qu'elles seraient en quête d'un idéal d'unicité : il ne peut y avoir qu'une seule élue, il faut être la plus belle, la plus désirée, la plus valorisée<sup>87</sup>.

Avec cette conception de la réalité, aucune place pour les amitiés féminines, toute l'attention se porte sur les hommes ou sur la compétition avec les autres femmes. Comme nous l'avons précédemment mentionné, il en résulte une rivalité qui s'oppose radicalement à la bienveillance et à la solidarité prônée par la sororité.

En outre, lorsque les relations entre femmes dans les romans ne sont pas complètement remplies d'animosité, elles sont accessoires. Soit il s'agit d'amitiés présentes dans l'enfance, avant la découverte de l'attention masculine autre que celle du père, soit elles ne servent que brièvement à l'intrigue, dont le but est le couple hétérosexuel. Même si les amitiés ne se terminent pas dans la violence, elles deviennent inutiles et sont délaissées une fois le but atteint, parfois même avant si elles n'ont plus d'utilité. Même la cohabitation entre amitié féminine et relation hétérosexuelle semble difficilement envisageable, selon Lori Saint-Martin :

Dans la plupart des romans étudiés ici, l'amitié s'efface devant l'intrigue amoureuse, parfois tout « naturellement » (mais cette subordination même est signe d'une hiérarchisation sociale qui privilégie les rapports hétérosexuels), parfois avec violence. Chez Gabrielle Roy ou, plus près de nous, Nelly Arcan, l'amitié n'est même pas envisagée comme une possibilité viable. Et même chez Francine Noël, grande chroniqueuse de l'amitié des femmes, la mort fauche les amies et laisse intacts les rapports conjugaux<sup>88</sup>.

---

<sup>86</sup> Ovidie, « À cause des garçons », *op. cit.*, p. 100.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 102, je souligne.

<sup>88</sup> Lori Saint-Martin, « "L'amitié, c'est mieux que la famille" Rapports amicaux entre femmes dans le roman québécois », *loc. cit.*, p. 90.

Dans son étude de plusieurs livres québécois écrits par des femmes, Lori Saint-Martin remarque que la rareté des représentations d'amitiés féminines dans la littérature entraîne plusieurs problèmes, car « la figure de l'amitié féminine dans la fiction romanesque permet d'explorer d'importantes questions féministes : la prétendue rivalité entre femmes, la solidarité et la sororité possibles, les alliances de plaisir ou de résistance<sup>89</sup> ». Sans représentations à étudier, un grand champ des études féministes littéraires manque cruellement de consistance. Les amitiés entre femmes dans les romans ajoutent également de la profondeur aux personnages féminins. En effet, par leurs relations avec d'autres femmes, elles se retrouvent poussées à définir leur identité grâce à l'influence des femmes qui les entourent, plutôt que de se concentrer sur leur apparence ainsi qu'elles le font lorsqu'elles se concentrent sur les relations hétérosexuelles : « L'amitié offre donc aux femmes le moyen de se définir elles-mêmes [...] dans un cadre protégé qui permet un ancrage solide dans le monde plus vaste<sup>90</sup> ».

Non seulement des amitiés féminines et des représentations de la sororité plus nombreuses dans les romans bénéficieraient aux études féministes, mais elles bénéficieraient aussi et peut-être même surtout aux lectrices. En effet, nous avons vu plus haut que le manque de représentations d'amitiés entre femmes (ou de sororité dans la culture) rendait difficilement envisageable de telles relations dans la réalité. Encore plus lorsque la plupart des interactions entre femmes dans la culture tournent surtout autour de la rivalité et du besoin d'attention masculine. Parsemer la littérature de relations saines entre femmes pourrait être un bon outil pour amener plus de femmes à pratiquer la sororité dans leur vie quotidienne. Dans l'analyse qui constituera le deuxième chapitre de ce mémoire, nous verrons comment Kim Thúy remplit justement ses romans de relations d'amitié qui ne sont pas accessoires, mais bien centrales à l'intrigue de ses romans.

### **1.5 Les relations mère-fille dans la littérature**

De la même façon que les amitiés épanouies sont souvent absentes dans les textes littéraires, la mère est généralement un personnage sans paroles dans la littérature. Nous verrons plus loin que cette tendance est lentement en train de changer et que les mères se mettent à écrire à leur tour, mais nous nous concentrerons pour l'instant sur l'absence du discours maternel. Dans les textes

---

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 85.

écrits par des hommes, « les mères sont généralement absentes [...] ou sont décrites du point de vue de leur relation avec le père, le fils, l'amant ou le mari<sup>91</sup> ». Elles sont donc décrites à travers les relations qu'elles entretiennent avec les hommes qu'elles côtoient. Elles ne peuvent exister par elles-mêmes ou sans le regard d'un homme pour les ancrer dans la réalité.

Prenons d'abord le temps de définir ce qu'est une mère, définition qui est plus complexe qu'il n'y paraît. Il y a bien sûr les mères dites biologiques, qui ont un lien filial avec leur enfant, mais il y a aussi les mères symboliques, qui n'accouchent pas mais choisissent de prendre un rôle maternel auprès des autres. Marie-Noëlle Huet nous éclaire sur ce que c'est d'être mère dans tous les cas :

Cela dit, qu'on parle de rapport biologique ou symbolique, la maternité est une fonction relationnelle [...]. N'est mère que celle qui est (ou était) en lien avec un enfant. Pour Monique Plaza, une mère, selon la vision traditionnelle, « [c]'est, avant tout, une fonction d'accompagnement matériel et affectif des enfants au sein de la famille »<sup>92</sup>.

Marie-Noëlle Huet note néanmoins que « ces deux définitions mettent l'accent sur l'aspect "fonctionnel" du rôle. Ainsi, la femme qui remplit le rôle de mère peut aussi remplir une foule d'autres rôles dans sa vie<sup>93</sup> ». Il est important de se rappeler de ce fait pour ne pas reproduire la pensée patriarcale qui confine la mère au seul rôle de la maternité.

Dans la littérature écrite par les femmes, c'est le point de vue de la fille qui domine. Même si la mère est un personnage présent dans le récit, elle n'a généralement pas d'intériorité et tout son discours sert à l'intrigue de la fille. Malgré cela, les relations entre mères et filles restent très importantes dans les romans écrits par des femmes :

[...] le rapport mère-fille n'est pas un simple thème de l'écriture au féminin. Au contraire, il est déterminant non seulement pour les configurations particulières de l'intrigue, [...] mais aussi pour les formes narratives adoptées [...], pour les valeurs symboliques défendues [...] et même pour le langage<sup>94</sup>.

---

<sup>91</sup> Lori Saint-Martin, *Le nom de la mère*, *op. cit.*, p. 33.

<sup>92</sup> Marie-Noëlle Huet, « Maternité, identité, écriture : Discours de mères dans la littérature des femmes de l'extrême contemporain en France », *op. cit.*, f. 12.

<sup>93</sup> *Ibid.*

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 45.

De fait, même si les personnages de mères sont peu présents ou manquent de consistance, la présence du rapport entre la mère et la fille s’observe jusque dans l’écriture et les thèmes abordés. « C’est pour la mère ou contre elle, pour lui échapper ou encore pour la retrouver ou la venger, que la fille écrit<sup>95</sup> », souligne à ce propos Saint-Martin qui rappelle que, la plupart du temps, c’est contre la mère que la fille écrit. En effet, remarque-t-elle, « [l]a “mauvaise mère”, la mère maltraitante, [...] est omniprésente dans l’écriture des femmes<sup>96</sup> ». Ainsi que le soutient Huet, il semble difficile pour les femmes de représenter des mères ordinaires, aimantes mais parfois imparfaites ou insuffisantes, dans leurs textes<sup>97</sup>. La mère se retrouve généralement « idéalisée ou vilipendée<sup>98</sup> », c’est-à-dire « représentée comme étant dévouée, douce et tournée vers l’autre ou comme étant dévorante, omnipotente et cruelle<sup>99</sup> ». L’une des forces de l’écriture de Kim Thúy, que nous verrons dans les prochains chapitres, est justement de trouver un équilibre dans ses représentations de la mère.

Malgré tout, lorsque l’on analyse les textes de femmes dans lesquels sont représentées de mauvaises mères, on se rend compte que les écrivaines mettent en contexte les agissements de la mère. Selon Lori Saint-Martin, « la mère “maltraitante” [...] que dépeignent les écrivaines n’agit jamais par méchanceté pure. En général, elle nous est donnée à voir dans son contexte psychologique, mais aussi social [...]. La méchanceté de ces mères est non pas naturelle, mais sociale<sup>100</sup> ». Même dans l’imaginaire, les autrices ne peuvent s’empêcher de présenter les facteurs externes qui influencent les comportements des mères. C’est l’institution de la maternité, comme nous l’avons vu, qui, en étant conçue par la société patriarcale, crée un environnement inapproprié et souvent malsain pour les mères, ce qui peut les pousser à des comportements extrêmes.

Parmi ces comportements extrêmes, l’infanticide, du côté de la mère, et le matricide, du côté de la fille, sont sans conteste les plus violents. Ils sont pourtant récurrents dans les romans écrits par des femmes. Ils sont présents chez Anne Hébert (« Le Torrent »), Marie-Claire Blais (*La Belle Bête*),

---

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>97</sup> Marie-Noëlle Huet, « Maternité, identité, écriture : Discours de mères dans la littérature des femmes de l’extrême contemporain en France », *op. cit.*, f. 73.

<sup>98</sup> Lori Saint-Martin, *Le nom de la mère*, *op. cit.*, p. 13.

<sup>99</sup> Marie-Noëlle Huet, « Maternité, identité, écriture : Discours de mères dans la littérature des femmes de l’extrême contemporain en France », *op. cit.*, f. 46.

<sup>100</sup> Lori Saint-Martin, *Le nom de la mère*, *op. cit.*, p. 53-54.

Nicole Brossard (*L'Amère*), Aline Chamberland (*La Fissure*) et Suzanne Jacob (*L'Obéissance*), pour ne nommer que quelques exemples québécois. Même s'ils sont souvent symboliques (par exemple, la fille considère la mère morte à ses yeux, coupe tout contact avec elle mais ne la tue pas vraiment), il arrive que ces comportements soient bien réels, surtout pour les infanticides. Malgré la violence de ces gestes, ils sont souvent justifiés par les personnages et cachent généralement une critique sociale qui aide à penser et à définir les relations entre mère et fille.

Si le matricide est plus récurrent dans la littérature que l'infanticide, cela peut peut-être s'expliquer par le fait que les romans sont souvent racontés du point de vue de la fille plutôt que de celui de la mère. Il est vrai qu'avec ce point de vue narratif, il est plus facile de tuer la mère que de pousser celle-ci à tuer la protagoniste. En commettant ce crime irréparable, la fille cherche à se séparer de l'emprise de la mère qui peut se retrouver étouffante. Comme l'avancent les études de Saint-Martin et Huet, il peut aussi s'agir d'un mécanisme de défense auquel pousse la matrophobie, la peur de devenir sa mère. En la faisant disparaître, la fille pense se débarrasser de cette possibilité, même si elle apprend, dans la plupart des cas, qu'il n'est pas aussi facile de se séparer de celle qui l'a créée. De fait, selon Saint-Martin, le matricide se double souvent d'un suicide, même symbolique :

[...] on pourra dire que le matricide, dans les œuvres de femmes, est non pas un meurtre, mais un suicide détourné. [...] on trouve une même soif de destruction et d'autodestruction : entre sa mère et soi, on ne sait faire la différence. À la frapper, on s'atteint fatalement par ricochet ; on dirait qu'il n'y a qu'une peau, qu'une vie pour les deux. Sans le regard de la mère sans l'amour de la mère, la vie ne vaut pas d'être vécue<sup>101</sup>.

Autrement dit, derrière la haine de la mère, la fille cache une haine d'elle-même. Sa colère la pousse à tuer sa mère, mais se faisant elle ne fait que se blesser elle-même. Au fond, ce n'est pas la mère qui est responsable de tous ses maux, mais plutôt la société patriarcale.

Dans les années 1970, les motifs du matricide changent avec l'avènement d'une nouvelle vague féministe. Le point de vue de la mère est encore plus radicalement mis à l'écart, et les représailles contre la mère se font plus violentes : c'est « le procès de la mère traditionnelle, principal rouage

---

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 77-78.

du système patriarcal<sup>102</sup> ». Les féministes de ces années représentent des filles qui « détruisent la mère à la fois pour ne pas devenir “de petites filles modèles” et pour punir leur génitrice de sa complicité avec le patriarcat<sup>103</sup> ». Nous avons vu plus tôt que ce sont effectivement les mères qui se chargent habituellement de transmettre la culture de la société patriarcale à leurs filles.

Pour ce qui est de l’infanticide, même s’il est moins présent dans la littérature que le matricide, dans les faits il s’agit de quelque chose de beaucoup plus commun, et les petites filles sont majoritairement visées par ce phénomène. Ce qu’il faut retenir, selon Saint-Martin, c’est qu’il est « essentiel de situer la violence maternelle dans un cadre qui tient compte à la fois des conditions sociales dans lesquelles se vit la maternité et de leurs retombées psychiques<sup>104</sup> ». Pour ce faire, les écrivaines commencent de plus en plus à prendre le point de vue de la mère pour leur récit. Selon plusieurs, l’infanticide est, tout comme le matricide, aussi une forme de suicide. En tuant sa fille, la mère tue toute sa lignée féminine ainsi qu’une « petite réplique d’elle-même<sup>105</sup> ». Parfois motivée par la haine, la mère cherche souvent à se venger de sa propre mère qui l’a mise au monde et l’a poussée à devenir mère à son tour en la faisant naître femme. Dans d’autres cas, la mère est motivée par l’amour. Selon Saint-Martin, sachant les souffrances qui attendent sa fille pour les avoir elle-même vécues, elle tue son enfant avant l’adolescence dans le but de lui éviter toutes les difficultés de la vie d’une femme ainsi que la maternité qui l’attend infailliblement l’âge adulte atteint. Dans les deux cas, ce sont l’institution de la maternité et le patriarcat qui sont les vrais problèmes. Il semble plus simple pour les mères de mettre à mort leurs filles que de combattre ce qu’il leur semble être le destin.

Dans les années 1980, la littérature au féminin arrivera à un tournant important : les mères vont prendre la parole au premier plan. Non seulement l’écrivaine prend le point de vue de la mère, mais elle est aussi mère elle-même dans la réalité. Ce changement profite à la fois aux mères et aux filles, puisque « si la mère n’a pas d’identité personnelle, la fille non plus ne saurait s’en construire une<sup>106</sup> ». Grâce à cette nouvelle façon d’écrire, les filles peuvent voir des identités maternelles se déployer devant elles, et ainsi avoir un nouvel angle d’approche sur ce que signifie la maternité,

---

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 89.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 302.

cette fois-ci bien définie par des femmes et non par des hommes. La littérature au féminin facilite un échange intime entre l'écrivaine et la lectrice, propice à la réflexion et à la définition de soi, et elle permet, grâce à cette intimité, un dialogue entre mère et fille.

En somme, l'écriture du point de vue de la mère permet d'éviter « que la mémoire et les traces continuent de se perdre avec chaque génération<sup>107</sup> », créant ainsi une filiation symbolique et un « corpus » pour une nouvelle génération de féministes.

### **1.6 Vers une nouvelle représentation des relations entre femmes avec Kim Thúy**

Comme nous venons de l'exposer, la sororité et la filiation au féminin sont deux thèmes importants du féminisme. Que ce soit dans la littérature ou à l'extérieur de celle-ci, ils font toute la différence dans le sort des femmes. Pourtant, dans la littérature, les représentations d'amitiés entre femmes et de relations mère-fille sont souvent négatives, voire inexistantes. Les relations entre femmes s'effacent régulièrement derrière les relations hétérosexuelles dans les romans écrits par des femmes, et les mères sont sinon absentes, sinon maltraitantes. En creusant un peu, il est toutefois aisé de voir que les racines du problème se trouvent non pas seulement chez les femmes, mais bien dans la société patriarcale et l'institution de la maternité. D'où le besoin d'ouvrir le dialogue entre les générations, et de créer une nouvelle filiation où les femmes pourront définir la maternité à leur façon.

Dans les romans de Kim Thúy que nous analyserons dans les chapitres subséquents, nous verrons comment l'autrice va à l'encontre des intrigues habituelles que nous avons relevées ici. Dans ses œuvres, les relations entre les femmes sont centrales et sororales : les amitiés entre les personnages féminins les amènent à se dépasser et le dialogue est bien présent entre les générations. De plus, il arrive que les protagonistes des romans de Kim Thúy soient à la fois mère et fille, permettant au lectorat d'avoir accès aux deux points de vue à la fois, et aussi à l'évolution de la femme entre son rôle de fille et de mère. Nous nous appliquerons donc à montrer comment Kim Thúy se distancie des représentations communes, faisant de ses textes des œuvres éminemment féministes.

---

<sup>107</sup> *Ibid.*

## CHAPITRE II

### L'AMITIÉ À TRAVERS LES ANNÉES : LES BIENFAITS DES AMITIÉS ENTRE FEMMES

*Je relève la tête pour reprendre mon souffle, et je vois toute mon équipe autour de moi, toutes ces femmes qui mobilisent leurs muscles, leurs corps et esprits pour que ma vision puisse éclore. C'est donc ça, la sororité, mon cœur brisé me l'avait presque fait oublier<sup>108</sup>.*

Iris Brey

Dans ce chapitre, nous étudierons les relations d'amitié qu'entretiennent les personnages féminins principaux des trois premiers romans de Kim Thúy. À travers trois couples d'amies, soit Tịch et Johanne (*Ru*), Mãn et Julie (*Mãn*), et Vi et Jacinthe (*Vi*), nous verrons comment l'autrice présente, dans chacun de ses romans, différentes facettes de l'amitié et de la sororité entre femmes. Nous verrons aussi qu'à travers les trois livres, il est possible d'observer une évolution de la représentation de l'amitié, laquelle se rattache à différents stades de la vie. Dans *Ru*, le récit met en scène deux jeunes filles de dix ans, dans *Vi*, il s'agit de femmes dans le début de la vingtaine et dans *Mãn* se sont des femmes adultes. Nous analyserons comment la nature des amitiés change avec l'âge, en fonction de la maturité ou des facteurs environnementaux, ce que l'autrice représente de différentes façons dans ses livres. Nous montrerons aussi comment les amitiés féminines incitent le personnage principal à évoluer et à sortir de sa coquille à travers les différentes étapes de sa vie. Nous ferons finalement des liens entre les trois relations amicales, en mettant en valeur les caractéristiques constantes et en faisant des liens entre celles-ci et la définition de la sororité vue au chapitre précédent.

#### **2.1 *Ru* : L'innocence de l'amitié entre enfants**

Dans *Ru*, premier roman de Kim Thúy, la protagoniste, Tịch, est une jeune vietnamienne qui doit quitter son pays avec sa famille, tout juste après que le Nord communiste ait commencé à occuper le Sud anti-communiste où elle habitait. Elle n'a que 10 ans au moment où elle rencontre l'amie qui aura une incidence déterminante sur le cours de sa vie. Tout juste débarquée au Québec après

---

<sup>108</sup> Iris Brey, « Nos mains nues », dans Chloé Delaume (dir.), *Sororité: inédit*, Paris, Points, 2021, p. 116.

avoir fui le Vietnam en guerre, elle se retrouve déboussolée dans un monde peu familier et à la culture totalement différente à celle qu'elle connaît. Dès son arrivée en plein hiver, Tịch est éblouie par la neige, quelque chose qu'elle n'avait jamais vu auparavant. Ce paysage surréaliste, mélangé à son incompréhension du français, la rend entièrement démunie :

Quand j'ai vu les premiers bancs de neige à travers le hublot de l'avion à l'aéroport de Mirabel, je me suis sentie dénudée, sinon nue. [...] Je n'avais plus de points de repère, plus d'outils pour pouvoir rêver, pour pouvoir me projeter dans le futur, pour pouvoir vivre le présent, dans le présent. (R, 18)

Suite à cette arrivée, en manque d'outils et de moyens pour se projeter dans l'avenir, Tịch devient une éponge qui absorbe et imite tout ce qu'elle voit. Elle répète même la phrase de bienvenue de sa professeure : « Je m'appelle Marie-France, et toi ? » (R, 19). Elle suivra le même principe mimétique avec son amie. Johanne mènera leur relation, alors que Tịch laissera ses rêves et ses envies se modeler sur celles de son amie, allant même jusqu'à affirmer aux orienteurs de l'école qu'elle veut devenir chirurgienne, simplement parce que c'est ce que Johanne souhaite devenir. D'ailleurs, Johanne ne se souviendra pas de ce premier choix de carrière plusieurs années après, mais Tịch est loin de l'avoir oublié : « Elle ne se souvenait pas vraiment d'avoir désiré devenir chirurgienne, alors que j'avais toujours répondu aux orienteurs de mon école secondaire que la chirurgie m'intéressait, comme Johanne » (R, 82). Tịch semble avoir complètement absorbé le rêve de Johanne, le gardant en vie malgré l'oubli de cette dernière. Même si aucune des deux ne deviendra finalement chirurgienne, il s'agit d'un premier signe de l'influence de cette amitié sur Tịch.

L'amitié des deux jeunes filles est empreinte d'insouciance et d'acceptation sans condition. Johanne vient d'une famille assez aisée, alors que la famille de Tịch est pauvre et vit principalement des dons des habitantes de Granby. Elle raconte comment Johanne l'a appréciée malgré leur différence de classe :

Johanne m'a tendu la main [...]. Elle m'a aimée même si je portais une tuque au logo de McDonald's, même si je voyageais dans un camion-cube avec cinquante autres Vietnamiens pour travailler dans les champs des Cantons-de-l'Est après l'école. [...] Johanne m'a aussi emmenée au cinéma même si je portais une chemise soldée à quatre-vingt-huit cents avec un trou près du bord (R, 32).

La tuque McDonald's et la chemise trouée sont des signes apparents de la pauvreté de Tịch, mais Johanne ne s'en préoccupe pas et ne craint pas de se lier d'amitié avec elle en l'amenant dans des lieux publics. Au contraire, elle semble même fière de cette nouvelle amie venue d'un autre pays. Comme c'est le cas pour beaucoup d'amitiés entre enfants, la classe et la race ne semblent pas la déranger :

Johanne voulait que j'aille à l'école secondaire privée avec elle l'année suivante. Pourtant, elle savait que j'attendais chaque fin d'après-midi, dans la cour de cette même école, les camions des agriculteurs pour aller travailler au noir, ramassant quelques dollars en échange des sacs de haricots cueillis. (R, 32).

Cet extrait met au jour un comportement qui correspond à la description de l'amitié entre enfants de Karine Côté-Andreotti. Dans son essai, cette dernière avance que « [l']amitié est le premier choix entièrement libre qu'on fait, enfant, alors qu'on est dans l'ouverture totale, inconscient·es des étiquettes. Les enfants cultivent la curiosité, iels la catalysent pour connecter<sup>109</sup> ». Cette « inconscience », telle que la nomme Côté-Andreotti, expliquerait pourquoi Johanne semble indifférente à la classe sociale de Tịch. Il est pour elle impossible de juger Tịch, puisque les étiquettes lui sont complètement inconnues. Pour elle, la tuque McDonald's n'est qu'une tuque, et la chemise trouée n'est qu'une chemise.

Ce détachement de la réalité sociale que permet l'enfance est probablement ce qui rend cette amitié aussi magique aux yeux de Tịch. Les soucis de la réalité de l'exil, qu'ils soient dans le passé (camps de réfugiés, guerre) ou dans le présent (pauvreté), sont évacués loin de la bulle créée par cette amitié rendue possible grâce à l'insouciance de Johanne, une enfant pourtant issue d'une famille aisée qui n'a jamais vécu de difficultés comparables. Dans l'extrait cité plus haut, ce n'est pas l'ignorance de Johanne qui est la cause de son insouciance, car la narratrice précise que la jeune fille sait très bien que Tịch doit travailler illégalement. C'est donc en connaissance de cause que Johanne crée cet environnement d'insouciance, ce qui aide Tịch à vivre un semblant d'enfance normale et à s'épanouir dans son environnement.

---

<sup>109</sup> Karine Côté-Andreotti, *Ports d'attache: osons révolutionner nos amitiés!*, Montréal (Québec) Canada, Québec Amérique, coll. « Essai (Éditions Québec Amérique) », 2024, p. 17.

Johanne occupe aussi la fonction de guide auprès de la protagoniste. Elle lui tend la main, métaphoriquement et littéralement, ce qui constitue un geste important dans une amitié sororale selon Iris Brey : « Tendre la main vers une autre, c'est l'amener vers soi, la tirer de ce qui l'englué, de ce qui peut-être même la tue, pour aller ensemble vers le mouvement<sup>110</sup> ». Elle la tire de ses souvenirs sombres en la faisant entrer dans son monde. Elle lui fait découvrir la culture québécoise et américaine : « Au retour du film *Fame*, elle m'a montré à chanter en anglais la chanson thème : *I sing the body electric*... [...]. Elle est aussi celle qui m'a relevée de mes premières chutes en patin [...] » (R, 32). On peut donc déduire que Johanne joue un rôle important dans l'adaptation de Tjnh à sa nouvelle culture en occupant un peu le rôle de mère ou de marraine. En effet, ce sont généralement les parents qui apprennent aux enfants à patiner et qui les relèvent de leurs chutes. Mais les parents de Tjnh ne peuvent pas lui apprendre la culture québécoise et Johanne les remplace dans ce rôle. De la même manière qu'un parent, Johanne ne cesse de donner sans rien attendre en retour de la part de Tjnh. Enfant effacée et déstabilisée par ce nouveau monde, cette dernière ne peut que recevoir avec gratitude ce qu'on lui offre. Cela n'empêche pas Johanne de lui donner beaucoup d'amour et de partager ses connaissances avec elle. Le comportement de Johanne est la preuve de la valeur de cette amitié, car, selon Camille Toffoli, « [l]es amitiés profondes sont désintéressées, c'est-à-dire qu'elles sont motivées par le simple bonheur de cheminer ensemble dans l'existence<sup>111</sup> ».

Néanmoins, cette amitié ne perdure pas jusqu'à l'âge adulte. La raison n'est pas mentionnée dans le texte, mais il s'agit probablement d'une simple perte de contact puisque Tjnh retrouve brièvement Johanne trente ans après, nous laissant croire que ce n'est pas un événement négatif qui a coupé court à leur amitié. Ce genre de situation, qui peut paraître peu commun, est pourtant très courant selon Côté-Andreotti :

Nos ami·es sont des alli·es dans nos quêtes existentielles, mais ne sont plus nécessairement dans nos vies, quelques années plus tard, pour vivre avec nous les dénouements des décisions discutées longuement avec elleux. L'amitié est une

---

<sup>110</sup> Iris Brey, « Nos mains nues », *op. cit.*, p. 112.

<sup>111</sup> Camille Toffoli, *S'engager en amitié*, Montréal, les Éditions Écosociété, coll. « Radar », 2023, p. 130.

constante et une variable en même temps. Nos liens changent au courant de notre vie, mais notre besoin fondamental de connexion, lui, ne change jamais [...] <sup>112</sup>.

Malgré sa courte durée, cette amitié marque profondément la narratrice : « Je me demande si je ne l'ai pas inventée, cette amie. J'ai rencontré beaucoup de gens qui croient en Dieu, mais moi, je crois aux anges. Et Johanne en était un » (R, 32). C'est probablement cette impression marquante qui la pousse à retrouver cette première amie. Pourtant, Johanne ne semble pas aussi marquée par le passage de Tịch dans sa vie : « Elle ne m'a pas reconnue, ni au téléphone ni en personne, parce qu'elle ne m'avait jamais entendue parler, parce que nous n'avions jamais conversé auparavant, parce qu'elle m'avait connue sourde et muette » (R, 32). Johanne ne connaît pas cette version épanouie de son ancienne amie, puisqu'elle ne l'a connue que dans ses premières années au Canada. Pourtant, il est clair que cette nouvelle facette de Tịch a en partie été influencée par elle, d'où peut-être le besoin que la protagoniste éprouve de la retrouver.

Cette amitié enfantine montre bien l'impact que peut avoir une brève rencontre amicale sur le développement de quelqu'un. Comme le soutient Karine Côté-Andretti, « [n]os relations [d'amitié] sont centrales à notre survie et notre identité, l'amitié façonne notre vie <sup>113</sup> ». Le lien puissant que partageaient les deux filles, même s'il n'a pas duré, a permis d'embellir les souvenirs d'enfance de Tịch et lui a donné l'occasion de rêver à nouveau, même si ce n'était d'abord qu'à travers des rêves empruntés. Elle lui a aussi ouvert la porte sur la culture québécoise, que Tịch a pu embrasser plus largement. Tout le roman porte à croire que cette première amitié québécoise a changé la façon dont la protagoniste vivrait le reste de sa vie.

## **2.2 *Vi* : Le soutien d'une amie vers le passage à l'âge adulte**

Dans *Vi*, troisième roman de Kim Thúy, la protagoniste est encore une fois une Vietnamiennne s'étant échappée du Vietnam avec sa famille. Elle rencontre cette fois celle qui deviendra sa grande amie, Jacinthe, au début de ses études universitaires en traduction, soit plusieurs années après son arrivée au Québec. Plutôt qu'une introduction à un monde nouveau, cette amitié sera donc focalisée sur le passage à l'âge adulte, point déterminant dans la vie de chacun·e. À cet âge, l'amitié peut

---

<sup>112</sup> Karine Côté-Andretti, *Ports d'attache*, op. cit., p. 21.

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 37.

s'avérer déterminante, notamment pour les femmes. La sexologue Audrey Lavigne, citée par Karine Côté-Andreetti, qui a consacré son mémoire aux amitiés chez les femmes de dix-huit à vingt-cinq ans, explique que :

De nos jours, les relations positives entre les femmes sont peu présentes dans la culture populaire. Elles sont souvent mises en portrait comme hypocrites, malsaines ou empreintes d'agressivité relationnelle. Certaines autrices travaillent d'ailleurs sur le discours de l'intimidation et de la *mean girl*, cet archétype bien présent dans la culture populaire, qui imprègne aussi la culture scientifique et éducative. En effet, la psychologisation de l'agressivité relationnelle aurait contribué à cette notion que chaque fille peut être à risque d'avoir des comportements « antisociaux », créant une appréhension et une suspicion face à l'amitié féminine. Pourtant, les amitiés entre femmes seraient tout de même un élément important dans leur vie, l'affiliation et l'acceptation des autres filles étant d'une grande importance dans la construction de l'identité de celles-ci, de même qu'au développement de leur résilience psychologique. À l'âge adulte, [l'amitié] contribue encore à la construction identitaire, en plus d'apporter estime personnelle et support social<sup>114</sup>.

En effet, à travers l'amitié de Vi et de Jacinthe, nous verrons que l'amitié a non seulement un grand pouvoir sur l'estime, mais qu'elle contribue également au soutien social qui est déterminant à cet âge.

Au début du troisième roman de Kim Thúy, l'amitié entre Vi et Jacinthe est simple et empreinte de tendresse, et ce, dès ses débuts : « Jacinthe avait été touchée par ma candeur quand je lui avais demandé le sens du mot “rhétorique” et le genre du mot “catastrophe” durant un exercice dans le premier cours » (V, 88). Toute la gentillesse et la tendresse sont mises en évidence dans l'expression « touchée par ma candeur ». Jacinthe ne juge pas l'ignorance de Vi par rapport aux bases de la langue française, dont la maîtrise est pourtant nécessaire dans un cours de traduction. Elle ne perçoit pas les questions de Vi comme un défaut, mais comme une qualité, qu'est ici la candeur. L'ignorance est donc transformée en un élément positif qui permettra l'éclosion et le développement d'une nouvelle amitié.

---

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 61.

C'est grâce à Jacinthe que Vi dit avoir obtenu son diplôme. Ce n'est pas seulement parce qu'elle l'aidait avec la matière des cours, mais surtout grâce à son soutien moral :

Elle m'a convaincue de continuer ma formation même si un professeur m'avait fortement recommandé de changer de faculté à la suite de mes résultats désastreux. Je n'avais jamais été dernière de classe avant, mais j'ai pu survivre à l'humiliation de mes notes honteuses grâce à l'affection de Jacinthe. (*V*, 88)

L'optimisme de Jacinthe, déjà apparent au moment de leur rencontre, pousse Vi à continuer ses études, et ce, malgré les circonstances qui pointent manifestement vers un échec. Grâce à ce soutien, Vi trouve la force d'aller à l'encontre des prédictions et obtient son diplôme. Les deux jeunes femmes partagent le même objectif et Jacinthe semble donner un peu de sa force pour permettre aux deux de se rendre à la ligne d'arrivée en même temps. Vi n'aurait probablement pas obtenu son diplôme sans cette amie qui croyait en elle plus que les autres, malgré son manque de confiance en elle. De plus, Jacinthe ne se contentera pas de l'encourager avec ses paroles. Elle s'incrusterait définitivement dans la vie de la protagoniste et l'aidera activement : « Elle me traînait dans les boutiques, les cafés, les parcs en me promettant de m'aider à faire mes devoirs au retour à la bibliothèque, pour rattraper le temps perdu. Elle imposait des pauses dansantes pour entrecouper les longues séances de travail » (*V*, 88).

Jacinthe s'assure que Vi prenne le temps de se divertir et de sortir, afin qu'elle ne reste pas enfermée chez elle à étudier. Étant au courant de ses difficultés, elle l'aide aussi avec ses devoirs. Vi ne se doute probablement pas que les pauses sont aussi importantes que les moments de travail lors des études, c'est donc grâce à Jacinthe qu'elle obtient cet équilibre. En effet, Jacinthe apprendra à Vi des choses beaucoup plus précieuses que le genre des mots durant son temps passé avec elle : « Les mercredis soir étaient réservés aux visites gratuites dans les musées. Nous apprenions ensemble le nom des peintres et j'apprenais de Jacinthe l'enthousiasme » (*V*, 88). L'enthousiasme, l'optimisme, l'art de s'émerveiller et de se laisser aller sont toutes des qualités que Jacinthe transmettra à la protagoniste. Cet apprentissage en parallèle de celui fait dans les salles de cours n'est possible qu'à travers une amitié précieuse comme celle que partagent les deux femmes.

Jacinthe aidera aussi Vi à voir sa valeur. C'est d'abord le cas lorsqu'elle croit que Vi peut obtenir son diplôme et qu'elle la pousse à atteindre cet objectif. De plus, elle présente à tout le monde son

amie en l'appelant « Belle Vi » (*V*, 88) pour qu'elle n'oublie pas sa beauté. Pourtant, la protagoniste n'est pas décrite comme particulièrement belle dans le roman. Même son futur partenaire, Tân, alors qu'il est contraint d'acquiescer quand Jacinthe lui demande devant des amis si Vi est belle, ne pense en fait qu'aux commentaires négatifs que sa mère fait par rapport à l'apparence de la jeune femme.

Lors de sa relation avec Tân, Vi semble brièvement oublier sa valeur. Leur relation est à sens unique, Vi s'occupe de tout pour Tân alors qu'il ne se donne aucun mal pour elle. Il n'a pas de petites attentions envers elle et ne semble pas reconnaissant de ce qu'elle fait pour lui. De plus, au lieu de se réjouir de l'épanouissement de Vi à son travail, il ne fait qu'être mécontent. Vi relate qu'il réagit « à [s]es longues heures au bureau d'avocats en tant que stagiaire » (*V*, 94), puis il s'indigne après avoir été témoin d'une fête pour les employé·es de bureau organisée par Vi et Jacinthe dans leur appartement :

Tân était irrité de trouver des étrangers assoupis dans mon lit et d'autres qui s'amusaient dans notre salle de bain. Il a quitté les lieux au milieu de la soirée avec un commentaire qui a marqué le début de la fin de notre histoire : « Tu “travailles” avec ces gens ? » (*V*, 95).

Les guillemets ajoutés dans la phrase dite par Tân font comprendre qu'il énonce le mot « travailles » avec mépris, et qu'il questionne les relations que Vi entretient dans son lieu de travail. En ajoutant ce commentaire à son irritation face aux longues heures que Vi passe au travail, on peut déduire que Tân ne pense pas que le métier de Vi est important et qu'il doute de la validité de son épanouissement dans sa carrière.

Heureusement, Jacinthe, devenue sa colocataire, reste vigilante. Un soir, voyant à quel point Tân déprécie Vi, elle aide son amie à mettre fin à cette relation toxique :

Un soir, il était si indigné d'apprendre mon absence à l'anniversaire du décès de son arrière-grand-père en raison d'un week-end de retraite d'entreprise qu'il a jeté dans la poubelle l'assiette et le croque-monsieur que je lui avais préparé. Jacinthe a bondi de sa chaise comme une lionne et a chassé Tân. Si je ne l'avais pas suppliée d'un regard effrayé et honteux, elle l'aurait probablement giflé en plus de lui lancer de sa voix grave et puissante : « Tu ne la mérites pas. Va-t'en. ». (*V*, 95)

Lorsque Tân jette le croque-monsieur fait par Vi, il a un comportement négatif. Puisque les comportements de Tân envers Vi dans le livre sont majoritairement négatifs ou nuisibles, on peut dire qu'il s'agit bel et bien d'une relation toxique. Randa Ben Romdhane, formée en psychologie appliquée, définit dans son livre *Relations toxiques* (2022) ce type de relation ainsi que ses effets sur la victime :

C'est une cruauté mentale exercée insidieusement par une personne sur l'autre et qui progresse graduellement vers une forme de dictature psychologique qui amène la partie dominée à l'assujettissement. Elle se transforme, d'une personne motivée, pleine de vie, enjouée et joyeuse, en une personne constamment angoissée, stressée, effrayée, soucieuse, anxieuse, déprimée et triste. [...] Les relations d'emprise sont principalement caractérisées par le contrôle et l'antagonisme, qui se produisent généralement d'une façon déguisée et non manifeste pour un œil non averti. On peut considérer la dynamique de fonctionnement d'une relation d'emprise comme étant une forme de violence psychologique destinée à manipuler les sentiments de quelqu'un ou bien à obtenir des avantages sournois. La répétition de ces agissements dans les relations détruit la confiance entre les individus et établit un terrain fertile pour les abus et les rapports de force. De même, l'empêchement dans une telle dynamique pour une personne sous emprise engendre une accumulation de stress et d'anxiété qui entraîne dans son sillage divers troubles émotionnels, physiques, voire des maladies. Le dilemme réside dans le fait que ces dynamiques ne sont pas manifestement violentes. Les intentions insidieuses sont dissimulées par des prétextes assez persuasifs en apparence. Ce double jeu confus et très équivoque finit par exaspérer la personne sous emprise. Dissuadée de toute confrontation, cette dernière finit par se résigner d'une façon tacite et non volontaire<sup>115</sup>.

La honte et l'effroi ressentis par Vi, alors qu'elle n'avait aucune raison logique de se sentir ainsi, sont un indice des conséquences que cette relation a sur sa santé mentale et émotionnelle. Grâce à Jacinthe, Vi échappe à une relation qui aurait pu devenir violente. Sans cette bonne amie, la protagoniste aurait eu une histoire bien différente. On note dans l'extrait qu'au moment de l'excès de colère de Tân, Vi est effrayée et honteuse. La description de la scène incite à croire que, plutôt, que de se révolter face à l'attitude de son partenaire, elle n'aurait probablement que subi la colère de celui-ci si Jacinthe n'était pas intervenue. La honte de Vi et son manque d'agentivité face au manque de respect de Tân nous le confirme. Qui sait combien de temps elle serait restée avec lui avant de réaliser à quel point leur relation était toxique ? On peut presque dire qu'ici, Jacinthe sauve la vie de son amie. Camille Toffoli, qui raconte sa propre expérience de violence conjugale dans

---

<sup>115</sup> Randa Ben Romdhane, *Relations toxiques*, Mardaga, 2022, p. 5-6.

*S'engager en amitié*, pense que les amies peuvent vraiment nous sauver la vie dans ce genre de situation : « Sans la solidarité de mes amies, je ne sais pas combien de temps j'aurais mis à partir. [...] Cette entrée brutale dans l'âge adulte a laissé en moi des marques indélébiles, mais j'en suis ressortie avec la conviction que les amitiés peuvent nous sauver la vie<sup>116</sup> ».

Et ce n'est pas que Toffoli qui pense ainsi. Pour donner de la valeur à son argument, elle cite les brochures de sensibilisation qu'elle a consulté après son expérience :

[...] la présence d'un réseau de soutien peut être salutaire au moment de mettre fin à une relation toxique. Être entourées de personnes qui croient leur version des faits et leur renvoient une image positive d'elles-mêmes peut suffire à donner aux victimes la force nécessaire pour s'en sortir<sup>117</sup>.

Même si le réseau de Vi n'est en fait formé que d'une personne, il suffit à la sauver. Jacinthe possède d'ailleurs toutes les caractéristiques d'un bon réseau, puisqu'elle n'a jamais jugé Vi et lui rappelait toujours ses qualités.

Tel que vu dans le premier chapitre, beaucoup de livres mettent de l'avant une relation hétérosexuelle idéale au profit de l'amitié féminine. À la suite de son étude de plusieurs romans écrits par des femmes québécoises dans son article « “L'amitié, c'est mieux que la famille” » (2011), Lori Saint-Martin notait ce fait désolant<sup>118</sup>.

Dans le roman de Kim Thúy, c'est complètement l'inverse qui se passe, puisque l'auteur met l'amitié au premier plan de l'intrigue de ses romans. Les deux relations que la protagoniste entretient avec des hommes sont pleines de lacunes, alors que son amitié avec Jacinthe perdure jusqu'à la fin du roman et reste positive tout au long de celui-ci. Cette décision de l'auteur permet le déploiement d'une représentation positive et favorable à l'amitié entre femmes.

Car au fil des pages, l'amitié avec Jacinthe permet non seulement à Vi de grandir et de s'épanouir en réussissant ses études, mais elle lui permettra aussi de revisiter son passé au Vietnam et de faire

---

<sup>116</sup> Camille Toffoli, *S'engager en amitié*, *op. cit.*, p. 64,66.

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>118</sup> Lori Saint-Martin, « “L'amitié, c'est mieux que la famille” Rapports amicaux entre femmes dans le roman québécois », *loc. cit.*, p. 90.

son deuil de certains aspects de sa vie, notamment de sa relation avec son père. Après l'obtention de leur diplôme en traduction, Jacinthe encourage Vi à continuer ses études avec elle, mais cette fois en droit. En devenant avocate, Vi obtient une opportunité professionnelle qui lui permet d'aller travailler au Vietnam. C'est la première fois qu'elle y retourne depuis son départ lors de son enfance. Là-bas, elle renoue avec la culture de son pays d'origine et la redécouvre à la lumière du XXI<sup>e</sup> siècle, plusieurs années après la fin de la guerre. Elle retrouve aussi son père et apprend qu'il a tenté de rejoindre sa famille au Canada à plusieurs reprises, sans succès. Sans son emploi, et donc sans Jacinthe qui lui a proposé de suivre cette voie, Vi ne serait peut-être jamais retournée au Vietnam. Même si ce voyage est un effet indirect de leur amitié, il démontre bien à quel point une amitié profonde peut influencer fortement tous les aspects d'une vie.

Cette deuxième représentation de l'amitié, plus mature que la première, explore davantage les bienfaits de l'amitié sur l'évolution des gens, en particulier des femmes. Elle tend à montrer entre autres comment « un attachement sécuritaire avec les personnes significatives de notre vie nous rend plus curieux·se et ouvert·e, en plus d'accroître la conscience de notre valeur<sup>119</sup> ». La solidarité à toute épreuve et l'amour que se portent les deux jeunes femmes façonnent l'histoire de la protagoniste de manière beaucoup plus évidente que dans *Ru*. Vi traverse des épreuves grâce au soutien de Jacinthe, par exemple l'échec scolaire et les déboires amoureux, et elle ose suivre ses rêves et trouver une carrière où elle peut s'épanouir sans penser aux jugements de sa famille. Pour elle, son amitié avec Jacinthe est « un nouveau pays où s'enraciner [...] [un] espace réparateur<sup>120</sup> » dans lequel elle peut se réfugier pour pallier l'absence d'une famille compréhensive. Elle apprend aussi à s'aimer, à apprécier le monde qui l'entoure et elle se donne l'occasion de renouer avec sa culture d'origine. Qu'elles soient proches ou à des milliers de kilomètres de distance, l'amitié et la sororité des deux femmes impactent positivement leurs décisions et leur vie.

### **2.3 *Mãn* : Quand les amies deviennent une famille**

Dans *Mãn*, deuxième roman de Kim Thúy, l'arrivée de la protagoniste vietnamienne au Québec est décrite différemment de celle des autres romans. *Mãn* est arrivée au Canada à l'âge adulte, après que sa mère ait arrangé un mariage entre elle et un Vietnamien habitant à Montréal. Ce dernier

---

<sup>119</sup> Karine Côté-Andreotti, *Ports d'attache*, op. cit., p. 30-31.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 26.

possède un restaurant vietnamien à Montréal, où Mãn passera tout son temps. Grande passionnée de cuisine, elle donne une nouvelle vie au restaurant en devenant la cuisinière principale. À la suite de son arrivée, le restaurant devient extrêmement populaire au point où la clientèle attend en ligne devant l'établissement. C'est là, derrière les fourneaux, qu'elle rencontrera sa grande amie Julie.

Julie est une Québécoise qui a adopté une petite fille vietnamienne, d'où peut-être son intérêt pour la culture qui lui fait découvrir le restaurant de Mãn et de son mari. Son entrée dans ce restaurant a permis à l'amitié des deux femmes de commencer. Julie est présentée comme la première personne extérieure au restaurant qui l'approche après son arrivée au Québec. C'est d'ailleurs la première personne non vietnamienne avec qui elle a une relation. Julie débarque dans la vie de la protagoniste tel un rayon de soleil : « Julie a été la première à pencher son visage dans la fenêtre par laquelle je sortais les plats. Son sourire s'étendait d'un côté à l'autre de l'ouverture. Elle m'a salué avec l'enthousiasme d'une archéologue qui a découvert la trace du premier baiser » (*M*, 54).

Julie trouve Mãn, cachée dans la cuisine en tout temps, et semble amener la lumière de l'extérieur à elle de la même façon qu'un archéologue déterrante un artefact ancien enfoui depuis des millénaires. Avant que Julie arrive dans sa vie, Mãn était un peu comme ces artefacts, oubliée dans un coin sombre loin du regard des autres. Julie est donc comparée à une archéologue faisant une grande découverte, puisque c'est elle qui déterre Mãn et la ramène dans le monde réel. Dès le premier instant, cette amitié aura donc un grand impact sur le quotidien de la protagoniste et lui permettra de se créer une vie pour elle, et non seulement pour parvenir aux besoins de son mari.

Dès les deux premières pages où Julie est nommée, la narratrice mentionne déjà à deux reprises qu'elles seront plus que de simples amies : « Instantanément, avant même qu'un mot soit prononcé, nous sommes devenues amies et, avec le temps, sœurs » (*M*, 54) ; « Elle était la grande sœur que je n'avais jamais eue, et moi j'étais la mère vietnamienne de sa fille » (*M*, 55). Les deux femmes deviennent vraiment comme une famille, et à travers cette emphase sur le fait qu'elles deviennent sœurs, on remarque clairement que cette amitié est la plus sororale des trois présentées.

En fait, leur amitié sororale se transforme en relation familiale, notamment grâce à leurs enfants. Grâce à l'amour qu'elles ont pour la mère, les deux amies aiment tout autant les enfants et s'en occupent de la même façon que si c'était les leurs. Ensemble, elles font une espèce de coparentalité,

phénomène qui, selon Angela Garbes, citée par Karine Côté-Andreotti, devrait être plus commun : « Raising kids is not a private hobby, not an individual duty. It is a social responsibility, one that requires robust community support<sup>121</sup> ». Les partenaires des deux femmes semblent peu impliqués dans la vie de leurs enfants, rendant le soutien de leur amie encore plus précieux. Ce soutien mutuel leur apporte un sentiment de sécurité, réduit la solitude si commune chez les mères et leur permet de partager la charge mentale. Élever un ou plusieurs enfants seule est une tâche difficile, et le faire à deux enlève un peu du poids lié à cette grande responsabilité.

Dans l'extrait cité plus haut, Mãn est la « mère vietnamienne » de la fille de Julie alors que Julie est aussi semblable à une mère pour les enfants de la protagoniste :

L'intimité entre mes enfants et Julie m'a toujours rassurée. Ils s'embrassaient, s'enlaçaient, se murmuraient des secrets et des mots doux. Julie les emmenait régulièrement aux concerts [...]. Elle les inscrivait aux cours de hockey, de natation, de ballet, de dessin... Elle décidait avec ma fille de sa coupe de cheveux [...]. Mes enfants connaissaient le numéro de téléphone de Julie par cœur et l'appelaient « *Má Hai* », Mère Deux. (*M*, 110)

Julie remplace ce que Mãn ne peut pas faire pour ses enfants, comme cette dernière apprend la culture vietnamienne à sa fille. En effet, Mãn vient d'un pays où les gens sont peu expressifs, comparé à ceux du Québec<sup>122</sup>. Julie étant extrêmement expressive, elle donne l'affection physique que Mãn hésite à donner à ses enfants, leur apportant ainsi une nouvelle vision du contact physique entre parents et enfants. Elle s'occupe aussi des cours souvent suivis par les enfants québécois. Puisque Mãn et son mari n'ont pas grandi au Québec, ils ne savent pas nécessairement à quels cours inscrire leurs enfants, et le fait que Julie prenne cela en charge leur enlève ce souci. Elle permet donc aux enfants d'apprendre des choses essentielles (par exemple nager), mais elle leur donne aussi l'occasion d'entrer complètement dans la culture du pays dans lequel ils sont nés et de se faire des amis en chemin. Mãn pourrait se sentir menacée par cette intimité qu'à Julie avec ses enfants, surtout que « Mère Deux », surnom donné à Julie par les enfants, la place au « premier rang » (*M*, 110) dans la famille, soit au-dessus de leur vraie mère. Au contraire, cette relation privilégiée rassure Mãn, car, pour elle, ses enfants ont « une assurance-mère » (*M*, 110) grâce à la

---

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>122</sup> Nous reviendrons plus en détail sur ce point qui relève de la différence culturelle.

présence de Julie dans leur vie. Elle sait que, s'il venait à lui arriver quelque chose, ses enfants auraient encore une mère vers qui se tourner.

De plus, la narration insiste sur le fait que Julie aime les enfants de Mãn comme si c'était les siens : « elle a pleuré d'affection à la naissance de mon fils » (*M*, 67-68) ; « Elle a été la première à dire "Je t'aime" à mon bébé encore recroquevillé dans mon ventre » (*M*, 68). En voyant ces réactions, il est difficile de croire que Julie n'a aucun lien de sang avec les enfants de Mãn. Ces gestes montrent non seulement l'ampleur de ses sentiments pour son amie, mais ils prouvent aussi qu'elle la considère comme une sœur, comme un membre de sa famille. Julie et Mãn deviennent la famille choisie l'une de l'autre. Selon Côté-Andreetti, « [l]a famille choisie va au-delà de l'amitié, c'est une communauté qui voit, reconnaît, valide, soigne, comprend<sup>123</sup> ». Leur amitié correspond amplement à cette définition.

La grande expressivité de Julie permet de comprendre ses sentiments facilement. Sur ce point, elle se trouve à l'opposé de Mãn qui est plus réservée et distante. Mãn souligne à plusieurs reprises la différence culturelle qui distingue Julie et les autres personnes qu'elle connaît : « Il est vrai que le visage de Maman, comme celui de mon mari, ne laissait transparaître ni la peine ni la joie, et encore moins le plaisir, alors que je pouvais tout lire sur celui de Julie » (*M*, 67). Sa mère et son mari étant Vietnamiens, leurs visages sont, selon la protagoniste, beaucoup plus stoïques que celui de Julie. Cette dernière ne cache rien et laisse ses expressions faciales parler pour elle. Julie n'ignore pas que son corps est extrêmement expressif. Elle tentera d'ailleurs de s'utiliser en tant qu'exemple pour encourager son amie à se laisser un peu aller :

Elle faisait mon éducation en langues, en gestes, en émotions. Julie parlait autant avec ses mains qu'avec les plis de son nez, alors que je savais à peine soutenir son regard le temps d'une phrase. À plusieurs reprises, elle m'a placée devant un miroir en m'obligeant à converser avec elle tout en nous regardant afin que je puisse constater l'immobilité de mon corps par rapport au sien. (*M*, 65)

Julie fait des gestes concrets pour montrer à Mãn comment son corps se comporte et comment évoluer vers une version d'elle plus expressive. En effet, en se regardant dans le miroir avec le

---

<sup>123</sup> Karine Côté-Andreetti, *Ports d'attache*, op. cit., p. 42.

regard de Julie à côté d'elle, Mãn en apprend plus sur la façon dont elle se présente aux autres et qu'elle se tient dans une conversation.

Mais Mãn apprend aussi à Julie de nouvelles façons, plus discrètes, d'exprimer son affection. Des gestes sobres, mais tout aussi efficaces, issus de la culture vietnamienne :

J'ai parfois tenté de verbaliser toute ma reconnaissance envers Julie, mais je n'ai jamais vraiment réussi. Je ne pouvais que lui démontrer mon affection à travers les gestes du quotidien, en lui préparant pendant ses nombreux rendez-vous, avant même qu'elle en ressente l'envie, le soda-lime qu'elle adore ou en débranchant les téléphones de son bureau quand je parvenais à lui imposer une sieste de quinze minutes, ou encore en frottant une racine de curcuma sur une plaie fraîchement guérie afin de l'empêcher de devenir cicatrice. (*M*, 72-73)

Les petits gestes effacés de Mãn contiennent autant d'amour que les grands gestes expressifs de Julie. Chacune des deux amies apporte à l'autre une nouvelle façon d'exprimer son affection, même si le lectorat a surtout accès aux effets que cela a sur Mãn puisqu'il s'agit d'une narratrice interne qui s'exprime au « je ». Leurs différences montrent aussi que deux personnes avec des moyens d'expression très différents peuvent tout de même se comprendre et sentir l'affection de l'une pour l'autre. Dans les deux cas, ce sont des gestes simples qui sont énumérés par la narratrice. Ils n'ont pourtant rien d'anodin, car, ainsi que le note Toffoli : « une amitié forte prend aussi racine [...] dans les actions banales du quotidien<sup>124</sup> ». À travers cette amitié, Kim Thúy parvient à démontrer que les petits gestes pèsent tout autant que les grands, puisque l'amitié exceptionnellement forte des deux femmes repose surtout sur les petites actions.

En plus de changer sa perception de l'affection, une dernière sphère de la vie de Mãn sera influencée par Julie : il s'agit de sa carrière. En effet, Julie remarque dès leur rencontre la passion de la protagoniste pour la cuisine et elle décide de lui offrir un endroit pour elle, en dehors du restaurant de son mari. En cachette, Julie achète le bâtiment adjacent au restaurant et y a fait construire un atelier de cuisine pour Mãn. Cette dernière raconte les efforts de Julie pour offrir à l'endroit un décor d'inspiration asiatique et rempli d'ingrédients nécessaires pour la cuisine vietnamienne. La narratrice insiste aussi sur la façon dont Julie pousse son amie à amener sa

---

<sup>124</sup> Camille Toffoli, *S'engager en amitié*, op. cit., p. 79.

carrière plus loin : « Julie a travaillé sans relâche pendant des mois dans l'atelier, mais aussi avec moi, sur moi. Elle m'a convaincue de monter un programme de cuisine vietnamienne avec dégustation » (*M*, 60). Pour Mãn, cet atelier marque le début de leur « aventure » (*M*, 56), à elle et Julie.

C'est grâce à cet atelier de cuisine que la carrière de Mãn, totalement séparée de celle de son mari, va commencer. Ses ateliers, et plus tard le livre de cuisine qu'elle publiera, la rendront très populaire dans le monde francophone et culinaire, lui donnant notamment l'occasion de voyager. Mais c'est aussi le début d'autre chose pour Mãn, en plus de celui de sa nouvelle vie : « La vie bouillonnante de cette aventure a déclenché une autre vie, celle qui était finalement venue s'installer dans la chaleur de mon ventre » (*M*, 61). Après plusieurs années avec son mari, Mãn ne parvenait toujours pas à concevoir d'enfant. Même si cela semble être une coïncidence, Julie a participé selon Mãn à la venue de l'enfant tant désiré par son amie. C'est peut-être aussi pour cela qu'elle se sent si proche d'eux et que Mãn lui est extrêmement reconnaissante de tout ce qu'elle fait pour eux.

Bref, l'amitié entre Julie et Mãn est la plus profonde et la plus durable des trois amitiés présentées dans ce chapitre. C'est notamment la seule relation que l'on rapproche clairement à l'état de sœurs dans le texte. De plus, la présence des enfants et la propulsion de la carrière ne font qu'approfondir leur amitié qui s'immisce dans toutes les sphères de la vie de la protagoniste. Grâce à l'aide de Julie, l'épanouissement de Mãn est encore plus apparent que dans les relations mentionnées précédemment. De plus, la présence d'enfants les lie encore plus comme une famille. L'âge adulte vient avec son lot de difficultés. Ce sont peut-être ces défis qui permettent de créer des amitiés durables semblable à celle des deux femmes du roman.

#### **2.4 De la sororité dans l'amitié**

Dans chacune des trois amitiés présentées dans ce chapitre, on observe certaines caractéristiques communes : l'enthousiasme est partagé par les trois amies des protagonistes, qui sont expressives, généralement positives, et les amènent à voir les meilleurs côtés d'eux-mêmes et de la vie.

De plus, les amies sont toujours fières de la protagoniste et de leur amitié avec elle. Johanne n'hésite pas à se promener ouvertement avec Tịch malgré son apparence pauvre, Jacinthe appelle fièrement son amie « Belle Vi » et Julie présente Mãn en mettant l'accent sur ses talents culinaires exceptionnels. À travers cette fierté transparait le soutien entre femmes présent dans les trois relations, avec chacune des amies poussant les protagonistes à sortir de leur zone de confort pour avancer dans la vie. Le fait qu'elles soient fières plutôt que jalouses des autres femmes et de leur succès est un effet directement lié à la sororité selon Karine Côté-Andreetti : « Avec la sororité, nos relations avec les autres femmes se retrouvent libérées d'un subtil jeu de pouvoir. Nos egos pouvant autrefois éclater au moindre succès de l'autre ne sont maintenant plus menacés<sup>125</sup> ». Cette libération dont parle Côté-Andreetti est un élément clé pour ressentir de la fierté envers l'autre, ce qui est une qualité importante dans les relations entre femmes.

Toutefois, la qualité la plus importante que l'on retrouve dans les trois relations, et qui est aussi une des bases de la sororité, est la bienveillance, ainsi que l'affirme Estelle-Sarah Bulle dans le collectif *Sororité*<sup>126</sup>. Les trois personnages ne jugent jamais les protagonistes. Johanne ne s'inquiète pas de la pauvreté de Tịch, malgré son appartenance à une famille plus aisée. Jacinthe choisit de voir de la candeur plutôt que de l'ignorance dans les questions simples de Vi lors de leur première rencontre. Julie voit les qualités de Mãn et son potentiel derrière son extérieur réservé et son effacement dans la cuisine. C'est cette bienveillance qui donne naissance aux trois amitiés, car c'est à la première rencontre des personnages qu'elle est la plus évidente. Cette qualité donne donc une valeur sororale à chacune des amitiés des romans de Kim Thúy, les rendant plus profondes et durables que la majorité des amitiés entre femmes dans les romans. En effet, la profondeur est caractéristique d'une amitié sororale, alors qu'elle n'est pas nécessairement présente dans les amitiés classiques, tel que le souligne Côté-Andreetti : « Avoir des amitiés féminines, ce n'est pas la même chose qu'expérimenter la sororité. Dans ce dernier concept, il y a quelque chose qui transcende l'individualité. Une connivence sacrée<sup>127</sup> ». La sororité permet d'élever les amitiés féminines à un autre niveau, et parfois nos vies avec elles.

---

<sup>125</sup> Karine Côté-Andreetti, *Ports d'attache*, op. cit., p. 62.

<sup>126</sup> Estelle-Sarah Bulle, « Un café », op. cit., p. 42.

<sup>127</sup> Karine Côté-Andreetti, *Ports d'attache*, op. cit., p. 61.

Cette amitié sororale est un élément clé de chacun des trois récits, puisqu'elle pousse les protagonistes à évoluer et s'épanouir, tout en étant nécessaire au déroulement de l'histoire. Elles ne peuvent être retirées, car non seulement le récit perdrait de sa cohérence, mais la protagoniste stagnerait sans les mains amies pour la tirer de la vase. Les romans de Kim Thúy sont donc un exemple parfait des relations d'amitié entre femmes mises au cœur des livres.

Cependant, l'amitié n'est pas la seule relation féminine qui influence grandement la vie des protagonistes des romans de Kim Thúy. Leur relation avec leur mère est tout aussi importante et les aide à évoluer dans les différents stades de leur vie, notamment lorsqu'elles deviennent mères à leur tour. Dans le prochain chapitre, nous nous concentrerons sur cet autre type de relation féminine. Celui-ci est généralement dépeint négativement dans la littérature, mais nous verrons que Kim Thúy l'aborde différemment.

## CHAPITRE III

### RÉVISION DES RELATIONS MÈRE-FILLE : LES REPRÉSENTATIONS UNIQUES DES RAPPORTS DE FILIATION CHEZ KIM THÚY

*Par manque de courage, j'ai troqué Thúy contre Kim, un deuxième prénom porté par toutes les femmes de ma grande famille comme une marque de notre appartenance à un clan. Or, au Québec, j'ai adopté ce nom pour me détacher de mon arbre généalogique et m'insérer ailleurs, dans l'anonymat<sup>128</sup>.*  
Kim Thúy

Dans ce chapitre, nous nous pencherons sur les relations entre mère et fille dans les trois premiers romans de Kim Thúy. Nous nous intéresserons plus particulièrement aux relations qu'entretiennent les personnages principaux des romans avec leur mère et avec la maternité en général. Avant de nous plonger dans les romans, nous décrirons brièvement la façon dont Thúy décrit les mères vietnamiennes ainsi que la place qu'elles occupent dans cette culture. Par la suite, nous analyserons les relations entre mère et fille dans les romans, en nous penchant d'abord sur les aspects perçus comme positifs, puis sur les aspects perçus comme étant nocifs. Nous verrons ensuite comment ces relations aident le personnage principal à s'émanciper, ainsi que les prises de conscience sur le rôle de la mère que permettent parfois le recul et l'expérience de la maternité. Finalement, nous comparerons ces mères à celles vues dans le premier chapitre, avec l'aide notamment des travaux de Lori Saint-Martin. Ainsi, nous montrerons comment les personnages de Kim Thúy se détachent de la représentation historiquement observée en littérature québécoise.

#### **3.1 La mère vietnamienne**

Puisque, dans les romans de Thúy, les mères des personnages principaux sont toutes des Vietnamiennes, la culture du pays d'origine de l'auteurice a certainement eu une influence sur la création de ces personnages et sur le rôle qu'elles occupent dans ses récits. C'est notamment ce que soutient Miléna Santoro, professeure à l'Université de Georgetown, spécialisée en littérature

---

<sup>128</sup> Kim Thúy et Pascal Janovjak, *À toi*, Montréal, Les Éditions internationales Alain Stanké, coll. « 10 sur 10 », 2015, p. 33.

québécoise et francophone, particulièrement celle écrite par des femmes. Après avoir étudié les romans de Kim Thúy et la place de la mère dans ceux-ci, elle affirme que la culture vietnamienne de l'auteurice permet une représentation de la mère différente de celle que l'on retrouve dans les autres romans québécois. Elle commence d'ailleurs son texte sur les romans de Kim Thúy de cette façon :

A striking feature of feminist novels in France and Quebec in the 1970s and 1980s is the centrality of the mother-daughter dyad, characterized by generational differences, conflictual relationships, or experiences of anger, loss, oppression, and rebellion, often inflected by a critique of Freudian and Lacanian interpretations of female subject development. In Kim Thúy's novels, all published since 2009, this formative bond is markedly different from previous Québécois and French writers' treatments of the theme<sup>129</sup>.

Nous verrons au cours de ce chapitre que les relations entre mère et fille dans les trois premiers romans de Thúy s'éloignent en effet du conflit constant, de la colère et de l'oppression qui sont au centre de la représentation de ces relations dans la littérature féminine québécoise. Car, selon Santoro, la place de la mère dans la société vietnamienne n'est pas la même que celle qui lui est réservée dans la société québécoise. Santoro note que les Vietnamiens ont « a robust respect for women as mothers and as central to the family structure<sup>130</sup> », qui s'étend même jusqu'à leur religion. En effet, les déesses détiennent une place importante dans la religion traditionnelle du Vietnam. Celles-ci sont intimement liées à la figure de la mère et permettent ainsi d'avoir une idée de l'importance du rôle de ces femmes dans la société :

Vietnam's goddesses are all designated as mothers (*mẹ*) and most commentators regard this practice as mother worship *đạo mẫu* [...]. Mothers are held to be authoritative arbiters over children, mediators between lineages and representatives of the household [...]. In other words, in the Vietnamese tradition, [...] mothers hold singular importance and even power, obviously embodied by goddess myths, but more crucially and enduringly made manifest as part of the cult of female ancestor worship<sup>131</sup>.

---

<sup>129</sup> Miléna Santoro, « Kim Thúy's Many Mothers », dans Miléna Santoro et Jack A. Yeager (dir.), *Touching Beauty : The Poetics of Kim Thúy*, McGill-Queen's University Press, 2023, en ligne, <<https://www.jstor.org/stable/jj.6047925.10>>, consulté le 26 février 2024, p. 126.

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>131</sup> *Ibid.*, p. 131-132.

Avec ces rapprochements entre déesses et mères, il est possible d'avancer que les Vietnamiens·nes vénèrent traditionnellement les mères elles-mêmes. Ces dernières possèdent une place centrale dans la société et sont respectées par tous et toutes, leur octroyant parfois des pouvoirs dans la famille qui donne à cette structure familiale une allure féministe aux yeux de certains·es Québécois·es. Par exemple, dans *Vi*, c'est la mère de Vi qui gère la maisonnée et la compagnie familiale, même si cette dernière appartient de nom au père :

[Mon père] est devenu le maître de ce point de chute où marchands et acheteurs venaient passer leurs commandes auprès d'une équipe montée par ma mère et officiellement dirigée par mon père. [...] Toute question devait lui être adressée à elle en premier, alors que toutes les décisions prises par mon père devaient être exécutées en priorité. (*V*, 24)

Une autre pratique importante au Vietnam, et qui est soulignée par Santoro, est le culte des ancêtres. Ce culte définit la place des parents, notamment de la mère, par rapport aux enfants dans la famille. Selon Kim Thúy, citée par Santoro, le culte des ancêtres se détache du rapport que les parents québécois ont avec leurs enfants : « Le rôle des parents au Vietnam est très différent de celui [au Québec]. Les parents ne sont pas là pour être des amis ou pour jouer avec les enfants, ils sont là pour les élever, tout particulièrement la mère<sup>132</sup> ». Le culte des ancêtres donne aussi lieu à une piété filiale importante dans la culture vietnamienne qui est, nous le verrons, très présente chez les protagonistes de Kim Thúy. Santoro explique brièvement l'importance de ce phénomène :

Piety, in particular, may strike readers as a strong word, and yet, as I discovered, it is a *mot juste*, a perfect term, in a culture where the religious tradition of ancestor worship is common, making the relationship of children to their living parents the first step on a journey toward veneration of ancestors who have passed on<sup>133</sup>.

Cette piété se manifeste chez les enfants par un grand respect envers leurs parents, une forte volonté de perpétuer les traditions familiales et de continuer la lignée. De plus, les enfants travaillent fort pour être à la hauteur des attentes de leurs parents. Dans *Vi*, la narratrice mentionne l'importance des liens familiaux, parlant notamment du « poids de l'histoire familiale, qui doit être portée

---

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>133</sup> *Ibid.*, p. 127.

comme une gratitude et, parfois, comme un fardeau » (*V*, 60), que « [l]e succès d'un enfant appartient aux parents et à ses ancêtres » (*V*, 60) et que chacun doit posséder un « sens du devoir et [de la] reconnaissance envers leur clan » (*V*, 60).

Bref, dans la culture vietnamienne ainsi que dans les romans de Kim Thúy, la place de la mère est centrale et cette dernière est respectée par toute la famille, et en particulier par ses enfants. Cette vision de la place de la mère a un grand impact sur les relations entre mère et fille que nous étudierons dans ce chapitre, et constitue peut-être une des clés de la compréhension de ce qui distingue les mères écrites par Kim Thúy des autres mères de la littérature québécoise.

### **3.2 La mère exceptionnelle et dévouée**

Même si les mères des romans de Kim Thúy sont loin d'être aussi parfaites que les déesses de la religion vietnamienne, elles sont parfois représentées à travers les yeux de la narratrice (leur fille) comme des héroïnes braves, fortes et prêtes à tout pour protéger leurs enfants du Vietnam en guerre. Ces qualités sont présentes chez les mères des trois romans étudiés dans ce mémoire. Dans cette partie, nous verrons comment ces qualités se manifestent différemment chez chacune des mères des protagonistes.

#### **3.2.1 La mère forte de *Ru***

Dans *Ru*, la mère de Tĩnh, Nguyễn An Tĩnh, que nous appellerons An Tĩnh pour éviter la confusion, est présentée comme une cheffe de famille qui détient une volonté de fer dès son adolescence. Ce n'est pas son statut de mère qui la fait devenir ainsi. Elle règne en maître auprès de ses jeunes frères et sœurs, prenant en main leur discipline :

Quand elle était jeune femme, elle représentait la figure d'autorité de la plus haute instance. Elle imposait avec zèle son rôle de sœur aînée auprès de ses petites sœurs, car elle voulait se dégager de son grand frère, qui englobait toute présence autour de lui. Elle s'était approprié les fonctions d'homme de la maison, de ministre de l'Éducation, de mère supérieure, de PDG du clan. Elle prenait les décisions, donnait les punitions, corrigeait les délinquants, faisait taire les contestataires... [Son père], en tant que grand président du Conseil, ne s'occupait pas des tâches quotidiennes. [Sa mère] jonglait avec ses jeunes enfants et ses fausses couches à répétition. Selon ma mère, [son grand frère] incarnait à la fois l'égoïsme et l'égoïsme. Alors, elle s'est instituée gestionnaire de l'autorité suprême. (*R*, 70)

An Tĩnh se sent obligée dès son enfance de prendre en main les rênes de la famille. En effet, ce passage explique que les autres personnes qui auraient pu prendre ce rôle (sa mère, son père, son frère aîné) étaient selon elle inaptes à le faire pour différentes raisons. On peut alors se demander si son caractère de fer est inné ou si elle s'est sentie obligée de le développer pour le bien de sa famille. Dans tous les cas, cette citation montre bien à quel point An Tĩnh est une femme forte. Elle exerce de multiples rôles, tous les plus haut placés dans leur domaine, mais endosse surtout des rôles traditionnellement masculins. Pour accentuer sa position, l'autrice écrit à deux reprises qu'elle est la plus haute autorité possible dans la maison. Alors que le frère de An Tĩnh engloutit tout le monde autour de lui, elle trouve la force de sortir à sa façon de son emprise, allant même jusqu'à se placer plus haut que lui auprès de leurs sœurs. Il est clair, dans la position qu'elle choisit dans sa famille, qu'elle ne veut laisser personne décider de son destin.

Qu'elle ait été obligée de s'improviser comme autorité ou qu'elle ait décidé d'occuper ce rôle qui était fidèle à son tempérament, elle est un personnage fort, et ce, bien avant de connaître la maternité. Après la naissance de ses enfants, son instinct protecteur se mêlera à son caractère déterminé et permettra d'offrir à sa famille le meilleur avenir possible.

La famille de Tĩnh est très aisée avant leur départ du Vietnam. Ils ne manquent de rien et ont même des employé·es domestiques pour les tâches ménagères. Malgré sa vie choyée, An Tĩnh voit bien qu'avec la guerre qui sévit dans le pays, il lui faut préparer ses enfants à n'importe quelle éventualité. Puisqu'elle est responsable de leur éducation, elle intègre des leçons d'humilité et des tâches ménagères dans leur programme :

Cependant, puisque le sang continuait à couler et les bombes à tomber au loin, elle nous enseignait à nous agenouiller comme les domestiques. Chaque jour, elle m'obligeait à laver quatre carreaux du plancher et à nettoyer vingt fèves germées en enlevant leur racine une à une. Elle nous préparait à la chute. Elle a eu bien raison parce que, très vite, nous n'avons plus eu de plancher sous nos pieds. (R, 23)

Peut-être An Tĩnh voulait-elle instaurer une partie de sa force de caractère à ses enfants lors de ces leçons, ou peut-être voulait-elle simplement leur apprendre comment travailler, ce qu'ils devront en effet faire à leur arrivée au Canada. Dans tous les cas, sa prévoyance est un des principaux facteurs qui facilite la transition vers leur nouvelle vie.

Quelque temps après que les communistes eurent gagné la guerre, et donc prit possession de la majorité des biens de la famille de Tĩnh, ses parents prennent la dure décision de s'enfuir du Vietnam. Il fallait assurément posséder beaucoup de courage pour prendre cette décision, car le voyage était extrêmement périlleux et beaucoup mouraient ou se faisaient violer en chemin. La narratrice raconte son expérience dans le bateau qui l'amènera au camp de réfugié·es, permettant au lectorat de comprendre toutes les horreurs que les passagers devaient endurer :

[...] peur des pirates, peur de mourir de faim, peur de s'intoxiquer avec les biscottes imbibées d'huile à moteur, peur de manquer d'eau, peur de ne plus pouvoir se remettre debout, peur de devoir uriner dans ce pot rouge qui passait d'une main à l'autre, peur que cette tête d'enfant galeuse soit contagieuse, peur de ne plus jamais fouler la terre ferme, peur de ne plus revoir le visage de ses parents assis quelque part dans la pénombre au milieu de ces deux cents personnes. (R, 13-14)

Même s'ils survivaient, ce qui fut heureusement le cas de la famille de la protagoniste, c'était un voyage extrêmement éprouvant et le séjour dans le camp de réfugié·es qui suivait l'était tout autant. Déjà, dans le camp où se trouve Tĩnh et sa famille, il y a 2000 réfugié·es alors qu'il n'était fait que pour en recevoir 200. Ils dorment « directement sur la terre rouge » (R, 24) qui, pendant les grandes pluies, se retrouvait couverte de vers blancs qui « sortaient de la fosse septique par centaines de milliers [...], transformant le rouge de la terre glaise en un ondoyant tapis blanc » (R, 37). De plus, impossible pour les réfugié·es de se laver, puisque l'eau était économisée pour boire. Enfin, les responsables du camp ne semblent pas s'inquiéter de l'hygiène alimentaire, puisque leurs repas étaient majoritairement formés « de poissons avariés, lancés à même le sol chaque fin d'après-midi à l'heure de la distribution des vivres » (R, 27).

Or, malgré la qualité de vie exécrable du camp de réfugié·es, An Tĩnh reste forte pour elle et pour ses enfants en continuant notamment de penser à leur éducation. Se doutant qu'ils seraient accueillis par un pays anglophone, elle réussit à monter une classe d'anglais pour les enfants au beau milieu de cet enfer : « Malgré toutes ces nuits où nos rêves coulaient sur la pente du plancher, ma mère a continué à ambitionner un avenir pour nous. Elle s'était trouvé un complice. [...] Ensemble, ma mère et lui ont monté une classe d'anglais » (R, 27). Que An Tĩnh l'ait prévu ou non, cette classe n'a pas seulement aidé les enfants à apprendre l'anglais. Selon le récit de la protagoniste, elle a surtout servi à les « laisser entrevoir un nouvel horizon, loin des trous béants

remplis d'excréments accumulés par les deux mille personnes du camp » (R, 27). L'ambition de An Tĩnh pour ses enfants s'est ainsi rendue jusqu'à eux par l'entremise de cette classe improvisée. Elle n'a pas perdu espoir et a ainsi permis à ses enfants de continuer de rêver.

La force de caractère de la mère de Tĩnh a permis à ses enfants de passer à travers toutes les épreuves qui se sont trouvées sur leur chemin, de la fuite de leur pays natal, en passant par la traversée éprouvante physiquement et mentalement, menant au camp aux conditions inhumaines, pour finalement arriver dans un pays inconnu avec très peu d'argent. Nous verrons dans la troisième partie que ce caractère s'entrechoque avec celui plus doux et soumis de sa fille, mais il fut tout de même bénéfique à cette dernière pour lui permettre de braver les difficultés vécues sans en sortir avec trop de cicatrices.

### 3.2.2 La mère héroïque de *Mãn*

*Mãn* est le seul des trois livres où la mère de la protagoniste n'est pas sa mère biologique. Celle qui est appelée « Maman » tout au long du roman trouve la protagoniste encore bébé devant sa maison et décide de l'adopter. Dans le roman, seul l'alias de « Maman », *Nhãn*, sera révélé. Même si elles ne sont pas liées par le sang, leur lien est extrêmement fort et le lectorat oublie aisément en cours de lecture que *Nhãn* n'a pas donné naissance à *Mãn*. Cette relation est un bon exemple du point de vue de certain·es théroicien·nes de la maternité, cités par Marie-Noëlle Huet, qui avancent que l'on n'a pas besoin de donner naissance pour être mère, qu'il s'agit avant tout d'une « fonction relationnelle<sup>134</sup> » et que « [n]'est mère que celle qui est [...] en lien avec un enfant<sup>135</sup> ». Pour l'analyse de ce roman, et tout au long de ce mémoire, nous respecterons cette définition et considérerons *Nhãn* en tant que mère à part entière, d'autant plus qu'elle se considère ainsi et agit comme telle.

Jusqu'à ce que *Mãn* atteigne l'âge adulte, elle vit uniquement avec sa mère. Les deux femmes forment à elles seules une famille et combattent ensemble les conditions de vie difficiles, la faim et la peine. Elles ne peuvent compter que l'une sur l'autre. Leur vie n'est pas toujours facile, tel que le montre cette courte description d'un des appartements dans lesquels les deux femmes ont

---

<sup>134</sup> Marie-Noëlle Huet, « Maternité, identité, écriture : Discours de mères dans la littérature des femmes de l'extrême contemporain en France », Université du Québec à Montréal, 2018, f. 12.

<sup>135</sup> *Ibid.*

vécu : « Lorsque nous habitons dans une chambre assignée par le gouvernement à Hanoi, Maman et moi, nous dormions avec une serviette sur le nez pour ne pas être réveillées par les relents qui sortaient des murs tels des monstres puants » (*M*, 107). De plus, même si Nhãn semble rester impassible, elle laisse parfois échapper quelques larmes, sans se douter que sa fille remarque sa peine : « La nuit, quand nous partagions le même lit, le bruit des larmes de Maman s'échappait parfois du coin de ses paupières fermées. Je retenais alors ma respiration parce que, sans témoin, la tristesse n'existerait peut-être qu'en fantôme » (*M*, 67). La proximité constante de la mère et de la fille, ainsi que le partage d'expériences difficiles, sont peut-être parmi les facteurs qui leur permettent d'être aussi proches.

Dès l'adoption de Mãn, Nhãn dédie tout son temps à lui donner la meilleure vie possible, même si son travail rend les choses parfois difficiles. En effet, elle travaille pour la rébellion, donc pour le camp anti-communiste qui continue de se battre dans les coulisses après avoir perdu la guerre. Malgré ses quelques longues absences et les nombreux déménagements, elle laissera à sa fille de doux souvenirs et de nombreuses habiletés, par exemple des connaissances en cuisine. Elle lui enseigne également comment se rendre invisible et éviter les conflits, qui lui permettront de vivre une vie sans heurts. Mãn se rappellera que sa mère lui a offert « une vie calme, toujours sous la vague » (*M*, 36). En précisant que Nhãn les gardait sous la vague, la narratrice semble dire qu'en réalité, le monde autour de la jeune Mãn était loin d'être calme comme le serait l'eau d'un étang. Malgré les agitations qui secouent le pays en général et la vie de Nhãn en raison de son occupation dangereuse, cette dernière s'assure toujours que sa fille se sente en sécurité et qu'elle n'ait pas à se soucier du monde à l'extérieur de leur petite bulle. Pour Mãn, sa mère restera la personne la plus rassurante bien après avoir atteint l'âge adulte, ainsi qu'elle le relate dans son récit d'un voyage en train avec sa mère :

Les dernières couchettes étaient fixées à une trentaine de centimètres du plafond, un espace à peine suffisant pour qu'on s'y glisse. Une fois, au-dessus de nous, une femme corpulente s'y était installée, son ventre touchant presque le plafond. J'avais eu très peur que la planche de Formica se casse et que la dame tombe sur nous, qui dormions juste dessous. Cette inquiétude n'avait été que très brève parce que j'étais heureuse d'être lovée tout contre Maman. Le nez collé au mur, le dos enveloppé de sa chaleur, la tête sur son cœur, je dormais du plus doux, du plus profond des sommeils. Maman pensait que l'air devait me manquer dans cet espace si restreint, et pourtant je n'ai jamais été aussi vivante que durant ces rares trajets en train, où elle me protégeait des

passagers aux mains errantes, où elle m'offrait la légèreté, où elle avait réduit la vie, le monde entier en une seule bulle. [...] Dans cette enceinte, je pouvais me reposer, m'abandonner et abandonner les millions de détails du monde qui m'entourait. J'écartais tout, j'ignorais tout dès que j'étais couchée en cuillère avec Maman. (*M*, 111-112)

Sa mère est son oasis de paix, et elle ne mentionne jamais avoir retrouvé cette sensation ailleurs. Le contact physique que Mãn a avec sa mère dans ce passage est unique. Il n'y a pas d'autres mentions dans le texte d'une proximité aussi grande avec elle. La proximité est probablement ici ce qui amplifie le sentiment de sécurité pour Mãn, puisqu'elle met beaucoup l'accent sur celui-ci. Elle mentionne être « lovée tout contre » sa mère, « le dos enveloppé de sa chaleur, la tête sur son cœur ». « Couchée en cuillère avec » sa mère, son corps créant « une enceinte » avec le mur, Mãn se sent en protégée du monde extérieur. On peut avancer qu'elle n'a jamais retrouvé cette sensation, car elle n'a pas eu d'autres moments d'intimité aussi forts. En effet, ce genre de moment avec sa mère est exceptionnel puisqu'il s'agit de la seule mention d'un rapprochement corporel avec celle-ci.

Même si Nhãn permet à sa fille de vivre dans un monde sécuritaire, du moins en apparence, elle la prépare tout de même à affronter les dangers du monde à sa façon, lui enseignant tout ce qu'elle sait, dont ce qu'elle-même a appris de sa mère. Elle lui apprend beaucoup de techniques de cuisine, que sa fille appliquera plus tard dans le restaurant de son mari. Cet enseignement n'est pas anodin, puisqu'il fait partie intégrante de la tradition féminine dans la culture vietnamienne :

Les mères enseignaient à leurs filles à cuisiner à voix basse, en chuchotant, afin d'éviter le vol des recettes par les voisines, qui pourraient séduire leurs maris avec les mêmes plats. Les traditions culinaires se transmettaient en secret, tels des tours de magie entre maître et apprenti, un geste à la fois, selon le rythme du quotidien. (*M*, 12)

En sachant cela, on comprend pourquoi Kim Thúy a choisi une mère et sa fille comme personnages principaux de ce roman se déroulant majoritairement autour de la cuisine. Leur relation peut même être perçue comme une ode à cette tradition millénaire.

Or, Nhãn n'enseigne pas que les arts culinaires à sa fille. Elle lui apprend aussi le français, notamment grâce à un livre de Maupassant qu'elle garde caché, puisqu'ils sont interdits sous le

régime communiste. Elle lui apprend aussi à se faire petite et invisible, une technique importante à la survie en temps de guerre qu'elle-même a appris à maîtriser dans sa jeunesse.

Lorsque Mãn arrive à l'âge du mariage, une fois qu'elle lui a transmis tout ce qu'elle sait, elle fait ce qui vient logiquement après l'éducation d'une fille : elle lui cherche un mari. Puisqu'elle est seule à s'occuper de sa fille, cette étape est extrêmement importante pour elle et n'a aucune connotation négative, même pour Mãn :

Maman m'a confiée à cet homme par amour maternel, de la même manière que la moniale, ma deuxième mère, m'avait remise à elle en pensant à mon avenir. Puisque Maman préparait sa mort, elle a cherché pour moi un mari qui devait avoir les qualités d'un père. (*M*, 14)

Nhãn cherche quelqu'un qui pourra la remplacer dans son rôle de parent de soutien s'il lui arrivait quelque chose, mais elle cherche aussi quelqu'un qui peut apporter à sa fille ce qu'elle ne pourra jamais lui donner : un père. Puisque Mãn ne connaît pas son géniteur et que Nhãn n'a jamais eu de partenaire, cette dernière veut pallier ce manque en trouvant quelqu'un qui pourrait remplir cette place. Coup de chance, l'homme qui choisit sa fille est un Vietnamien habitant au Canada, offrant la perspective d'une vie bien meilleure que ce que sa fille aurait pu avoir en restant au Vietnam. Nhãn souhaite alors faire l'ultime sacrifice :

Dans ces années-là, on partait sans espérer revenir. On se promettait seulement de ne pas oublier. Contrairement aux autres mères vietnamiennes, qui misaient sur la loyauté et la gratitude de leurs enfants, Maman voulait que j'oublie, que je l'oublie parce que j'avais une nouvelle chance de recommencer, de partir sans bagages, de me réinventer. Mais c'était impossible. (*M*, 52)

Nhãn veut que sa fille renie la piété filiale, tradition importante au Vietnam ainsi que nous l'avons vu plus haut. Elle voit les choses différemment des autres mères et veut avant tout ne pas être un poids pour sa fille qui a obtenu une si belle opportunité. Sa fille ne pourra toutefois pas respecter ce souhait. Plusieurs années plus tard, Mãn convaincra sa mère de venir la rejoindre au Canada grâce à « d'innombrables photos de [ses] deux enfants » (*M*, 69), et elles habiteront ensemble à nouveau.

Une fois au Canada, Nhãn retrouvera la joie qu'elle a eue en élevant sa fille à travers ses petits-enfants : « Elle s'impliquait dans les devoirs des enfants avec la rigueur d'une enseignante d'appoint. Je la surprénais souvent à sourire discrètement quand ils l'appelaient “*Bà Ngoại*”, grand-maman maternelle » (*M*, 74). Le sourire que Mãn surprend est d'autant plus révélateur de l'amour de Nhãn pour ses petits-enfants, puisqu'elle dit quelques pages plus tôt que « le visage de Maman [...] ne laissait transparaître ni la peine ni la joie, et encore moins le plaisir » (*M*, 67). Ses petits-enfants changeront cela chez elle. Nhãn s'occupera aussi du restaurant, permettant à sa fille de donner tout son temps à sa nouvelle carrière.

En s'occupant des enfants et du restaurant, Nhãn continue de supporter sa fille et de lui donner la meilleure vie possible, tel qu'elle le fait depuis le début du roman. Elle permet ainsi à sa fille de continuer son émancipation à travers sa carrière, tout en poursuivant la filiation et en transmettant son savoir à ses petits-enfants. Son rôle est maintenant différent : il ne s'agit plus de protéger sa fille ou d'assurer son avenir, mais de la soutenir dans les coulisses en lui enlevant un peu de la charge des tâches quotidiennes. Elle continue tout de même d'avoir à cœur les intérêts de sa fille et de sa famille en général, leur accordant toute sa dévotion.

### 3.2.3 La mère prévenante de *Vi*

Dans *Vi*, la mère de la protagoniste est semblable à celle de *Ru*. De la même manière qu'An Tĩnh, elle prend le rôle de cheffe de famille et a un fort caractère. Les raisons qui lui ont fait adopter ce comportement sont toutefois très différentes de celles de An Tĩnh. La narratrice relate ce qui a poussé sa mère à développer son caractère de glace :

Les filles de Đà Lạt étaient connues pour leur teint pâle et leurs joues roses. [...] Ma mère faisait exception à cette généralité. Très vite, très tôt, elle a accepté que les garçons ne lui diraient jamais « Tu es mon printemps » même si son prénom, Xuân, voulait dire « printemps » [...]. Ma mère n'avait pas hérité de la peau souple et fine de ma grand-mère. Elle portait plutôt les gènes khmers de son père, comme en témoignait son visage robuste auquel s'étaient ajoutés les ravages de l'acné durant l'adolescence. Afin de détourner les regards et de coudre les lèvres des bouches amères, elle avait choisi de devenir une femme féroce, armée d'une volonté de fer et d'un vocabulaire dur, masculin. (*V*, 18)

Combiné à sa grande intelligence, son caractère lui a permis de prendre très tôt possession de la ferme d'orchidées de ses parents et de « la transformer en une entreprise à la croissance exponentielle » (V, 18). C'est grâce à la richesse qu'elle crée par la culture de fleurs qu'elle a la chance de se marier au père de Vi, homme extrêmement beau et tout autant effrayé de perdre ses privilèges d'homme riche lorsque les communistes prennent possession du pays.

Tel que mentionné plus tôt, Xuân dirige l'entreprise familiale de l'ombre une fois mariée, mettant son mari sur un piédestal et le nommant officiellement responsable des opérations de l'entreprise qu'elle avait grandement contribué à construire. La dévotion de Xuân pour son mari est sans limites, mais la force de son amour pour ses enfants brisera ce lien.

La mère de Vi semble toujours avoir un pas d'avance sur tout ce qui se passe autour d'elle. Pour elle, être une bonne épouse et une bonne mère est de la plus haute importance. Elle apprend notamment à Vi cette importante leçon lorsqu'une de leur servante vole les bracelets de cheville en or de sa fille :

Je me souviens d'un homme, de son fils et de sa fille qui se sont agenouillés devant ma mère pour un vol que sa femme avait commis. Il avait rapporté les deux chaînes en or avec des grelots que ma mère mettait autour de mes chevilles afin de m'entendre courir dans la maison. J'ai tendu mes pieds à ma mère, mais elle s'est penchée pour attacher les bijoux autour des chevilles des deux enfants encore à genoux. Je n'ai plus jamais revu cette nourrice, qui était coupable non seulement du vol mais, surtout, de la honte qu'elle avait infligée à ses enfants. Ma mère nous répétait souvent que nous avions la chance d'avoir des parents qui ne pratiquent ni l'escroquerie ni l'indécence. (V, 60)

Elle n'est pas seulement une bonne citoyenne pour elle-même ou pour sa réputation personnelle, mais surtout pour celle de sa famille. L'importance du culte des ancêtres au Vietnam implique que les bonnes actions de même que les mauvaises sont transmises au suivant, et Xuân respecte pieusement cette tradition. Tout ce qu'elle fait, elle semble le faire par amour pour sa famille et par dévotion pour celle-ci. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'elle décidera de quitter le Vietnam :

Dès que j'ai été capable de grimper sur une chaise, on m'a réservé le plaisir d'enlever une page [du calendrier] à mon réveil. [...] Ce privilège m'a été retiré quand mes frères aînés Long et Lộc ont eu dix-sept ans. À partir de ce jour d'anniversaire, que nous n'avons pas célébré, ma mère pleurait chaque matin devant ce calendrier. [...] Même

si j'étais tenue à l'écart des préoccupations de la famille en raison de mon âge, je savais que les deux plus vieux devraient partir sur un champ de bataille le jour de leurs dix-huit ans. Qu'ils soient envoyés au Cambodge à combattre Pol Pot ou à la frontière avec la Chine, les deux destinations leur réservaient le même sort, la même mort. (V, 9)

Xuân doit prendre une décision importante alors que l'âge du service militaire approche pour ses fils. Soit les laisser entrer dans le service militaire, soit quitter le Vietnam et donner une chance à toute sa famille d'échapper à la guerre. Nous avons vu plus tôt que s'échapper du Vietnam était loin d'être sans danger, et les probabilités de mort restent très élevées. Elles le sont toutefois moins que le service militaire selon Xuân qui décide de partir durant la vague des *boat people*. Son mari, par peur ou par orgueil, décide de ne pas partir avec sa famille. Xuân se retrouve donc seule avec ses enfants pour affronter cette épreuve, et elle ne reverra jamais son mari.

Dans le camp de réfugié·es, Xuân, habituée de gérer ses employé·es, est considérée comme une cheffe par les autres femmes : « Ma mère est devenue *de facto* la chef du groupe des femmes sans mari, car elle exigeait de mes frères qu'ils aident les autres mères en leur apportant des bidons d'eau » (V, 45-46). En prenant ainsi soin des plus vulnérables, elle obtient une position importante dans le camp. Elle décide aussi de monter des classes, où « [e]lle enseignait les mathématiques en français aux enfants et la langue française aux adultes » (V, 47). Grâce à sa détermination, elle fut choisie pour être interprète auprès de la délégation canadienne et elle et sa famille furent parmi les premiers à immigrer au Canada.

Une fois dans ce nouveau pays, Xuân souhaite une vie confortable pour sa fille et qui respecte les valeurs traditionnelles vietnamiennes. Elle souhaite qu'elle se trouve un bon emploi et un bon mari qui pallierait ses défauts : « Ma mère voulait un homme fort pour moi, étant donné que je lui semblais timide et terne » (V, 81). Malheureusement, Vi ne choisira pas le chemin tracé par sa mère, créant de grandes dissensions entre les deux femmes, ce qui fera l'objet de notre analyse dans la prochaine partie.

Xuân est une femme qui a su mettre toutes les chances de son côté grâce à son travail acharné. Ses ambitions pour ses enfants sont aussi grandes que celles qu'elle avait pour elle-même, ce qui ne rend pas la vie de sa fille facile. Pourtant, c'est une mère qui donnerait tout pour ses enfants, allant

jusqu'à laisser derrière elle l'amour de sa vie, ainsi que l'empire dans lequel elle a mis tant de temps et d'efforts, pour les protéger.

Nous avons vu dans cette partie les grandes qualités des personnages de mères des romans de Kim Thúy. Leur courage et leur volonté de fer les rendent semblables aux déesses de la religion vietnamienne. Leurs qualités rappellent celles des sœurs Trung, deux femmes ayant réellement existé qui furent élevées au rang de déesses, qui étaient « indépendantes d'esprit et surtout combatives » (*V*, 27) et « qui avaient repoussé l'armée chinoise et gouverné soixante-cinq villes et villages pendant trois ans avant de se suicider à la perte du pouvoir » (*V*, 27). Santoro montre l'importance de ces femmes autrefois ordinaires devenues légendaires, et par le fait même la vénération des femmes dans la culture vietnamienne, en mentionnant ceci : « It is thus that legends, such as that of “the mother of the Vietnamese race, Âu Cơ,” find a place next to a presentation of the historical resistance of the Trung sisters to Chinese rule during the first century CE<sup>136</sup> ».

De plus, la dévotion des mères décrites par Kim Thúy pour leurs enfants les monte au rang de mères idéales dans n'importe quelle culture. Pourtant, tout n'est pas noir ou blanc chez ces femmes, et, naturellement, chez les mères en général. Dans la prochaine partie, nous nous appliquerons à montrer les failles des personnages étudiés, montrant par là qu'elles sont en fait bien humaines et non célestes.

### **3.3 Dissensions entre mère et fille**

Dans cette partie, nous mettrons en évidence les failles des mères étudiées précédemment. Puisqu'il n'existe pas de manuel expliquant comment être une bonne mère, les erreurs sont inévitables. Certaines sont toutefois plus graves que d'autres, et nous verrons ici comment les écarts des mères des romans de Kim Thúy affectent leur relation avec leur fille.

#### **3.3.1 La mère qui pousse son enfant à la limite**

Dans *Ru*, An Tĩnh n'est pas seulement de glace avec ses jeunes sœurs. Son comportement dur et en apparence insensible s'étend aussi à ses enfants. Son unique fille étant « une extension d'elle,

---

<sup>136</sup> Miléna Santoro, « Kim Thúy's Many Mothers », *op. cit.*, p. 131.

[...] une suite d'elle » (R, 12) qui avait le devoir, ainsi que le montrent leurs noms presque identiques, « de continuer [la vie] de [sa] mère » (R, 11), ses exigences pour elle sont encore plus grandes que pour ses garçons. Ce comportement est loin d'être unique puisque, comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, « la mère est plus dure envers celle qui lui ressemble et lui renvoie l'image de la jeune fille qu'elle a été [...]. Elle tolère moins les écarts de la fille, destinée à lui ressembler<sup>137</sup> ». Ce destin est ici clairement nommé et inscrit au fer rouge grâce au nom de la protagoniste. Pourtant, Tĩnh est tout le contraire de sa mère.

Tĩnh est une jeune fille timide, qui parle peu et tente de se faire remarquer le moins possible. Elle est l'opposé de sa mère, qui prend souvent un rôle de dirigeante. An Tĩnh est donc découragée par le comportement soumis de sa fille :

Ma mère se fâchait souvent de me voir aussi effacée. Elle me disait que je devais sortir de l'ombre, travailler sur mes reliefs pour que la lumière puisse s'y refléter. Chaque fois qu'elle essayait de me sortir de l'ombre, de mon ombre, je me noyais dans les pleurs jusqu'à l'épuisement, jusqu'à ce qu'elle m'abandonne sur la banquette arrière de la voiture, endormie dans la chaleur torride de Saigon. (R, 62)

Ce passage est loin d'être le seul où An Tĩnh semble abandonner sa fille. Une fois au Canada, voyant que sa fille reste renfermée, elle crée volontairement des situations pour pousser sa fille à l'extrême, alors que ces dernières s'avèrent traumatiques pour la protagoniste. Voici un des exemples les plus détaillés du roman :

Ma mère me plaçait souvent dans des situations de honte extrême. Une fois, elle m'a demandé d'aller acheter du sucre à l'épicerie située juste en dessous de notre premier appartement. J'y suis allée sans trouver de sucre. Ma mère m'y a renvoyée et a même verrouillé la porte derrière moi : « Ne reviens pas sans le sucre ! » Elle avait oublié que j'étais sourde et muette. Je me suis assise sur les marches de l'épicerie jusqu'à la fermeture, jusqu'à ce que l'épicier me prenne par la main et me dirige vers le sac de sucre. Il m'avait comprise, même si mon mot « sucre » était amer. (R, 30)

An Tĩnh utilise des moyens extrêmes pour tenter de sortir sa fille de son mutisme. Elle l'inscrit même aux cadets pour qu'elle puisse apprendre l'anglais et, du même coup, se créer un caractère

---

<sup>137</sup> Lori Saint-Martin, *Le nom de la mère*, op. cit., p. 42.

plus fort. Elle développe toutefois surtout la peur chez sa fille, de la même manière qu'elle l'a fait avec ses sœurs : « Aux yeux de mes cousins, leur mère est toujours la meilleure. Pour nous tous, incluant mes tantes et mes cousins, ma mère faisait seulement peur » (R, 70).

Ce règne de la terreur ne fera que créer de la distance entre An Tĩnh et sa fille, comme cela fut le cas avec ses sœurs. Même si elle ne pense pas à mal en agissant de la sorte, les conséquences de ses actes sur sa relation avec sa fille la feront regretter la manière dont elle l'a élevée :

Ma mère regrette aujourd'hui de ne pas m'avoir élevée comme une princesse, parce qu'elle n'est pas ma reine comme oncle Deux a été roi auprès de ses enfants. Il a gardé le statut de roi jusqu'à sa mort, même s'il n'a jamais signé un examen, lu un bulletin ni lavé les mains sales de ses enfants. (R, 63)

En ajoutant que son oncle « roi » n'a jamais fait de tâches sales ou anodines pour ses enfants, la narratrice implique que sa mère a fait ces tâches moins glorieuses, mais nécessaires. Être une mère signifie que l'on doit parfois se salir les mains pour nos enfants, même s'ils ne voient pas les côtés positifs de nos actions.

### **3.3.2 Le choc des cultures**

Dans *Vi*, c'est l'immigration qui sera la cause première de la séparation entre la mère et la fille. Vi arrive au Canada très jeune et elle absorbe donc beaucoup la culture occidentale. Xuân, quant à elle, tient énormément aux valeurs de leur pays natal et s'attend à ce que sa fille les respecte tout autant que si elles étaient restées au Vietnam. Malheureusement, Vi ne respectera pas le souhait de sa mère et la décevra à plusieurs reprises.

La première déception survient lorsque Vi décide de suivre le garçon qu'elle aime, Tãn, jusqu'à Montréal :

Son départ m'a donné l'audacieuse idée de le suivre, de faire la demande d'admission en traduction aux universités montréalaises, d'aller à l'encontre de la volonté de ma mère et de mes frères. Je me suis enfuie de leur regard déçu et inquiet. Pendant longtemps, j'avais convaincu tout le monde, y compris moi-même, que je deviendrais chirurgienne [...]. C'est pourquoi ma décision d'étudier en traduction a consterné ma petite communauté. [...] Sur le seuil de la porte de ma chambre à la résidence

universitaire, ma mère m'a dit très lentement, d'une voix grave : « Quand tu t'apercevras que tu as fait une erreur, je te demande d'avoir le courage de la reconnaître et de recommencer ailleurs. » Je n'ai jamais eu ce courage. (*V*, 84-86)

Vi n'a jamais vraiment voulu devenir chirurgienne. Plutôt que de l'encourager à poursuivre ce qu'elle veut vraiment faire, Xuân tente d'arrêter sa fille et lui assure qu'elle fait une erreur avant même qu'elle ait pu essayer. Nous avons vu au chapitre précédent que la véritable erreur qu'a commise Vi est d'être sortie avec Tân, puisqu'il la dénigre, lui manque de respect et lui donne très peu d'attention, mais ce n'est pas ce qui inquiète sa mère. C'est surtout son choix d'études qui la déçoit, même si sa relation avec Tân finira par la décevoir tout autant.

En choisissant d'avoir une relation intime avec Tân, un homme auquel elle n'est pas mariée, Vi brise les valeurs vietnamiennes. Les deux familles, Tân inclus, sont déçues de l'attitude de la jeune fille :

[Les parents de Tân] m'ont convoquée pour passer en revue les us et coutumes vietnamiens en concluant avec un conseil paternel : « Pense à la gratitude que tu dois à ta mère avant de continuer à l'humilier ainsi. » [...] Les nouvelles ont voyagé jusqu'aux oreilles de ma mère par des personnes que je n'avais jamais rencontrées. Après mon premier contrôle en droit constitutionnel, elle m'a accueillie devant mon appartement. À peine avait-elle franchi le seuil que j'avais déjà les genoux pliés, collés au sol. Elle n'a pas enlevé son manteau, car elle voulait juste me dire deux phrases : « J'ai raté ton éducation. Je suis venue voir le visage de mon échec. » (*V*, 90)

La réaction de Xuân envers la conduite de sa fille semble démesurée. Elle semble s'accuser en disant que c'est sa faute si elle a manqué l'éducation de sa fille, mais elle la désigne tout de même comme un échec. Son échec peut-être, mais un échec quand même. Malgré la grande blessure que cet événement cause chez Vi, elle continue d'aimer sa mère, mais aussi, malgré elle, de la décevoir.

Les déceptions qu'elle cause à sa mère semblent toujours se rattacher à Tân. Encore une fois, c'est une escapade avec lui qui désolera sa mère et ses frères :

J'ai éteint la dernière étincelle d'espoir chez ma mère quand je suis allée rejoindre Tân à Berlin pour célébrer la chute du mur. [...] Mes frères et ma mère n'ont pas été heureux de recevoir les morceaux de mur que j'avais rapportés. À leurs yeux, ils étaient la

preuve de mon escapade avec Tân, qui constituait un manque d'égards envers mes ancêtres, ma culture et tous les efforts et les sacrifices de ma mère. (V, 92-93)

Dans cette citation, nous voyons bien tout ce qu'implique, selon la famille de Vi, le comportement de celle-ci. Ce n'est pas seulement un manque de respect envers l'éducation de sa mère ou les valeurs vietnamiennes, il s'agit surtout d'un manque de respect pour toute sa lignée. Si elle avait eu des enfants avec Tân, l'humiliation se serait aussi étendue jusqu'à eux, tel que nous l'avons vu avec la famille de la servante humiliée un peu plus haut.

Selon Vi, les derniers événements n'avaient pas donné le coup de grâce à sa mère. C'est sa décision de briser ses fiançailles avec Tân qui s'en chargera :

Je me suis excusée auprès [des parents de Tân] de l'absence de ma mère. Mais, comme parents, ils comprenaient que j'aie voulu lui épargner ce moment de déshonneur. La mère de Tân a conclu que ce drame avait été causé par ma désobéissance. [...] [Tân] a refermé la porte en marmonnant qu'il avait su dès le début, dès que j'avais cédé à son premier baiser dans la voiture, que j'étais trop occidentale. Mon comportement avait détruit la réputation de deux familles parfaitement respectables. Ma mère avait dû répondre aux questions des mères curieuses et, surtout, supporter leurs remarques assassines [...]. J'ai brisé ma relation avec ma mère. J'ai brisé ma mère. Comme mon père l'avait brisée. (V, 96)

En se séparant de Tân, Vi détruit toute chance de rédemption pour ses aventures avec lui. Alors que c'est la conduite inappropriée de Tân qui avait conduit à cette séparation, les plus grandes conséquences seront vécues par Vi et sa famille. Son occidentalisation est ici bénéfique pour Vi, puisqu'elle lui permet de s'échapper d'une relation qui ne l'aurait jamais rendue heureuse. Mais les autres personnes autour d'elle, surtout sa mère, ne voient que l'humiliation liée à cette décision. Vi assume ses actes et accepte qu'elle soit responsable de la dégradation de sa relation avec sa mère et de toute la peine qui lui a été causée. Elle ne cherche pas à avoir son soutien dans cette période difficile ni à justifier ses actions.

Il semble inévitable pour Vi qu'elle continuera toujours à prendre des décisions qui décevront sa mère. Pourtant, elle ne le fait aucunement dans le but de la blesser et tente même de lui épargner certaines humiliations et inquiétudes. C'est entre autres le cas lorsque son appartement au Vietnam est au centre d'un déluge et qu'elle pense mourir : « Je désirais aussi appeler ma mère pour

m'excuser de l'avoir déçue sans cesse. [...] Mais je ne l'ai pas appelée. Car je l'aurais inquiétée avec ma peur au milieu du déluge » (*V*, 116-117). Elle prend la même décision lorsque son grand amour, Vincent, disparaît subitement : « J'ai supplié Hà et Jacinthe de ne pas l'informer de l'existence et de la disparition de Vincent. Elle serait détruite d'apprendre que sa fille vivait le même destin, la même histoire, le même abandon qu'elle » (*V*, 134-135). Vi ne craint jamais les représailles de sa mère. Ce qu'elle craint le plus, c'est de la blesser, de lui causer une peine irréversible. Malgré leur relation cahoteuse et l'apparent manque de respect pour ses origines, Vi ne veut jamais causer de tort à sa mère et elle la tient en haute estime.

Parmi les trois romans étudiés dans ce mémoire, la protagoniste de *Vi* est la seule qui renie explicitement les valeurs de la piété filiale. Même si Xuân semble parfois cruelle avec sa fille, puisqu'elle ne cherche jamais à comprendre son côté des choses et l'accuse violemment, il est possible d'avancer qu'elle ne fait qu'agir selon les principes de sa culture. Vi est probablement consciente de cela, car jamais elle ne mentionnera en vouloir à sa mère. C'est plutôt l'inverse qui se passe, puisqu'elle s'en veut à elle-même. Malgré tout, la relation entre les deux femmes n'est jamais complètement coupée, laissant toujours à Vi une possibilité de rédemption auprès de sa mère. Rédemption, car c'est Vi qui est en faute en ne respectant pas la dette qu'elle doit à sa mère. La dette entre la mère et les enfants, un phénomène social qui « concerne davantage la fille que le fils<sup>138</sup> », est très bien représentée ici dans la relation entre Vi et sa mère. Voici comment Monique Haicault, sociologue française, décrit ce phénomène de dette familiale :

Elles relèvent d'un « allant de soi » des liens familiaux, d'une doxa familiale qui suppose : services, échanges, aides, assistances, mises à disposition, au nom de l'amour filial, au nom d'un imaginaire de la famille qui se veut unie, solidaire, coopérante, harmonieuse. Système de pensée, de règles et de comportements, la doxa de famille est puissante, au point que sa transgression menacerait les relations et l'équilibre affectif. Elle sert de jauge à l'évaluation de l'amour entre proches, à l'acquittement correct de la dette<sup>139</sup>.

En allant à l'encontre des désirs de sa mère, Vi ne respecte pas la doxa et met donc sa relation avec sa mère en danger. Ce manque de respect envers la mère, puisque c'est ainsi que le comportement

---

<sup>138</sup> Monique Haicault, « La dette dans les rapports de générations : une transmission en changement », *Empan*, vol. 50, n° 2, section Sociologie, érés, 2003, en ligne, <doi: 10.3917/empa.050.0114>, p. 116.

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 115.

de Vi est perçu, est une raison suffisante pour que sa famille coupe tout lien avec elle. Car, selon cette logique, en plus de montrer un manque de respect envers les aînés, Vi montre que son amour pour sa famille n'est pas assez fort pour l'empêcher d'aller contre leurs souhaits, puisque c'est ainsi qu'ils calculent l'amour. Heureusement pour Vi, sa mère ne pratique pas de manière extrême cette façon de penser, laissant donc leur relation ouverte, même si elle ne semble tenir qu'à un fil, et laissant une chance à sa fille de se racheter.

Les actions vues dans cette partie écartent définitivement les mères des romans de Kim Thúy des déesses sans failles de la religion vietnamienne auxquelles elles semblaient correspondre plus tôt. Aux yeux du lectorat, elles peuvent même être méchantes, voir cruelles dans leurs actions. Elles ne semblent pas s'inquiéter des émotions de leurs enfants et ne cherchent pas souvent à comprendre leurs motivations. Pourtant, leur fille ne semble jamais leur en vouloir outre mesure. Nous verrons dans la prochaine partie que les actions des mères des trois romans ne sont pas complètement négatives pour leur fille, et qu'elles les poussent même à devenir de meilleures versions d'elles-mêmes.

### 3.4 Recul et émancipation

Même si les techniques d'éducation des mères écrites par Kim Thúy peuvent sembler démesurées ou abusives, elles ne sont pas pour autant complètement négatives. Avec le temps ou en devenant elles-mêmes mères, les protagonistes le réalisent et sont reconnaissantes envers leur mère. Elles reconnaissent leur rôle dans la création de la femme qu'elles sont devenues et sont conscientes des sacrifices qui ont dû être commis pour les amener jusque-là. Car, tel qu'il est écrit dans *Maternité esclave*, collectif paru en 1975 dans lequel des féministes se rassemblent pour déconstruire le mythe de la maternité et présenter la réalité des mères : « la maternité ce n'est pas seulement la grossesse et l'accouchement, c'est aussi la prise en charge des enfants et les tâches ménagères, c'est le sacrifice de notre vie à celle des générations futures<sup>140</sup> ». Dans beaucoup de cultures, le sacrifice est une part intégrante de la maternité. Pourtant, il est rarement perçu puisqu'il est attendu de la mère, de la même façon que sa dévotion envers ses enfants, depuis que la définition de la maternité par Rousseau, qui définit la mère comme « l'ange altruiste et souriant qui se consacre

---

<sup>140</sup> Collectif *Maternité esclave* (1975), cité par Marie-Noëlle Huet, « Maternité, identité, écriture : Discours de mères dans la littérature des femmes de l'extrême contemporain en France », *op. cit.*, p° 39.

exclusivement à ses enfants<sup>141</sup> », a été massivement adoptée dans les sociétés occidentales. Toutefois, dans les romans de Thúy, les protagonistes perçoivent leurs mères comme des personnes à part entière, et pas seulement comme des mères. Elles voient ainsi les sacrifices et autres difficultés que leur mère a traversés pour leur donner la meilleure vie possible.

### 3.4.1 Les résultats des enseignements de la mère

Les trois protagonistes des romans de Kim Thúy sont devenues les femmes qu'elles sont grâce aux enseignements que leur mère leur a inculqués. Elles sont plus résilientes, car leur mère les a poussés à se dépasser, à rêver.

Dans *Ru*, Tĩnh dit ne pas regretter les leçons parfois brutales de sa mère. Après avoir raconté l'épisode où elle dit que sa mère l'abandonnait parfois dans la voiture quand elle ne voulait pas sortir, elle ajoute que ces méthodes, bien que discutables, ont atteint leur but : « Ma mère croyait que mes muscles se fortifieraient à force de me débattre. Au fil du temps, elle a réussi à faire de moi une femme, mais jamais une princesse » (*R*, 62). Elle oppose ici sa mère à son oncle Deux, le frère aîné de sa mère, qui traitait sa fille comme une princesse.

Même si, plus jeune, Tĩnh aurait préféré ce traitement à celui plus sévère que lui réservait sa mère, elle réalise que An Tĩnh a pris la meilleure décision possible pour son avenir. Ironiquement, cette réalisation lui vient alors que sa mère commence à douter de ses choix. Nous avons vu plus haut qu'elle regrettait de ne pas avoir traité sa fille comme une princesse. An Tĩnh aimerait en effet que sa fille la voit comme une reine, de la même manière que son frère l'est auprès de ses enfants. Tĩnh sait toutefois que ce ne sera jamais le cas : « Trente ans plus tard, ma mère aimerait que je dépose sur ses joues à elle ces mêmes baisers en fleurs. Peut-être suis-je devenue une princesse à ses yeux. Mais moi, je suis seulement sa fille, uniquement sa fille » (*R*, 64). Pour Tĩnh, être seulement la fille de sa mère n'est pas du tout une mauvaise chose, au contraire. Elle réalise en effet qu'il est beaucoup plus facile d'être roi ou reine que d'être parent, et qu'il est impossible de concilier les deux. Elle préfère alors le choix de sa mère et elle lui est reconnaissante de ses sacrifices : « Alors,

---

<sup>141</sup> Lori Saint-Martin, *Le nom de la mère*, op. cit., p. 22.

il n'est peut-être pas nécessaire que ma mère soit ma reine, c'est déjà beaucoup qu'elle soit uniquement ma mère, même si mes rares baisers sur ses joues sont moins majestueux » (*R*, 69).

Dans *Mãn*, ce que Nhãn a enseigné à Mãn sera très utile pour sa vie de femme mariée, mais ce sera aussi la clé de son émancipation. Tout d'abord, Nhãn apprend à sa fille à s'effacer, à se faire discrète et à prédire les besoins des autres :

Maman m'avait enseigné très tôt à éviter les conflits, à respirer sans exister, à me fondre dans le décor. Son enseignement était essentiel à ma survie puisqu'elle était parfois appelée à partir en mission. [...] J'ai appris très vite à être à la fois invisible et utile afin d'être oubliée, afin que personne ne puisse me faire de reproches, afin que personne ne m'atteigne. [...] J'étais capable d'identifier les besoins des membres de mes familles d'accueil en une journée, deux tout au plus. Il m'était donc très facile de prévoir les désirs de mon mari avant qu'il en soit conscient lui-même. (*M*, 104-105)

En d'autres termes, elle incite sa fille à rentrer dans son rôle genré, dans les attentes de la société envers les femmes, ainsi que le note Colette Guillaumin :

On attend que les femmes (la femme, les femmes) fassent le nettoyage et l'aménagement, surveillent et nourrissent les enfants, balayent ou servent le thé, fassent la vaisselle ou décrochent le téléphone, recousent le bouton ou écoutent les vertiges métaphysiques et professionnels des hommes, etc<sup>142</sup>.

Toutefois, dans le cas de Mãn, le respect des attentes de son rôle de femme sera bénéfique pour elle, et pas seulement pour son mari. Grâce à sa prévoyance et son effacement, le mari de Mãn sera plus conciliant par rapport à elle : « À l'inverse, il ne me reprochait jamais de passer trop d'heures dans la cuisine, pas plus qu'il ne me questionnait sur mes choix concernant l'éducation des enfants » (*M*, 105). Ils n'auront jamais aucune chicane, et Mãn pourra profiter du maximum de liberté qu'elle peut avoir. C'est aussi pour cela qu'elle pourra diriger la cuisine, puis ouvrir son atelier culinaire sans que son mari s'y oppose. Ses techniques de cuisine lui ont aussi été apprises par Nhãn puisque, comme nous l'avons vu plus haut, le savoir culinaire se transmet de mère en fille. C'est à travers la cuisine, mais aussi grâce à l'espace que lui laisse son mari, que Mãn pourra

---

<sup>142</sup> Colette Guillaumin, « Pratique du pouvoir et idée de Nature (1) L'appropriation des femmes », *Questions Féministes*, n° 2, Nouvelles Questions Féministes & Questions Feministes, 1978, p. 10.

vivre pour elle, avoir une carrière à elle, et s'épanouir librement. Le soutien de son amie Julie sera bien sûr aussi très important dans le processus, mais le poids des enseignements de sa mère dans celui-ci n'est pas à négliger.

Finalement, dans *Vi*, même si la relation entre la protagoniste et sa mère n'est pas idéale, Vi reconnaît tout de même qu'elle serait bien différente si sa mère ne l'avait pas élevée tel qu'elle l'a fait. Elle réalise notamment que sa mère ne voulait pas nécessairement que sa fille suive ses traces et soit aussi conservatrice qu'elle. En effet, Xuân laisse souvent sa fille à sa meilleure amie, Hà, qui est à l'opposée d'elle. Alors que Xuân est une femme élégante et respecte les valeurs vietnamiennes, Hà préfère vivre sa vie à l'américaine :

[...] elle incarnait la femme moderne à l'américaine avec ses robes très courtes [...]. Je me souviens de ses irrésistibles chaussures à plateforme dans l'entrée de la maison, qui me donnait une impression de décadence [...]. Contrairement à la plupart des jeunes filles, fuyant le soleil afin de se différencier des paysannes des rizières qui devaient rouler leur pantalon jusqu'aux genoux et subir la violence de la lumière, Hà exposait sa peau à la piscine du très sélect Cercle sportif, où elle me donnait des leçons de natation. (*V*, 33)

La majorité des gens autour de Xuân ne respectaient pas son choix de laisser Hà influencer ses enfants, surtout sa fille. On lui recommande de s'éloigner d'elle : « À plusieurs reprises, mes grands-parents ont demandé à ma mère de me retirer des cours de natation avec Hà. Je soupçonne que ma mère leur a désobéi et l'a gardée près de nous parce qu'elle espérait que j'apprendrais à être belle » (*V*, 34). Vi réalise plus tard que la raison n'était pas aussi simple. Le choix de sa mère était très réfléchi. En racontant à son amant comment elle a eu la force de partir de son bureau grâce à la petite voix de Hà dans sa tête après qu'un collègue lui ait léché l'oreille, elle réalise toute l'ampleur du sacrifice de sa mère :

En chuchotant ces paroles de Hà dans le creux de la clavicule de Vincent, j'ai réalisé que ma mère m'avait surtout appris à devenir le plus invisible possible, ou du moins à me transformer en ombre afin que personne ne puisse m'attaquer, afin de traverser les murs et de me fondre dans mon environnement. Elle me répétait que, dans l'art de la guerre, la première leçon consistait à maîtriser sa disparition, qui était à la fois la meilleure attaque et la meilleure défense. [...] j'avais toujours cru que ma mère préférait ses garçons par habitude, par amour pour mon père. L'écho de ma voix dans l'enceinte des bras de Vincent m'a finalement amenée à comprendre le désir de ma

mère de me faire grandir autrement, de me lancer ailleurs, de me donner un destin différent du sien. Il m'a fallu deux continents et un océan pour saisir qu'elle avait dû forcer sa nature en acceptant de confier l'éducation de sa propre fille à Hà, une autre femme, loin d'elle, à l'opposée d'elle. (*V*, 118-119)

Malgré ses commentaires blessants et sa déception face aux décisions de son enfant, peut-être Xuân était-elle rassurée de voir sa fille agir ainsi, différemment d'elle, sans se plier aux préférences des autres. Son sacrifice n'a pas été vain, puisque les valeurs de Hà ont énormément teinté la personnalité de Vi et lui ont permis de devenir plus forte, de mieux s'affirmer. C'est aussi grâce à elle que Vi a eu l'opportunité de sortir de sa relation avec Tân, puisque Hà lui avait fortement conseillé de ne pas se marier rapidement, d'attendre encore quelques années. Sans elle, la rupture aurait été beaucoup plus complexe. Même indirectement, le choix de Xuân a permis à Vi de s'émanciper et de vivre sa vie selon ses propres règles.

### 3.4.2 Mères à leur tour

Dans *Ru* et *Mãn*, la protagoniste deviendra mère au cours du roman. Ce passage de la posture de fille à celle de mère leur permet de se mettre à la place de leur mère et ouvre la porte à un dialogue entre les deux femmes, pratique très importante selon Lori Saint-Martin, puisqu'elle pense que, au lieu de représenter des mères et des filles qui s'entretuent comme c'est le cas dans plusieurs écrits féminins québécois (« Le Torrent » d'Anne Hébert, *La Belle Bête* de Marie-Claire Blais, *L'Obéissance* de Suzanne Jacob, *La Fissure* d'Aline Chamberland et plusieurs autres), on devrait représenter des mères et des filles qui dialoguent ensemble :

[...] pour mettre fin au matricide comme à l'infanticide, il suffirait peut-être — mais ce serait déjà énorme — d'inscrire dans le récit la double subjectivité maternelle et filiale, si bien que chacune arriverait à se mettre à l'écoute de l'autre au lieu de voir en elle l'ennemie à abattre. Mère et fille pourraient, alors, se mettre à parler et à vivre, seules et ensemble<sup>143</sup>.

---

<sup>143</sup> Lori Saint-Martin, *Le nom de la mère*, op. cit., p. 118.

Grâce à la dualité des points de vue, les protagonistes des romans de Thúy comprennent mieux les choix et les motivations de leur mère et elles apprécient encore plus leurs enseignements allant même jusqu'à les transmettre à leurs propres enfants.

Dans *Ru*, Tịch perçoit l'envers du décor du comportement strict de sa mère, auquel elle n'aurait jamais eu accès si elle n'avait pas elle-même eu des enfants. C'est notamment le cas pour l'épisode du sucre cité plus haut, sur lequel elle réalise que sa mère n'était peut-être pas aussi cruelle qu'elle le pensait :

Pendant longtemps, j'ai cru que ma mère prenait un plaisir fou à me pousser constamment au bord du précipice. Quand j'ai eu mes propres enfants, j'ai finalement compris que j'aurais dû l'avoir vue derrière la porte verrouillée, les yeux collés au judas ; j'aurais dû l'entendre parler à l'épicier au téléphone, pendant que j'étais assise à pleurer sur les marches. J'ai aussi compris plus tard que ma mère avait certainement des rêves pour moi, mais qu'elle m'a surtout donné des outils pour me permettre de recommencer à m'enraciner, à rêver. (*R*, 30)

Tịch va donc non seulement pardonner à sa mère, mais aussi la comprendre et reconnaître qu'elle faisait réellement ce qu'elle pensait être le mieux pour sa fille. Elle se retrouve même, à sa grande surprise, à réutiliser certaines de ses pratiques avec ses propres enfants. En effet, enfant, elle ne comprenait pas du tout pourquoi sa mère forçait ses frères et elle à s'entendre sur le partage d'une mangue alors qu'il y en avait plus qu'assez pour que chacun ait la sienne. Elle adhère à ce choix plus tard, une fois mère :

J'ai voulu devenir très différente de ma mère, jusqu'au jour où j'ai décidé de faire partager la même chambre à mes deux fils, même s'il y avait deux autres pièces vides dans la maison. Je voulais qu'ils apprennent à se soutenir l'un l'autre comme mes frères et moi l'avions fait. Quelqu'un m'a dit que les liens se tissent avec les rires, mais encore plus avec le partage, les frustrations du partage. (*R*, 59)

Bien sûr, Tịch élèvera ses enfants d'une manière bien différente de celle de sa mère, notamment parce qu'elle leur a donné naissance dans un autre pays et qu'ils ont un père québécois. Toutefois, elle reconnaît les forces de l'éducation de sa mère et les utilise à son tour, en espérant pouvoir transmettre à ses fils les mêmes valeurs que sa mère lui a transmises.

Dans *Mãn*, la protagoniste ne fait jamais de reproches à sa mère sur son éducation. Son temps au Canada la fait toutefois réaliser qu'il n'y a pas qu'une bonne manière d'élever ses enfants et elle décide donc de prendre le meilleur de ses deux cultures.

Elle montre beaucoup plus d'affection physique à ses enfants que le faisait sa mère, les embrassant et glissant des mots dans leur boîte à lunch. Elle reproduit aussi avec ses enfants les gestes que sa mère a posés sur elle :

Maman a caressé le bout de mes cheveux trois fois, ainsi qu'elle l'avait toujours fait lorsqu'elle venait me chercher chez mes gardiennes. [...] Je me suis vue répéter ce même geste sur mes enfants quand je les accueillais à la sortie de l'autobus scolaire devant la maison, après une semaine d'absence (*M*, 109).

La filiation ayant déjà un rôle important chez Mãn et dans tout le roman, elle semble le devenir encore plus lorsqu'elle donne naissance à ses enfants. Elle offre donc un cadeau spécial à sa mère au retour d'un de ses voyages en France :

J'avais offert à Maman des cahiers à réglure Seyès comme ceux qu'elle utilisait enfant, sur lesquels les « l » s'arrêtaient tous à la quatrième ligne horizontale et le rond des « o » se limitait à l'intérieur des deux premières. Je lui en avais acheté dix en espérant qu'elle écrirait notre histoire, la sienne et la mienne avant qu'elle soit mienne, et laisserait ses mots en héritage à mes enfants. (*M*, 116)

Ces cahiers sont non seulement des cadeaux pour Nhãn, mais aussi pour Mãn et ses enfants. À travers ces cahiers, elle leur offre le cadeau de l'héritage et de la filiation, tout en permettant à ses enfants d'avoir ce qu'elle a toujours manqué : l'histoire de ceux qui sont passés avant elle, l'histoire qui a mené à son existence.

Avec cette dernière partie, nous réalisons l'importance de la mise en perspective qu'offre la distance temporelle. Avec le temps ou le changement de statut (passage du statut de fille à celui de mère), les protagonistes réfléchissent sur les actes de leur mère et réalisent que ce qu'elles pensaient être négatif ne l'était pas totalement. En faisant réfléchir ses personnages ainsi, Kim Thúy nous rappelle que rien n'est absolu et qu'il ne faut jamais arrêter d'essayer de comprendre les autres.

### 3.5 Des mères suffisamment bonnes

Ce que nous retenons de l'analyse des figures de mères dans les romans de Kim Thúy, c'est surtout que tout n'est pas blanc ou noir. Les mères représentées sont toutes ambivalentes, quelque part entre les déesses vietnamiennes et les mères jugées inadéquates. En faisant le choix de les représenter ainsi, Thúy les rend beaucoup plus réalistes et vraisemblables. C'est pour cela que nous utilisons ici l'expression inventée par le psychanalyste Donald Winnicott. Dans ce concept, énoncé en 1952, Winnicott décrit ce que serait une bonne mère pour le développement psychologique de l'enfant :

Pour lui, une mère « trop bonne », qui répondrait à tous les besoins de l'enfant dans l'instant, serait aussi nocive qu'une mère absente ou défaillante. La mère « juste bonne » est donc celle qui ne répond pas à tout, qui laisse parfois un certain laps de temps avant de réagir. C'est aussi une mère imparfaite qui peut oublier des choses<sup>144</sup>.

La mère décrite par Winnicott est plus ordinaire et réaliste que les mères entièrement dévouées et vénérées par la société. Cette expression convient donc parfaitement aux mères écrites par Kim Thúy, qui se trouvent dans cet entre-deux mais restent toutefois exceptionnelles à leur manière.

De plus, les trois mères des romans de Thúy ne représentent pas l'institution de la maternité, comme c'est souvent le cas dans la littérature, c'est-à-dire qu'elles ne se limitent pas à l'image que la société se fait souvent d'une mère, qui doit seulement vivre pour ses enfants et qui cesse d'exister en tant que personne en dehors de son rôle maternel. À titre d'exemples de textes où les mères sont réduites à leur rôle, Lori Saint-Martin nomme notamment *À ma mère, à ma mère, à ma mère, à ma voisine* de Dominique Gagnon, Louise Laprade, Nicole Lecavalier et Pol Pelletier, *L'Amèr* de Nicole Brossard et même le célèbre *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy dans son livre *Le nom de la mère* ; tous des livres où la mère est violemment rejetée, voire tuée. Or, dans ces textes, ce n'est toutefois pas la mère en tant que telle qui est rejetée, mais bien l'institution de la maternité telle que nous l'avons définie au premier chapitre :

---

<sup>144</sup> Marc Olano, « Donald W. Winnicott : Le développement psychique du bébé », *Sciences Humaines*, vol. 362, n° 9, Éditions Sciences Humaines, septembre 2023, p. 67-73, en ligne, <doi: 10.3917/sh.362.0067>.

Si la fille rejette la mère — malgré tout l'amour qu'elle éprouve pour elle —, c'est pour ne pas partager son statut dévalué et sa subordination sociale et économique, pour ne pas être obligée de vivre, comme elle, chargée d'entraves, dans la honte et l'épuisement du corps trop fertile. En s'éloignant de la mère, la fille croit pouvoir échapper au destin féminin usuel<sup>145</sup>.

Dans les romans de Kim Thúy, les mères sont des personnes à part entière, et nous avons essayé de représenter cela dans ce texte en les nommant par leur prénom au lieu de toujours les appeler « la mère ». Le fait que Thúy leur donne un nom est un facteur important qui les sépare de la notion vague de « la mère », ainsi que le soutient Lori Saint-Martin : « Car si la mère a un nom, elle cesse d'être une fonction pour devenir un être vivant avec lequel il est possible d'entamer le dialogue<sup>146</sup> ». En effet, tel que nous l'avons vu dans ce chapitre, les filles tentent toujours de comprendre leur mère et laissent la porte ouverte au dialogue.

Après les protagonistes, les mères de celles-ci sont les personnages les plus importants des trois romans étudiés. L'importance de la mère dans la culture vietnamienne est peut-être ce qui a poussé Thúy à leur donner une place centrale dans ses récits, car elle sait qu'elle ne pouvait raconter l'évolution de ses protagonistes sans mentionner le rôle de la mère dans celle-ci.

La façon dont les mères sont représentées par Kim Thúy donne un nouveau souffle à la littérature québécoise, puisqu'elle se détache des représentations habituelles, où la mère est soit vilipendée, soit idolâtrée, comme le note Saint-Martin : « seules les mères disparues [...] font l'objet d'un culte. Vivantes, elles sont vilipendées<sup>147</sup> ». Thúy brise aussi la tendance des mères omniprésentes mais muettes<sup>148</sup> et présente le point de vue de la mère et de la fille, allant ainsi dans la lignée du « nouveau dialogue<sup>149</sup> » que prône Saint-Martin, où les deux points de vue sont essentiels. Malheureusement, il est très rare de voir des textes qui respectent ces préceptes en littérature québécoise.

---

<sup>145</sup> Lori Saint-Martin, *Le nom de la mère*, *op. cit.*, p. 78.

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 303.

<sup>147</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>148</sup> Lori Saint-Martin et Ariane Gibeau (dir.), *Filiations du féminin*, *op. cit.*, p. 53.

<sup>149</sup> Lori Saint-Martin, *Le nom de la mère*, *op. cit.*, p. 117-118.

En nous offrant cette troisième option de la mère suffisamment bonne, ordinaire, Thúy nous permet de percevoir les mères pour ce qu'elles sont vraiment : des êtres humains à part entière et des femmes qui ne se limitent pas à leur statut de génitrices.

## CONCLUSION

Les romans qui mettent les femmes ainsi que les relations qu'elles partagent entre elles au centre du récit sont peu nombreux dans la littérature québécoise. Parmi ce nombre restreint, la majorité d'entre eux offre une vision négative de ces relations entre femmes. Lori Saint-Martin, Marie-Noëlle Huet et Miléna Santoro, qui concentrent leurs recherches sur la littérature québécoise et francophone, en arrivent à ce constat désolant dans leurs recherches précédemment citées<sup>150</sup>. Selon Hélène Martin, les relations d'amitié entre femmes sont rarement représentées dans la littérature : « lorsque l'amitié entre femmes ne peut être ignorée, elle est le plus souvent dénigrée<sup>151</sup> ». Lori Saint-Martin et Marie-Noëlle Huet, de leur côté, déplorent le manque de représentation des mères en littérature et la vision négative de celles-ci qui est véhiculée lorsqu'elles sont présentes. De plus, selon Ovidie, qui écrit dans le collectif *Sororité : inédit*, « c'est l'ensemble de notre société qui n'envisage les femmes qu'en rivalité les unes avec les autres<sup>152</sup> ».

Heureusement, il y a des exceptions. Les livres de Kim Thúy étudiés dans ce mémoire vont directement à l'encontre de ces tendances, rendant ses écrits importants d'un point de vue féministe. À travers notre recherche, nous avons démontré en quoi les relations entre femmes dans les romans de Kim Thúy se détachent de celles de la majorité des romans québécois. En analysant les relations qu'entretiennent les personnages principaux de Thúy avec les femmes de leur entourage (amies et mère), nous avons montré leur nature extrêmement positive, et ce, malgré les défauts qui pouvaient se trouver dans celles-ci. Car positive ne veut pas dire parfaite, et les romans de Thúy en sont un bon exemple. Puisqu'ils sont imparfaits, les personnages de Thúy semblent plus accessibles, et permettent aux lecteur·ices de voir que les types de relation représentés sont possibles en dehors de la fiction.

---

<sup>150</sup> *Le nom de la mère* et « "L'amitié c'est mieux que la famille" Rapports amicaux entre femmes dans le roman québécois » de Saint-Martin, *Maternité, identité, écriture : Discours de mères dans la littérature des femmes de l'extrême contemporain en France* de Huet et « Kim Thúy's Many Mothers » de Santoro.

<sup>151</sup> Hélène Martin et al., « Les relations d'amitié », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 30, n° 2, Lausanne, Éditions Antipodes, 2011, en ligne, <doi: 10.3917/nqf.302.0024>, p. 26.

<sup>152</sup> Ovidie, « À cause des garçons », *op. cit.*, p. 108.

À travers les trois chapitres, nous avons donc étudié les relations entre femmes dans les romans de Kim Thúy et exposé comment celles-ci sont innovatrices en littérature québécoise. Le premier chapitre nous a surtout servi à mettre en place les bases théoriques que nous avons utilisées pour l'analyse des romans de Kim Thúy, notamment les concepts de filiation au féminin et de sororité, ainsi qu'à résumer brièvement l'état du corpus québécois par rapport à ces concepts. Pour cela, nous avons d'abord présenté une définition du concept de sororité, expliquant en quoi il se distingue du concept d'amitié au féminin ainsi que ce qu'il ajoute aux relations entre femmes, notamment la positivité et la profondeur qu'il donne aux amitiés. Pour ce faire, nous nous sommes appuyés entre autres sur le collectif *Sororité : inédit* dirigé par Chloé Delaume. Malgré les critiques que bell hooks émet par rapport à ce concept, par exemple le rejet des oppressions que vivent certains groupes spécifiques ou l'illusion d'unité, nous avons décidé de l'utiliser tout de même puisqu'il nous a permis de soutenir l'originalité des relations d'amitié dans notre corpus, et leur pertinence du côté féministe, en faisant ressortir leurs qualités sororales. Nous avons ensuite présenté différentes façons d'aborder la filiation au féminin. Nous nous sommes penchés sur la notion de filiation symbolique théorisée par Françoise Collin, à travers laquelle nous avons amené le concept de corpus et de filiation par la pensée et la transmission du savoir. Par la suite, nous avons étudié l'état de ces concepts dans la littérature grâce notamment aux recherches de Lori Saint-Martin. Ces dernières nous ont permis de montrer que les relations entre femmes dans la littérature étaient rarement représentées ou alors empreintes de négativité, allant souvent jusqu'au meurtre, comme chez Anne Hébert, Marie-Claire Blais ou encore Suzanne Jacob, particulièrement dans les représentations de relations entre mère et fille.

Une fois ces bases établies, nous avons commencé l'analyse des romans de Thúy en nous concentrant d'abord sur les relations d'amitié entre femmes. Dans ce deuxième chapitre, nous nous sommes appliqués à démontrer que les amitiés entre femmes sont au cœur des romans de Thúy. En prenant un roman à la fois, nous avons montré les trois types d'amitié féminine que l'autrice propose dans chacun de ses romans : l'amitié entre enfants dans *Ru*, l'amitié du début de l'âge adulte dans *Vi* et l'amitié entre adultes dans *Mãn*. Puisque les enjeux sont différents dans chacune de ses périodes de la vie d'un individu, ces trois amitiés se développent toutes de manière unique et apportent quelque chose de différent à chaque personnage. Par exemple, l'amitié enfantine permet au personnage de se mettre à rêver ; celle de jeune adulte l'aide à atteindre ses objectifs ;

l'amitié à l'âge adulte l'encourage à se réinventer. De plus, nous avons montré, avec les propositions théoriques présentes dans le collectif de Chloé Delaume, que les amitiés dépeintes dans ces romans sont des exemples parfaits de sororité. En effet, nous avons mentionné dans le premier chapitre que toutes les amitiés entre femmes ne sont pas sororales, il nous fallait donc montrer en quoi celles étudiées l'étaient. Nous avons notamment relevé que la bienveillance, qui est une qualité nécessaire et importante pour pouvoir parler de sororité, était bien présente dans les relations d'amitié dans les romans étudiés. Cette bienveillance consiste à éviter de juger l'autre en se basant sur des éléments superflus (tenue, position au travail, etc.). Donc, elle nous amène à essayer de voir le positif chez les gens qui croisent notre route. De plus, les amies des romans de Thúy se supportent à travers leurs épreuves, s'encouragent toujours et sont fières des accomplissements de l'autre de la même manière que si c'était les leurs.

Dans le troisième et dernier chapitre, nous avons analysé les relations entre mère et fille dans les romans de Kim Thúy dans le but de montrer à quel point elles se distinguent des représentations habituelles que l'on retrouve dans la littérature québécoise. Puisque la culture vietnamienne de l'autrice influence sa représentation de la mère, nous avons d'abord expliqué comment la culture vietnamienne perçoit l'autorité maternelle. Grâce au texte « Kim Thúy's Many Mothers » de Miléna Santoro, nous avons vu que c'est cette différence dans la perception de la mère par rapport à la culture québécoise qui explique en partie la positivité des relations mère-fille, car ces relations sont chez Kim Thúy représentées autrement que dans la majorité des romans québécois, donnant une plus grande place à la mère dans la bulle familiale et tissant un lien fort entre la mère et la fille, puisque cette dernière respecte beaucoup sa génitrice. En nous appuyant sur cette recherche, nous avons pu nous concentrer sur les qualités de chacune des trois mères des romans, les présentant ainsi sous un jour favorable, avant de regarder leurs défauts. En construisant ainsi notre analyse, nous avons montré que les mères des romans de Kim Thúy ne sont pas parfaites ni idéalisées, mais qu'elles incarnent plutôt des mères qui font de leur mieux pour prendre soin de leurs enfants. Nous avons aussi montré que ce qui peut être perçu comme un défaut peut aussi être bénéfique, puisque souvent ceux-ci ont permis à leur fille de devenir plus forte et de s'émanciper. Pour *Ru* et *Mãn*, deux romans où les filles deviennent mères, nous avons également observé comment leur relation avec leur mère influence leur façon d'exercer la maternité, présentant ainsi à la fois le point de vue

de mère et de fille en un seul personnage, fait rare dans la littérature québécoise, mais nécessaire selon Lori Saint-Martin :

Tout est question de trouver la bonne distance entre la mère et la fille, de façon à pouvoir coexister dans l'harmonie. Mais cette bonne distance est des plus difficiles à établir : la littérature québécoise au féminin regorge de rencontres manquées entre mères et filles<sup>153</sup>.

Finalement, tout au long de ce dernier chapitre, nous nous sommes appliqués à montrer que chacune des mères des romans de Kim Thúy ne se limite pas à ce rôle, mais qu'elles sont bien des personnes à part entière. Cette précision était d'autant plus importante que, selon Saint-Martin, les mères dans les romans québécois ne sont souvent qu'une figure qui représente l'institution de la maternité, et c'est ce qui révolte généralement la fille : « La fille ne rejette pas sa mère en tant que personne, mais plutôt la vie de la mère, faite de misères de maternités non désirées, de solitude et de chagrins sans fin<sup>154</sup> ». Il était donc important de spécifier que les mères des romans de Thúy sont davantage que des mères, et nous avons tenté d'insister sur ce fait en les nommant par leur prénom, caractéristique qui manque souvent aux autres mères des romans québécois selon Lori Saint Martin qui explique le choix du titre de son ouvrage par cette remarque :

Le nom de la mère : d'emblée, le terme étonne, déroute, nous plonge dans une apparente impossibilité logique. Le nom du père, le Nom-du-Père, tout le monde le connaît. Celui de la mère est inconnu, enfoui, perdu. De nom à elle, elle n'en a pas, n'en a jamais eu<sup>155</sup>.

Nous avons donc tenté d'aller à l'encontre de cette tendance en leur rendant, le plus possible, leur nom et leur prénom à travers notre analyse.

Même si nous avons analysé les deux séparément, il est important de mentionner que les deux types de relations entre femmes s'influencent entre eux. Si les narratrices n'avaient pas eu de bonne relation avec leur mère, soit la première femme de leur vie, auraient-elles pu forger des liens aussi forts avec d'autres femmes plus tard? Selon la citation de Lori Saint-Martin que nous avons citée

---

<sup>153</sup> Lori Saint-Martin, *Le nom de la mère*, op. cit., p. 302.

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>155</sup> *Ibid.*, p. 11.

dans le premier chapitre, soit que « [l]e premier lien entre les femmes rompu, tous les autres en seront affaiblis<sup>156</sup> », la réponse à cette question semble pencher davantage vers la négative. Ce n'est donc probablement pas un hasard que Thúy ait décidé d'entrelacer et de problématiser les deux types de relation dans chacun de ses romans.

Évidemment, des choix ont dû être faits dans ce mémoire. Alors que nous avons décidé d'analyser les romans de Kim Thúy d'un point de vue féministe, beaucoup d'éléments formels qui allaient dans ce sens auraient pu être ajoutés. Par exemple, dans son article « Corporéité et postures du care dans *Ru* de Kim Thúy », Asma M'Barek, chargée de cours à l'Université de l'Alberta, lie le concept féministe du *care* à l'écriture de Kim Thúy. Développé par Carol Gilligan, le *care* est « une éthique basée sur la primauté de la “relationnalité” sur la rationalité<sup>157</sup> » qui permet de mettre en relation le corps et la vulnérabilité. M'Barek voit ces caractéristiques dans l'écriture de Kim Thúy et avance que l'une de ses marques distinctives est l'écriture en fragments, qu'elle utilise dans tous ses romans. M'Barek associe cette écriture fragmentaire à la vulnérabilité de l'éthique du *care* :

Ainsi, la fragmentation inscrit la vulnérabilité dans le corps même du texte. Les espaces blancs qui séparent les fragments zèbrent le corps du texte comme les cicatrices zèbrent les corps des personnages. D'ailleurs, ce lien profond entre le fragment et la cicatrice est souligné par le texte lui-même, puisque la narratrice dit se souvenir « par fragments, par cicatrices, par lueurs »<sup>158</sup>.

Un autre trait distinctif de l'écriture de Kim Thúy est son côté non chronologique. Dans ce mémoire, nous avons souvent placé les événements en ordre chronologique pour le bien de nos analyses, mais les romans ne suivent pas du tout une ligne du temps. D'un fragment à l'autre, nous voyageons dans la vie de la narratrice au fil de ses réminiscences, et ce sont les relations entre les situations qui dictent le trajet. Or, pour M'Barek, cette manière de lier les choses se rattache encore au *care* :

[...] le travail de la narration dans *Ru* ne consiste pas à consigner des événements dans l'ordre de leur déroulement, mais à porter une attention particulière à ce qui importe, à ce qui compte, au moment opportun. Il n'est d'ailleurs pas anodin que ces passages du

---

<sup>156</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>157</sup> Asma M'Barek, « Corporéité et postures du care dans *Ru* de Kim Thúy », *loc. cit.*, p. 165.

<sup>158</sup> *Ibid.*, p. 170.

passé au présent et vice versa mettent très souvent en valeur des postures ou des gestes de *care*<sup>159</sup>.

L'analyse de M'Barek démontre que le texte correspond aux valeurs féministes, et ce, autant à travers le récit qu'à travers la manière de raconter celui-ci. Même si M'Barek se concentre sur *Ru*, son analyse est applicable à tous les romans de Thúy. Pour notre part, nous nous sommes surtout concentrés sur les relations entre les personnages, choisissant plutôt d'utiliser la forme du texte pour appuyer notre analyse des relations au lieu de le mettre au premier plan tel que le fait M'Barek.

Tout au long du mémoire, nous avons aussi choisi de nous pencher sur les personnages principaux, ainsi que leurs mères et leurs amies, plutôt que d'analyser des personnages de femmes anonymes. Or, Thúy donne une place importante aux femmes dans ses romans, pas seulement à travers les personnages que nous apprenons à connaître, mais aussi avec les personnages en arrière-plan, souvent sans nom. Elle souligne notamment l'importance du rôle des femmes vietnamiennes qui travaillaient dans les rizières pendant la guerre :

On oublie souvent l'existence de toutes ces femmes qui ont porté le Vietnam sur leur dos pendant que leurs maris et leurs fils portaient les armes sur le leur. On les oublie parce que, sous leur chapeau conique, elles ne regardaient pas le ciel. [...] Ces femmes [...] laissaient leur tristesse grandir dans les chambres de leur cœur. Elles s'alourdisaient tellement de toutes ces douleurs qu'elles ne pouvaient plus se relever. Elles ne pouvaient plus redresser leur échine arquée, ployée sous le poids de leur tristesse. Quand les hommes sont sortis de la jungle et ont recommencé à marcher sur les digues de terre autour de leurs rizières, les femmes ont continué à porter le poids de l'histoire inaudible du Vietnam sur leur dos. Très souvent, elles se sont éteintes ainsi sous cette lourdeur, dans le silence. (*R*, 47-48)

Alors que la majorité des gens soulignent la bravoure des soldats ainsi que les épreuves qu'ils ont dû traverser, Thúy choisit d'écrire sur le rôle des femmes, tout aussi important, mais souvent invisibilisé. Elle note d'ailleurs que ce rôle, de même que l'existence de ces femmes, est souvent oublié alors que ce sont elles qui assuraient la nourriture. Thúy met toutefois l'accent sur le poids de cette tâche, en insistant sur le dos courbé des travailleuses de rizières.

---

<sup>159</sup> *Ibid.*, p. 171.

Si ce passage est particulièrement éloquent, ce n'est pas le seul où elle rend hommage aux femmes invisibles du Vietnam. Les trois romans décrivent aussi les femmes qui passaient des jours à préparer des plats de viande rissolée pour « les hommes enfermés dans les camps de rééducation » (R, 44) et les prostituées qui « avaient la force de défier la décadence, qui dépouillaient l'argent de son pouvoir, qui devenaient intouchables, invincibles » (R, 131). Thúy écrit aussi sur les difficultés uniques aux femmes, notamment pour s'enfuir du Vietnam : « Après la première vague de *boat people* vers la fin des années 1970, il n'était plus raisonnable d'envoyer des filles en mer, parce que la rencontre avec les pirates était devenue un passage obligé, un rituel du trajet, une meurtrissure inévitable » (R, 65). L'autrice parle ici à mots voilés des viols que commettaient les pirates, et qui ne concernaient que les femmes. Elle met donc en valeur une expérience féminine et rappelle ainsi que les chances ne sont pas égales pour les deux sexes. De plus, Thúy expose ici la façon dont certaines femmes se situent à l'intersection de deux oppressions : à la fois femmes et *boat people*, elles sont sujettes à deux types d'oppression simultanément. Ainsi, leur situation est différente à la fois de celle des *boat people* masculins et des femmes qui n'ont pas eu à traverser ainsi l'océan.

Bien sûr, les romans de Kim Thúy couvrent bien d'autres thèmes que ceux associés au féminisme. Parmi les plus étudiés, nous avons vu qu'il y a les thèmes de l'immigration, ainsi que celui de la colonisation et des analyses de ses romans se concentrant sur la culture vietnamienne. En effet, tous les romans de Thúy racontent l'histoire d'une femme ou d'une fille qui quitte le Vietnam, son pays d'origine. Cette trame offre beaucoup d'éléments pour une analyse de l'exil, ou même du traumatisme engendré par celui-ci, puisque Thúy raconte des voyages éprouvants, relatant de nombreux détails sur la traversée en bateau et le séjour dans des camps de réfugiés. Nous les avons rapidement survolés pour mettre en évidence le rôle important des mères des personnages dans ces épreuves, mais nous aurions pu plonger dans ces scènes en insistant par exemple sur l'impact de ces expériences éprouvantes sur les personnages féminins. Toutefois, puisque ces thèmes ont été maintes fois étudiés dans les romans de Thúy, notamment dans les études que nous avons présentées dans l'introduction, nous avons décidé de nous concentrer sur un thème qui n'avait pas encore été étudié, c'est-à-dire les relations entre femmes.

C'est précisément pour cette raison que nous avons aussi décidé de laisser de côté l'adaptation cinématographique de *Ru*, sortie en 2023, réalisée par Charles-Olivier Michaud avec le scénario de

Jacques Davidts. Le film fut généralement bien reçu par le public et la critique. Il est décrit comme « une adaptation à la hauteur des attentes<sup>160</sup> » par *Le Journal de Montréal* et *La Presse* juge que Michaud et Davidts « ont préservé l'essence et la poésie<sup>161</sup> » du roman original. Toutefois, après avoir vu le film, il nous a semblé que les représentations des relations entre femmes étudiées dans ce mémoire étaient peu présentes dans celui-ci. Le rôle de la mère de Tịch semble tronqué pour mettre le père au premier plan, alors qu'il est presque absent du roman original. Peut-être est-ce la décision de ne pas suivre Tịch jusqu'à l'âge adulte dans le film, ou le manque d'accès à ses pensées, mais les nombreuses réflexions sur la mère que nous avons relevées dans le troisième chapitre n'apparaissent pas dans le film. Il nous semble toutefois intéressant de noter que les choix cinématographiques font l'impasse sur le rôle important que joue la mère dans le roman, notamment dans le camp de réfugié·es ainsi que lors du départ du Vietnam. Le film insiste beaucoup sur le père, le présentant comme le traditionnel chef de famille qui gère chaque étape de leur départ du pays d'origine et de leur installation au Canada. Bref, puisque l'adaptation ne mentionnait pas les éléments étudiés dans ce mémoire, pour ne pas dire qu'elle les rejetait, nous avons décidé de mettre le film de côté.

Voilà pourquoi l'analyse des relations entre les femmes dans les romans de Kim Thúy nous a semblé importante à faire : parce que nous avons choisi d'explorer une nouvelle voie, un côté presque inexploré des romans de Thúy, sauf pour l'article de Santoro *Kim Thúy's Many Mothers* que nous avons cité au chapitre trois. Ce texte nous a servi à appuyer la différence entre la représentation de la mère chez Kim Thúy par rapport aux autres romans québécois, notamment grâce à la vision vietnamienne de la mère, que Santoro analyse dans son texte. Personne n'avait étudié les relations d'amitié entre femmes dans les romans de Thúy, alors que, tel que nous l'avons montré au chapitre deux, elles occupent un rôle central dans les trois premiers romans de l'autrice. En apportant cette nouvelle analyse, nous avons mis au jour un aspect peu étudié dans ces romans, et nous avons montré leur pertinence dans le milieu féministe, mais aussi dans le corpus québécois.

---

<sup>160</sup> Maxime Demers, « Critique du film “Ru” : une adaptation à la hauteur des attentes », *Le Journal de Montréal*, 24 novembre 2023, en ligne, <<https://www.journaldemontreal.com/2023/11/23/critique-du-film-ru--une-adaptation-a-la-hauteur-des-attentes>>, consulté le 15 mai 2025.

<sup>161</sup> Manon Dumais, « Ru: Vers une vie meilleure », *La Presse*, section Critiques, 24 novembre 2023, en ligne, <<https://www.lapresse.ca/cinema/critiques/2023-11-24/ru/vers-une-vie-meilleure.php>>, consulté le 15 mai 2025.

En plus de diversifier la littérature québécoise en proposant de nouvelles manières de percevoir les relations entre femmes, Thúy offre au public la représentation de la sororité et de la filiation au féminin dont les femmes ont cruellement besoin. Car, ainsi que le mentionne Iris Brey dans *Sororité : inédit*, ce sont deux types de relations en manque de représentation : « les femmes prenaient rarement soin les unes des autres, ni autour de moi, ni sur le petit écran<sup>162</sup> ». Rappelons que Lori Saint-Martin mentionne également la nécessité de telles représentations dans la littérature et l'importance de représenter différemment les relations entre mère et fille, puisque « en repensant le rapport mère-fille, c'est toute l'éthique des relations humaines qu'on réinvente<sup>163</sup> ». Cette affirmation peut aussi s'appliquer aux relations d'amitié entre femmes. En effet, comme l'affirme Camille Toffoli,

Les amitiés sont des relations dont il faut sans cesse réinventer les règles, et c'est sans doute en partie parce qu'elles nous forcent à nous questionner sur nous-mêmes et sur notre rapport aux autres qu'elles peuvent nous aider à devenir de meilleures personnes<sup>164</sup>.

On peut donc dire que, à travers ses romans, Kim Thúy réinvente l'éthique des relations entre femmes et offre un nouveau point de vue à toutes les lectrices qui lisent ses livres. Il ne reste plus qu'à espérer que cette vision inspire de nouvelles autrices qui, de la même manière que Thúy, tenteront de présenter les relations entre femmes sous un nouveau jour. En ce qui nous concerne, elle nous a permis de voir qu'il est possible de présenter des relations entre femmes où l'on se reconnaît, ou qui nous donnent envie de chercher à en construire d'autres dans notre vie personnelle. Nous avons aussi été inspirés par ces femmes qui deviennent plus fortes grâce à celles qui les entourent et qui ne cherchent pas désespérément un partenaire masculin pour se sentir accomplies. Nous écrivons ce mémoire dans l'espoir que d'autres lectrices comprennent notre sentiment et soient inspirées à leur tour à chercher la beauté des relations entre femmes dans tout ce qui les entoure.

---

<sup>162</sup> Iris Brey, « Nos mains nues », *op. cit.*, p. 111.

<sup>163</sup> Lori Saint-Martin, *Le nom de la mère*, *op. cit.*, p. 304.

<sup>164</sup> Camille Toffoli, *S'engager en amitié*, *op. cit.*, p. 12.

## BIBLIOGRAPHIE

### Corpus littéraire primaire

Thúy, Kim, *Mãn*, Montréal, Libre Expression, 2013, 144 p.

———, *Ru*, Montréal, Libre Expression, 2009, 144 p.

———, *Vi*, Montréal, Libre Expression, 2016, 139 p.

### Corpus littéraire secondaire

Thúy, Kim et Pascal Janovjak, *À toi*, Montréal, Les Éditions internationales Alain Stanké, coll. « 10 sur 10 », 2015, 176 p.

### Corpus théorique

Bastide, Lauren, « Sororité, adelphité, solidarité », dans Chloé Delaume (dir.), *Sororité : inédit*, Paris, Points, 2021, p. 121-132.

Beauvoir, Simone de, *La femme indépendante : extraits du Deuxième sexe*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2007, 139 p.

Brey, Iris « Nos mains nues », dans Chloé Delaume (dir.), *Sororité : inédit*, Paris, Points, 2021, p. 111-118.

Bulle, Estelle-Sarah, « Un café », dans Chloé Delaume (dir.), *Sororité : inédit*, Paris, Points, 2021, p. 37-61.

Buss, Helen M., « Kim Thúy's Ru and the Art of the Anecdote », *A/B : Auto/Biography Studies*, vol. 33, n° 3, Taylor & Francis, décembre 2018, p. 605-612, en ligne, <doi : 10.1080/08989575.2018.1499492>.

Collin, Françoise, *Un héritage sans testament*, Remue-Ménage, 2020, 64 p.

Côté-Andreotti, Karine, *Ports d'attache : osons révolutionner nos amitiés!*, Montréal (Québec) Canada, Québec Amérique, coll. « Essai (Éditions Québec Amérique) », 2024, 298 p.

*Définitions : sororité - Dictionnaire de français Larousse*, en ligne, <<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/sororit%C3%A9/73534>>, consulté le 14 août 2024.

Delaume, Chloé (dir.), *Sororité : inédit*, Paris, Points, 2021, 216 p.

———, « De la sororité en milieu hostile », dans Chloé Delaume (dir.), *Sororité : inédit*, Paris, Points, 2021, p. 9-13.

Descarries, Francine et Lyne Kurtzman (dir.), *Faut-il réfuter le Nous femmes pour être féministe au XXI<sup>e</sup> siècle?*, Montréal, Québec, Institut de recherches et d'études féministes, Université du Québec à Montréal, coll. « Les Cahiers de l'IREF », 2009, 133 p.

———, « Introduction », dans *Faut-il réfuter le Nous femmes pour être féministe au XXI<sup>e</sup> siècle?*, Montréal, Québec, Institut de recherches et d'études féministes, Université du Québec à Montréal, coll. « Les Cahiers de l'IREF », 2009, p. 5-9.

Descarries-Bélanger, Francine et Christine Corbeil, « La maternité : un défi pour les féministes », *International Review of Community Development*, n° 18, 1987, p. 141-152, en ligne, <doi : 10.7202/1034274ar>.

Forte, Evelyne et Emma Leconte, *Les 4 vagues du féminisme*, janvier 2023, en ligne, <chrome-extension://efaidnbmnnnibpcajpcglclefindmkaj/https://www.mcgill.ca/rnwps/files/rnwps/forte\_leconte.pdf>, consulté le 16 septembre 2024.

Froidevaux-Metterie, Camille, « La sororité, un a priori féministe », dans Chloé Delaume (dir.), *Sororité : inédit*, Paris, Points, 2021, p. 159-171.

Gibeau, Ariane, « L'amour, le deuil et le fracas. d'Angéline de Montbrun de Laure Conan à Désespoir de vieille fille de Thérèse Tardif », dans Lori Saint-Martin et Ariane Gibeau (dir.), *Filiations du féminin*, Montréal, Québec, Institut de recherches et d'études féministes, Université du Québec à Montréal, coll. « Les Cahiers de l'IREF. Collection Agora », 2014, p. 29-39.

Groupe de Travail sur la Petite Fille, *Le droit de vivre des filles : Foeticide et Infanticides de Filles*, s. l., 2007.

Guillaumin, Colette, « Pratique du pouvoir et idée de Nature (1) L'appropriation des femmes », *Questions Féministes*, n° 2, Nouvelles Questions Féministes & Questions Feministes, 1978, p. 5-30.

Haicault, Monique, « La dette dans les rapports de générations : une transmission en changement », *Empa*, vol. 50, n° 2, section Sociologie, ères, 2003, p. 114-121, en ligne, <doi : 10.3917/empa.050.0114>.

Hamrouni, Naïma et Chantal Maillé, « Le sujet du féminisme et sa couleur », *Le Sujet du Féminisme Est-Il Blanc ? : Femmes Racisées et Recherche Féministe*, Saint-Laurent, CANADA, Editions du Remue-Menage, 2015, p. 6-15, en ligne, <http://ebookcentral.proquest.com/lib/uqam/detail.action?docID=6625701>, consulté le 1 octobre 2024.

hooks, bell, « Sororité : la solidarité politique entre les femmes », *Feminist review*, n° 23, trad. Anne Robatel, 1986, en ligne, <https://infokiosques.net/lire.php?id\_article=1161>.

Huet, Marie-Noëlle, « Maternité, identité, écriture : Discours de mères dans la littérature des femmes de l'extrême contemporain en France », Université du Québec à Montréal, 2018, 413 f.

- Jarry, Charlotte, « Féminisme : mouvements féministes et combats dans l’Histoire », dans *Oxfam France*, 3 septembre 2021, en ligne, <<https://www.oxfamfrance.org/inegalites-femmes-hommes/le-feminisme-a-travers-ses-mouvements-et-combats-dans-lhistoire/>>, consulté le 3 juillet 2025.
- Joubert, Lucie, « Les groupes de filles comiques au Québec : filiation en folies », dans Lori Saint-Martin et Ariane Gibeau (dir.), *Filiations du féminin*, Montréal, Québec, Institut de recherches et d’études féministes, Université du Québec à Montréal, coll. « Les Cahiers de l’IREF. Collection Agora », 2014, p. 19-27.
- Martin, Hélène et al., « Les relations d’amitié », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 30, n° 2, Lausanne, Éditions Antipodes, 2011, p. 24-33, en ligne, <doi : 10.3917/nqf.302.0024>.
- Olano, Marc, « Donald W. Winnicott : Le développement psychique du bébé », *Sciences Humaines*, vol. 362, n° 9, Éditions Sciences Humaines, septembre 2023, p. 67-73, en ligne, <doi : 10.3917/sh.362.0067>.
- Ovidie, « À cause des garçons », dans Chloé Delaume (dir.), *Sororité : inédit*, Paris, Points, 2021, p. 97-108.
- radiofrance, *Féminisme : la sororité est-elle vraiment possible?*, 1, coll. « Fraternités, sororités », 1:00:07, en ligne, <<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/avec-philosophie/feminisme-la-sororite-est-elle-vraiment-possible-5427146>>, consulté le 4 septembre 2024.
- Romdhane, Randa Ben, *Relations toxiques*, Mardaga, 2022, 149 p.
- Ruellan, Margaux, « Compte rendu de [Diane Lamoureux, Les possibles du féminisme. Agir sans “nous”], Les Éditions du Remue-ménage, Montréal, 2016] », *Philosophiques*, vol. 43, n° 2, Automne 2016, p. 544-549, en ligne, <doi : <https://doi.org/10.7202/1038225ar>>.
- Saint-Martin, Lori, *Le nom de la mère : mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Essais critiques », 1999, 331 p.
- , « “L’amitié, c’est mieux que la famille” Rapports amicaux entre femmes dans le roman québécois », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 30, n° 2, [Éditions Antipodes, *Nouvelles Questions Féministes & Questions Feministes*], 2011, p. 76-91.
- Saint-Martin, Lori et Ariane Gibeau (dir.), *Filiations du féminin*, Montréal, Québec, Institut de recherches et d’études féministes, Université du Québec à Montréal, coll. « Les Cahiers de l’IREF. Collection Agora », 2014, 100 p.
- Sororité - Définitions, synonymes, prononciation, exemples | Dico en ligne Le Robert*, en ligne, <<https://dictionnaire.lerobert.com/definition/sororite>>, consulté le 14 août 2024.
- Toffoli, Camille, *S’engager en amitié*, Montréal, les Éditions Écosociété, coll. « Radar », 2023, 134 p.

## Corpus critique

Demers, Maxime, « Critique du film «Ru» : une adaptation à la hauteur des attentes », *Le Journal de Montréal*, 24 novembre 2023.

Dumais, Manon, « Ru : Vers une vie meilleure », *La Presse*, section Critiques, 24 novembre 2023.

Dusaillant-Fernandes, Valérie, « Du Vietnam au Québec : Fragmentation textuelle et travail de mémoire chez Kim Thúy », *Women in French Studies*, vol. 20, Women in French Association, janvier 2012, p. 75-89, en ligne, <doi : 10.1353/wfs.2012.0007>.

Fei, Han, « La (Re)Construction de la mémoire dans les écritures migrantes : Étude comparative de Ru et Le Champ dans la mer », *Canadian Review of Comparative Literature/Revue Canadienne de Littérature Comparée*, vol. 48, n° 2, Canadian Comparative Literature Association/Association Canadienne de Littérature Comparée, juin 2021, p. 261-275.

James, Jenny M., « Frayed Ends: Refugee Memory and Bricolage Practices of Repair in Dionne Brand's *What We All Long For* and Kim Thúy's *Ru* », *MELUS : Multi-Ethnic Literature of the United States*, vol. 41, n° 3, 2016, p. 42-67, en ligne, <doi: 10.1093/melus/mlw027>.

Kim Thúy, *Entretien avec Kim Thúy*, 2018.

Kistnareddy, Ashwiny O., « Dire l'indicible : Children, Trauma and Silences in Kim Thúy's *Ru* and Grace Ly's *Jeune fille modèle* », *International Journal of Francophone Studies*, vol. 23, n° 1-2, Intellect Books, juillet 2020, p. 99-117, en ligne, <doi : 10.1386/ijfs\_00012\_1>.

———, « Elsewhere Home: Hospitality, Affect, and Language in Ying Chen's *Lettres chinoises* and Kim Thúy's *Vi* », *Québec Studies*, vol. 71, Liverpool University Press, mars 2021, p. 91-110, en ligne, <doi : 10.3828/qs.2021.8>.

———, « 'Chez moi pas chez moi' : Home(lessness) in Kim Thúy's Narratives », *Forum for Modern Language Studies*, vol. 57, n° 4, Oxford University Press, octobre 2021, p. 459-475, en ligne, <doi : 10.1093/fmls/cqab045>.

———, « "Against the Flow" : Exile and "Willful Subjects" in Malika Mokeddem's *Mes hommes* and Kim Thúy's *Vi* », *Contemporary Women's Writing*, vol. 17, n° 2, Oxford University Press, juillet 2023, p. 214-231, en ligne, <doi : 10.1093/cww/vpad024>.

Kurmann Alexandra, « Aller-retour-détour : Transdiasporic Nomadism and the Navigation of Literary Prescription in the Work of Kim Thúy and Thanh-Van Tran-Nhut », *Australian Journal of French Studies*, vol. 55, n° 1, Liverpool University Press, avril 2018, p. 65-78, en ligne, <doi : 10.3828/AJFS.2018.07>.

Lambert-Perreault, Marie-Christine, « Des affects plein l'assiette. Migration, nourriture et agentivité chez Kim Thúy », *Atlantis*, vol. 38, n° 2, 2017, p. 79-91.

- Lapointe, Josée, « Kim Thúy : la fin de l'innocence », *La Presse*, section Littérature, 30 octobre 2020.
- Lévy-Bertherat, Déborah, « La Petite Fille épique chez Léonora Miano, Kim Thúy et Laura Alcoba », *Revue Critique de Fixxion Française Contemporaine/Critical Review of Contemporary French Fixxion*, vol. 14, Université Gent, janvier 2017, p. 13-23.
- Lohka, Eileen, « Senteurs de l'ailleurs : Mémoire culinaire chez Kim Thúy », *Nouvelles Études Francophones*, vol. 32, n° 2, University of Nebraska Press, 2017, p. 184-194.
- M'Barek, Asma, « Corporéité et postures du care dans Ru de Kim Thúy », *Studies in Canadian Literature / Études en littérature canadienne*, vol. 44, n° 1, University of New Brunswick, Dept. of English, 2019, p. 162-180, en ligne, <doi : 10.7202/1066504ar>.
- Nguyen, Vinh, « Refugee Gratitude : Narrating Success and Intersubjectivity in Kim Thúy's Ru », *Canadian Literature*, vol. 219, University of British Columbia Press, décembre 2013, p. 17-36.
- Santoro, Miléna, « Kim Thúy's Many Mothers », dans Miléna Santoro et Jack A. Yeager (dir.), *Touching Beauty : The Poetics of Kim Thúy*, McGill-Queen's University Press, 2023, p. 126-152, en ligne, <<https://www.jstor.org/stable/jj.6047925.10>>, consulté le 26 février 2024.
- Selao, Ching, « Oiseaux migrateurs : l'expérience exilique chez Kim Thúy et Linda Lê », *Voix et Images*, vol. 40, n° 1, Université du Québec à Montréal, 2014, p. 149-164, en ligne, <doi : 10.7202/1028028ar>.
- Sing, Pamela V., « Migrance, sensorium et translocalité chez Ying Chen et Kim Thúy », *International Journal of Francophone Studies*, vol. 16, n° 3, Intellect Books, décembre 2013, p. 281-301, en ligne, <doi : 10.1386/ijfs.16.3.281\_1>.
- Theam, Eang-Nay, « L'usage du fragment dans RU (2009) de Kim Thúy comme mécanique de maintien au seuil », *Mémoire*, Université du Québec à Montréal, 2019, 109 f.
- Touching beauty : The Poetics of Kim Thúy*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 2023, 219 p.
- Urro, Marie-Hélène, « Kim Thúy : de l'écriture migrante à l'écriture transculturelle », Université d'Ottawa, 2014, 103 f.